
VE RI
TAS

97

LETTRES AUTOGRAPHES

DE

MADAME ROLAND.

Imprimerie de Ode et Wodon.

LETTRES AUTOGRAPHES

DE

MADAME ROLAND,

ADRESSÉES A BANCAL-DES-ISSARTS,

MEMBRE DE LA CONVENTION.

PUBLIÉES

Par Mme Henriette Bancal-des-Issarts,

ET PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR SAINTE-BEUVE.



BRUXELLES.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE

DE J.-H. BANCAL-DES-ISSARTS,

PAR SA FILLE AÎNÉE.



Long-temps la vie d'un homme, entre tous recommandable par ses vertus et ses opinions consciencieuses, n'a pas été appréciée et connue. Quoique l'histoire conserve dans les pages d'alors quelque souvenir de son nom, le désintéressement et la modestie de ce caractère ont dérobé la plus grande part. En publiant aujourd'hui les œuvres manuscrites de mon père, j'éprouve une joie douce ; fille chérie et tendrement élevée, nourrie à ses conseils et à ses exemples, il se mêle à ma joie un filial orgueil de pouvoir rappeler enfin et ressusciter, en quelque sorte, cette existence généreuse.

Je publie premièrement la correspondance de madame Roland et de mon père, ce témoignage d'une noble amitié, fondée sur le même amour du bien et sur de profondes convenances morales. Lorsque je re-

trouvai les papiers et manuscrits qui avaient été bouleversés après la mort de mon père en 1826, ils étaient confondus pêle-mêle; il fallait séparer les écrits politiques inédits d'avec les ouvrages déjà imprimés et les dégager du milieu des nombreux travaux accumulés durant sa carrière de notaire. Ma santé, alors affaiblie par des malheurs qui s'aggravaient encore de cette perte douloureuse, ne me permit pas un soin que j'ai, malgré moi, différé jusqu'à ce jour. Heureuse que le moment soit enfin venu pour moi d'honorer cette pure mémoire!

Les blâmes, les calomnies qui poursuivirent mon père jusque dans sa retraite, les vifs reproches que lui attirèrent les idées religieuses émises dans son écrit du *Divorce* et dans celui du *nouvel Ordre social fondé sur la Religion*, ont rendu pour moi ce retard plus pénible; il m'en coûtait d'être si lente à faire connaître cette belle ame qui, plaignant et pardonnant tour à tour, se nourrissait de l'idée persévérante du bien et ne se décourageait pas même en vue des méchans.

Mon père reçut le jour à Saint-Martin de Loudun, diocèse de Montpellier, à la fin de 1750, de parens vertueux et au sein d'une famille ancienne. Dès sa jeunesse il avait docilement écouté les leçons domestiques. Son père, qui à la charge de contrôleur joignait la direction d'une fabrique de soieries, ne fut jamais détourné par les préoccupations financières et commerciales des tendres sollicitudes qu'il portait dans l'éducation de ses cinq enfans. En 1756, à la sollicitation de M. Du Four de Villeneuve, son ami, et de M. de La Michodière, intendant de la province d'Auvergne, mon grand-père se décida à transporter à Cler-

mont-Ferrand son industrie ; son but était de naturaliser en cette province une branche de commerce qu'on n'y connaissait pas. La vue d'utilité publique détermina mon grand-père à cette transmigration ; il vendit toutes ses propriétés en Languedoc, et fit un dernier adieu aux lieux de sa naissance.

Mon père suivit donc ses études au collége de Clermont-Ferrand ; ses progrès y furent rapides, et la noble exaltation de l'ame, les facultés méditatives se developpaient en lui à l'égal des connaissances positives qu'il acquérait. Ses cours achevés à Clermont, il fut envoyé à Paris près de M. Bro, notaire, son parent, pour y étudier le droit. Mais après les trois années d'usage, avant d'entrer dans la charge du notariat, il obtint d'aller passer trois autres années à Orléans pour y étudier sous le célèbre M. Pothier. Celui-ci reconnut bientôt les rares qualités de son nouvel élève ; il l'entoura de ses avis et de ses soins intimes, ainsi que j'en conserve des preuves écrites.

Revenu à Paris, mon père fut nommé avocat au parlement, et de là il passa au notariat. Dans ces divers changemens, les principes de religion qu'il avait reçus au sein de sa famille ne s'effacèrent jamais de son cœur, et la correspondance qu'il entretenait avec son père parlait souvent des orphelins qu'ils aidaient l'un et l'autre de leurs économies et de l'argent qu'ils distribuaient aux pauvres. C'était dans la morale de l'Évangile qu'ils puisaient ces inspirations. Mon vénérable père a médité ce livre divin jusqu'à sa mort, et, pour mieux en comprendre l'onction, il traduisait l'hébreu ; car il aimait à s'appliquer fortement à l'étude des langues. S'il a paru un moment entraîné hors

du cercle chrétien, il faut, ce me semble, en chercher la cause dans les dissidences mêmes du christianisme que nous avons à déplorer, et dans cette marche des générations dont l'influence domine trop souvent les personnes et les choses. Mais, quoi qu'il en soit d'un obscurcissement passager, je vois dans mon père le vrai philosophe évangélique, et les feuilles volantes qu'il écrivait pour lui seul révèlent assez combien toutes les actions de sa vie se fondaient sur la justice devant Dieu. Voici ce qu'il écrivait au sujet de sa résolution de quitter le notariat :

« Il faut toujours dire la vérité. La seule, la vraie « raison à donner est mon goût décidé pour les lettres. « Je l'ai eu presque toute ma vie, j'en ai triomphé par « amour pour la famille et par la nécessité où l'on est « de se procurer un état.

« La famille est bien, mon existence est assurée, je « reviens à mon naturel. Ce n'est jamais impunément « qu'on vient à bout de le vaincre.

« Autre motif : un homme doit se rendre le plus « utile qu'il peut à ses semblables ; en me livrant à « mon naturel, je dois tirer des talens que la provi- « dence a pu me donner tout le parti possible : je le « dois. Si c'est un devoir, nulle considération humaine « ne peut m'arrêter.

« Une fois parti pris, après, faites. Il faut exécuter « sans aucun égard aux représentations de toute es- « pèce qui ne manqueront pas. Il faut les écouter avec « patience, y répondre avec douceur, mais avec une « fermeté invincible. Sans une fermeté mâle, énergi- « que, si convenable à l'homme qui pense, on ne « verrait presque rien de grand dans l'humanité.

« Nous tenons tous à une infinité d'êtres par une « infinité de chatnons. Ces êtres voyagent avec nous « dans la carrière orageuse de la vie, ou plutôt dans « la carrière ordinaire du monde.

« Ils ne peuvent voir sans douleur se rompre un « des chatnons qui les lie à nous. Cette douleur les « fait crier malgré eux. Il ne faut donc pas se fâcher « contre eux, parce qu'ils éprouvent réellement une « peine du changement qui leur donne une commotion « inévitable. Ce serait augmenter leur peine. Au con- « traire, il faut leur témoigner beaucoup d'intérêt. « Ce serait sottise, injustice, de montrer de l'humeur « de ce que des personnes, auxquelles je tiens de si « près, ont une tristesse naturelle d'un événement « qui les touche véritablement, qui diminue leurs « secours, leurs forces, leurs ressources de fortune, « d'avancement. Mais tous ces motifs purement hu- « mains ne sont pas capables d'empêcher l'exécution « d'un projet fondé sur la modération, sur la simpli- « cité, sur l'amour de l'ordre et de ses devoirs.

« J'ai vaincu tous les obstacles pour parvenir à « mon état et le former.....

« Je ne vois plus de travail difficile, et mon ame « n'a pas une nourriture assez forte. Je vois avec une « peine inquiète que je ne peux parvenir à rien de « grand. Je n'ai plus qu'à répéter journellement des « actes mécaniques que j'ai faits très long-temps et « auxquels la loi de la nécessité, la plus forte de toutes « les lois, a pu seule m'assujettir.

« Mais maintenant que je me vois au-dessus de ce « qui est nécessaire pour les besoins de la nature, je « sens une impulsion irrésistible vers un état où je

« puisse me perfectionner et m'améliorer. Cette fa-
« culté de se perfectionner est celle qui distingue
« l'homme de la bête.

« Les sociétés humaines, dans leur origine, s'a-
« donnent uniquement aux arts de première néces-
« sité.

« Plus civilisées, elles s'occupent des arts agréa-
« bles, des sciences exactes, de la politique et de la
« morale.

« Telle est la marche inévitable de l'esprit humain.
« Lorsqu'il a appris, il faut qu'il apprenne encore.

« Ce n'est point vers des choses futiles que mon
« esprit me porte. Je ne crois pas que dans tous les
« systèmes, soit religieux, soit politiques, il y ait
« deux objets plus essentiels que ceux que je veux
« embrasser.

« Cultiver la terre qui nourrit l'homme et qui est
« son tombeau. Cultiver les êtres que la nature nous
« donne par la meilleure de toutes ses lois. Leur tra-
« cer des règles pour les préserver du vice et les con-
« duire au bonheur et à la vertu.

« De l'honnête et du beau faisant mon bien suprême,
« A servir les humains j'ai consacré mes jours ;
« Puisse le ciel en terminer le cours
« Quand je ne pourrai plus vivre que pour moi-même. »

Mon père, retiré à la campagne, écrivait ce qui suit quelques années avant sa mort :

« Le courage, pour s'élever, frappe le cœur à coups
« rudes et pénibles ; s'il n'y a point d'espoir pour moi
« de me justifier aux yeux des hommes, j'ai le témoi-
« gnage de Dieu, qui voit celui qui fait l'injustice et

« qui la souffre ; qui sait apprécier l'outrage et le souffre.
« S'il y a donc impossibilité de se délivrer de l'ou-« trage et de la calomnie, et de se justifier devant les « hommes, il faut renoncer à le faire sur la terre et « être satisfait d'avoir Dieu seul pour témoin de sa « conscience, afin d'être justifié par Dieu. »

C'est dans sa terre de Bonneval, près Clermont-Ferrand, que mon père se retira, après être sorti du corps législatif, et avoir rempli jusqu'au bout tous les devoirs du citoyen. Je trouve encore dans ses papiers, à la date de 1798, ce qui suit sur ses dispositions intérieures à l'approche du mariage :

« Je vois que le temps de mon mariage est arrivé.
« La révolution a eu à la fin de l'année dernière « neuf années révolues.

« La 1re 1789.

« Élu électeur par le district Saint-Eustache le 21 « avril 1789, j'ai été un des fondateurs de la liberté.
« Membre du premier comité permanent de la com-« mune de Paris et de celui des subsistances.
« Électeur à Clermont-Ferrand et honoré de la mis-« sion de député avec Monestier et Dijon pour la divi-« sion de la France à la fin de 1789.

« L'année 1790.

« Revenu à Clermont, j'ai fondé, avec mes deux « collègues et la municipalité, la société des Amis de « la Constitution.
« J'ai fait deux écrits pour la fédération à Clermont.
« A la fin de cette année j'ai voyagé en Angleterre.

« Je suis revenu à la nouvelle de l'Assemblée législative, en juin 1791.

« Année 1791.

« J'ai voyagé en France, je suis revenu à Paris, où « j'ai fait des travaux pour la liberté à la société des « Jacobins.

« Fin de 1791 et année 1792.

« J'ai été membre du comité de correspondance.

« J'ai proposé l'établissement de sociétés populaires « dans toute la France.

« J'ai fait des discours pour la guerre.

« Année 1792.

« J'ai été officier municipal à Clermont-Ferrand.

« Je suis venu à Paris en juin 1792, avant la révo- « lution du 10 août 1792.

« Suite de 1792.

« Président de l'assemblée primaire de Clermont-Ferrand.

« Secrétaire de l'assemblée électorale à Riom.

« J'ai été élu député à la Convention nationale.

« Dans les trois premiers mois d'octobre, novembre « et décembre, j'ai fait quatre écrits.

« Secrétaire de la Convention nationale.

« Année 1793.

« L'un des quatre députés de la Convention trahis et
« livrés à l'ennemi le 1er avril 1793.
« Ma captivité.

« Année 1794.

« Continuation de ma captivité.

« Année 1795.

« Continuation de ma captivité jusqu'à la fin de 1795.

« Année 1796.

« Membre du corps législatif, mon écrit du *nouvel*
« *Ordre social.*
« Mon écrit pour le placement des tribunaux du dé-
« partement du Puy-de-Dôme.

« Neuvième année, 1797.

« Mon écrit sur la question du divorce.
« Discours et motions au conseil des cinq-cents.
« Mon opinion,
« Sur le serment national,
« Sur les lois de police.
« Mon opinion sur la permanence du corps législatif.
« Libre le 1er prairial, j'ai fait des voyages dans ma
« famille et en Italie.
« J'ai suivi les travaux de la campagne.
« Mon voyage en Italie a duré trois mois.
« Il a été pénible. Mais j'ai eu la satisfaction de voir

« cette armée qui a tant fait pour la république, pour « la gloire et la prospérité du peuple français.

« J'ai à remercier Dieu de n'avoir pas été à Rome, « où se sont passés, à la fin de décembre 1797, après « les fêtes de Noël, ces événemens horribles qui révol« tent les nations civilisées.

« Je crois que Dieu veut que je ne diffère pas plus « long-temps de remplir cette destination du mariage, « ce devoir qu'il m'a donné.

« Neuf années de travaux pour le nouvel ordre social « sont passées.

« Je dois m'acquitter envers Dieu et envers ma pa« trie de ce devoir, et prier Dieu de me faire la grâce « de remplir dignement tous les autres qui me seront « imposés. »

En effet, mon père se choisit une compagne de son goût, et, dans la solitude, il apprit à ses enfans comment s'acquiert et se fortifie la noblesse d'ame, l'héritage intact des vertus morales.

HENRIETTE BANCAL-DES-ISSARTS.

MADAME ROLAND.

La révolution française a changé plus d'une fois d'aspect pour ceux qui se disent ses fils et qui sont sortis d'elle. A mesure qu'on s'éloigne, les dissidences dans la manière de l'envisager augmentent parmi les générations, d'abord unanimes, à la reconnaître. Les uns, les plus ardens, les plus *avancés* à ce qu'ils affirment, la systématisent de plus en plus dans leurs appréciations ; ils vont à tout coordonner, hommes et choses, en d'orgueilleuses formules prétendues philosophiques et sociales, qui torturent, selon nous, la diversité des faits et qui leur imposent à toute force un sens sophistique, indépendant des misérables passions le plus souvent dominantes. Sous le couvert des doctrines générales dont ils sont épris, outrageusement pour la réalité des détails et les humbles notions de l'évidence, ils vont fabriquant un masque grandiose à

des figures, avant tout hideuses, à des monstruosités individuelles. Les autres, qui n'adoptent pas ces formules et qui, dans la voie démocratique ouverte en 89, avaient conçu des espérances plus modérées, plus réalisables, ce semble, voyant les difficultés, les échecs, les désappointemens à chaque pas après quarante-six ans comme au premier jour, sont tentés enfin de regarder le programme d'alors comme étant, pour une bonne moitié du moins, une grande et généreuse illusion de nos pères, comme un héritage promis, mais embrouillé, qui, reculant sans cesse, s'est déjà aux trois quarts dispersé dans l'intervalle. Entre cette démission décourageante et l'exagération des autres, il y a à se tenir. Sans doute, si la plupart des auteurs, des héros de la révolution, revenaient un moment parmi nous, s'il considéraient ce qu'ils ont payé de leur sang, ils souriraient un peu de pitié, à moins que l'âge, comme nous l'avons vu de quelques uns, n'eût refroidi leurs antiques exigences et tranquillisé leurs veines. On a pourtant acquis des résultats incontestables de bien-être sinon de gloire, l'égalité dans les mœurs sinon la grandeur dans les actions, les jouissances civiles sinon le caractère politique, la facilité à l'emploi des industries et des talens, sinon la consécration de ces talens à l'intérêt général d'une patrie. Pour nous qui adoptons ces résultats et qui les goûtons, tout en sentant leur misère au prix de ce que nous avions rêvé, qui croyons à un perfectionnement social, bien lent toutefois et de plus en plus difficile grâce aux fautes de tous, nous continuons de nous tourner par instans vers ces horizons dont le vaste éclat enflammait notre aurore, vers ces noms que nous

avons si souvent invoqués, espérant avoir à en reproduire les exemples et les vertus. Mais les temps sont autres, les devoirs ont changé, les applications directes qu'on prétendrait tirer seraient trompeuses. Du moins, dans cette fournaise ardente de notre première révolution, à côté des ébauches informes ou abjectes, d'admirables statues sont sorties et brillent debout. Maintenons commerce avec ces personnages, demandons-leur des pensées qui élèvent, admirons-les pour ce qu'ils ont eu d'héroïque et de désintéressé, comme ces grands caractères de Plutarque, qu'on étudie et qu'on admire encore en eux-mêmes, indépendamment du succès des causes auxquelles ils ont pris part, et du sort des cités dont ils ont été l'honneur.

Plus que jamais, en ce sens, l'immortelle Gironde est la limite à laquelle notre pensée se plaît et s'obstine à s'arrêter. Il faut sans doute comprendre et s'expliquer ce qui est venu après, ce qui en partie a défendu le pays en le souillant, en le mutilant; il faut comprendre cela, mais notre admiration, notre estime, sauf de rares exceptions, est ailleurs. A voir la fatale et croissante préoccupation qu'inspirent aux survenans ces figures gigantesques, trop souvent salies de boue ou livides de sang en même temps qu'éclairées du tonnerre, à voir la logique intrépide des doctrines qui s'y rattachent et qui servent tout aussitôt d'occasion ou de prétexte à des craintes et à des répressions contraires, on peut juger que le mal, les moyens violens, iniques, inhumains, même en supposant qu'ils aient durant le moment de crise une apparence d'utilité immédiate, laissent ensuite, ne fût-ce que sur les imaginations frappées des neveux, de longues traces

funestes, contagieuses, soit en des imitations théoriques exagérées, soit en des craintes étroites et pusillanimes. A mesure donc que le tumulte des souvenirs, qui redouble pour d'autres, s'éclaircit pour moi et s'apaise, je me replie de plus en plus vers ces figures nobles, humaines, d'une belle proportion morale, qui s'arrêtèrent toutes ensemble, dans un instinct sublime et avec un cri miséricordieux, au bord du fleuve de sang, et qui, par leurs erreurs, par leurs illusions sincères, par ces tendresses mêmes de la jeunesse que leurs farouches ennemis leur imputaient à *corruption* et qui ne sont que des faiblesses d'honnêtes gens, enfin aussi par le petit nombre de vérités immortelles qu'ils confessèrent, intéressent tout ce qui porte un cœur, et attachent naturellement la pensée qui s'élève sans sophisme à la recherche du bonheur des hommes. Madame Roland est la première et la plus belle de ce groupe; elle en est le génie dans sa force, dans sa pureté et sa grâce, la muse brillante et sévère dans toute la sainteté du martyre. Mais les expressions, qui d'elles-mêmes vont s'idéalisant à son sujet, doivent se tempérer plutôt; car, en abordant cette femme illustre, c'est d'un personnage grave, simple et historique, que nous parlons.

Elle s'est peinte de sa propre main de façon à ne pas donner envie de recommencer après elle. A moins d'avoir quelques traits originaux à ajouter aux siens, comme ont fait Lémontey et divers autres contemporains qui l'avaient vue, on n'a qu'à renvoyer, pour l'essentiel de sa personne, à ses délicieux et indispensables mémoires. Comment raconter la vie de Jean-Jacques, son enfance, ses durs commencemens, ses

belles années, comment retracer de nouveau les particularités de sa physionomie de jeune homme, après les Confessions? ainsi de madame Roland. Il ne faut pas repasser le crayon sur le pur dessin de cette figure fine et hardie, grandiose et gracieuse, intelligente et souriante, vouloir ressaisir ce profil simple et net, modeste et fier, oser retoucher ces jours d'enfance dont elle fixait, à travers les grilles de l'Abbaye ou de Sainte-Pélagie, en couleurs si distinctes, la fraîcheur et les enchantemens, depuis l'atelier de son père au quai des Lunettes et cet enfoncement favori du petit salon où elle avait élu domicile; depuis les catéchismes de l'église Saint-Barthélemy, la retraite au couvent de la rue Neuve-Saint-Étienne pour sa première communion, et les promenades au Jardin-des-Plantes, jusqu'à son séjour heureux et recueilli chez sa grand'-maman Philippon dans l'île Saint-Louis, son retour au quai paternel proche le Pont-Neuf et ses excursions du dimanche aux bois de Meudon. Tout cela est fait, tout cela est à relire. Ces détails si vrais, si faciles, si heureux de présence d'esprit et de liberté d'expression, ces innocens et profonds souvenirs se jouant d'eux-mêmes dans le cadre sanglant, funèbre, qui les entoure, qui les resserre à chaque instant et qui bientôt va les supprimer avant la fin et les écraser, forment une des lectures éternellement charmantes et salutaires, le plus propres à tremper l'ame, à l'exhorter et à l'affermir en l'émouvant.

La correspondance avec Bancal, et quelques autres lettres inédites encore que nous avons eues sous les yeux, nous présentent madame Roland durant une partie de sa vie qu'elle a moins retracée en ses mé-

moires, après les années purement intérieures et domestiques, et avant l'entrée de son mari au ministère. Parmi les lettres adressées à Bosc et publiées dans la dernière édition des mémoires, il n'y en a que très peu qui se rapportent à cette époque, c'est-à-dire à l'intervalle de 89 à 92, aux derniers temps de son séjour à Lyon, aux premiers mois de son arrivée à Paris. La correspondance avec Bancal embrasse précisément cette intéressante période. Les impressions journalières des mémorables événemens d'alors, fidèlement transmises coup sur coup par cette grande ame émue, et exhalées au sein de l'amitié, sont précieuses à recueillir. Les secousses souvent contradictoires, les espérances précipitées suivies de découragement, puis de nouveau reprises avec ferveur, les jugemens excessifs, passionnés, lancés dans la colère, et que plus tard elle mitigera, le bon sens fréquent qui s'y mêle, la sincérité invariable, tout contribue à faire de ces pages sans art un témoignage bien honorable à celle qui les écrivit, en même temps qu'une utile leçon, suivant nous, pour ceux qui cherchent dans la réflexion du passé quelque sagesse à leur usage, quelque règle à leurs jugemens en matière politique, quelque frein à leurs premiers et généreux entraînemens. On y sent mieux que nulle part ailleurs, combien l'importance d'un point d'arrêt précis, d'une marche mesurée à l'avance, a échappé à l'imprévoyante ardeur de ces ames *girondines* jetées éperdument entre M. Necker et Robespierre, et ne faisant volte-face à celui-ci que trop tard pour n'en pas être surmontées et dévorées.

Madame Roland et son mari avaient accueilli la

révolution de 89 avec transport. Depuis 1784, ils étaient établis dans la généralité de Lyon, passant quelques mois d'hiver dans cette ville, et la plus grande partie de l'année, tantôt à Villefranche, et tantôt à deux lieues de là, au clos de la Platière, petit domaine champêtre, en vue des bois d'Alix et proche du village de Thézée. M. Roland, inspecteur des manufactures, se livrait à des études industrielles, économiques, que sa femme partageait en les variant par la lecture des philosophes et des poètes. La révolution et le mouvement expansif qu'elle communiquait à toutes les ames patriotiques les mirent naturellement en correspondance avec diverses personnes actives de Paris, et plus en particulier avec Brissot, dont M. Roland estimait les écrits sur les noirs, les lettres au marquis de Chastellux, et qui fondait alors le *Patriote*, et avec Bancal qui venait de quitter le notariat pour s'adonner aux lettres, à la politique, et que Lanthenas, ami intime et domestique des Roland, avait rencontré durant un voyage dans la capitale. Les lettres à Brissot, inédites pour la plupart, sont aux mains de M. de Montrol, que nous ne pouvons trop engager à les publier, et à l'amitié de qui nous devons de les avoir parcourues. Le début de cette correspondance avec Brissot ressemble fort à celui de la correspondance avec Bancal : « Si mon excellent ami, écrit madame Roland à Brissot dans les premiers mois de 90, « eût « eu quelques années de moins, l'Amérique nous au- « rait déjà reçus dans son sein. Nous regrettons moins « cette terre promise depuis que nous espérons une « patrie. La révolution, tout imparfaite qu'elle soit, a « changé la face de la France, elle y développe un

« caractère et nous n'en avions pas, elle y laisse à la « *vérité* un libre cours dont ses adorateurs peuvent « profiter. » Les rapides conquêtes de 89, on le voit, étaient loin de lui suffire; sa méfiance, son aversion contre les personnages dirigeans de cette première époque, ne tardent pas éclater. Ainsi, à propos de la séance royale du 4 février 90, de la prestation du serment civique et du discours de Louis XVI qui excita un si général enthousiasme, elle écrivait à Brissot le 11 du même mois : « Les esprits sont ici très parta« gés..... on prête son discours à M. Necker; quoi« qu'il y ait au commencement des tournures minis« térielles et un peu de ce pathos qui lui sont assez « ordinaires, cependant on y trouve généralement « un ton qui ne nous semble pas le sien et quelque« fois une touche de sentiment qu'il n'a jamais su « mêler avec son apprêt et ses tortillages. » Cette prévention radicale contre M. Necker, qui remontait au delà de 88, comme l'atteste un mot d'une lettre à M. Bosc, et dont on retrouve l'expression assez peu convenable dans la correspondance avec Bancal (page 57), n'est autre chose au fond, dans sa crudité, que ce jugement instinctif et presque invincible des esprits de race girondine sur ceux de famille doctrinaire, jugement au reste si amèrement rétorqué par ceux-ci. Entre madame Roland et M. Necker, nous saisissons la dissidence à l'origine, le divorce à sa naissance; mais les parties, ou du moins les familles politiques auxquelles ils se rattachent l'un et l'autre, se sont assez perpétuées ensuite, pour qu'on puisse en généraliser les caractères hors de leurs personnes. Le type girondin, qui se reproduit dans la

jeunesse à chaque génération survenante, est ardent, aventureux, ouvert à la sympathie populaire, confiant sans mesure aux réformes rapides, à la puissance de la seule liberté et à la simplicité des moyens, ombrageux pour ses adversaires, jamais pour ses alliés, prompt et franc à s'irriter contre ce qui sent la marche couverte et le *tortillage*, déniant vite aux habiles qui entravent sa route le *sentiment* et le *cœur*. Ceux-ci à leur tour, aisément restrictifs et négatifs dans leur prudence, n'hésitant pas au besoin, dans leur système complexe, à limiter, à entamer le droit par la raison d'état, le rendent bien en inimitié aux esprits de nature girondine, que tantôt ils ont l'air de mépriser comme de pauvres politiques, et que tantôt ils confondent en une commune injure avec la secte jacobine pour les montrer dangereux. Madame Roland, en imputant le machiavélisme à M. Necker, aux comités de l'assemblée constituante et aux notabilités nationales de 90, donnait dans un autre excès. Absente du foyer principal, éloignée du détail des événemens dont le spectacle réel, depuis le 5 octobre, aurait peut-être contribué à user son surcroît de zèle et à dégoûter sa confiance, elle était surtout sensible aux lenteurs, aux incertitudes de l'Assemblée et à ses efforts pour arrêter. Elle se traduisait trop littéralement les luttes générales de Paris par celles de Lyon, dans lesquelles les intérêts de l'ancien régime et du nouveau se trouvaient plus directement aux prises sans modérateur intermédiaire. Dégoûtée vite de Lyon et désespérant de rien voir sortir d'intérêts contraires aussi aveugles à se combattre et aussi passionnés, elle n'apporta que plus d'irritation dans la querelle générale qu'elle n'a-

vait pas suivie de près et dont la complication, même de près et durant la première phase d'enthousiasme, lui eût peut-être également échappé. Méconnaissant donc tout-à-fait le rôle de plus en plus difficile des hommes sincères de 89, ne voyant dès-lors dans l'opposition patriotique et les constituans qu'amis et ennemis du peuple en présence, et persuadée que là aussi on n'avait rien à emporter que de haute lutte, son point de départ, pour sa conduite politique active, fut une grave erreur de fait, une fausse vüe de la situation. C'est dans ce train de pensée qu'elle arriva à Paris en février 91, déjà très engagée, ayant son parti pris, et avec tous ses ressentimens lyonnais comme avec des troupes fraîches au secours de Brissot et des autres.

Les lettres de madame Roland à Bancal et à Brissot offrent quantité de faits intéressans pour l'histoire de Lyon à cette époque. En les rapprochant des événemens récens (et on ne peut s'empêcher de le faire en voyant les mêmes intérêts aux mains, les mêmes guerres récrudescentes, et jusqu'aux mêmes devises sur les drapeaux), on apprend combien la vieille plaie a duré et s'est aigrie, combien, à plus de quarante ans de distance, on a peu gagné de remèdes par cette science sociale tant vantée. On rentre dans l'humilité alors, de se voir si médiocrement avancé, bien que sous l'invocation perpétuelle de ce dieu *Progrès* que de toutes parts on inaugure.

Madame Roland nous apparaît dès l'abord comme un des représentans les plus parfaits à étudier, les plus éloquens et les plus intègres, de cette génération politique qui avait voulu 89 et que 89 n'avait ni lassée

ni satisfaite. Elle se porte du premier pas à l'avant-garde, elle le sait et le dit : « En nous faisant naître à « l'époque de la liberté naissante, le sort nous a pla- « cés comme les enfans perdus de l'armée qui doit « combattre pour elle et triompher ; c'est à nous de « bien faire notre tâche et de préparer ainsi le bon- « heur des générations suivantes. » Tant qu'elle demeure dans cette vue philosophique générale de la situation, son attitude magnanime répond au vrai ; le temps n'a fait que consacrer ses paroles. Le désintéressement que réclame la chose publique trouve sous sa plume une vertueuse énergie d'expression : « Quand « on ne s'est pas habitué, dit-elle, à identifier son in- « térêt et sa gloire avec le bien et la splendeur du gé- « néral, on va toujours petitement se recherchant soi- « même et perdant de vue le but auquel on devrait « tendre. » Mais au même moment son noble cœur, si désintéressé des ambitions vulgaires, se laisse aller volontiers à l'idée des orages, et les appelle presque pour avoir occasion de s'y déployer. Bancal, lui racontant une ascension qu'il avait faite au Puy-de-Dôme, avait comparé les orages et les tonnerres qu'on rencontre à une certaine hauteur, avec ceux qui attendaient sur leur route péniblement ascendante les amis de la liberté : « L'élévation de votre superbe montagne, « lui répond madame Roland, est l'image de celle où « se portent enfin les grandes ames au milieu des agi- « tations politiques et du bouleversement des passions. » Elle pressentait que c'était là son niveau, et, dans le secret de son cœur, elle ne haïssait pas l'idée d'y être poussée un jour. Mais, quand elle se borne à des jugemens plus pratiques, à des vues de détail sur le gou-

vernement, l'insuffisance et le vague de son système deviennent sensibles. Elle professe, dit-elle, en un endroit, deux maximes principales, à savoir *que la sécurité est le tombeau de la liberté, que l'indulgence envers les hommes en autorité est le moyen de les pousser au despotisme.* Ailleurs elle demande avant tout à l'Assemblée de consacrer *la liberté indéfinie de la presse,* dont on jouissait pourtant sans trop de restriction en 90. Dans une lettre de décembre même année à Brissot, résumant ses conseils : « *Des comptes et de la raison!* « conclut-elle, il n'y a que cela pour ordonner les af« faires et pour rendre les peuples heureux. » A travers cette faiblesse et ce manque de science politique positive, percent à tout moment des vues fort justes et fort prévoyantes qui montrent qu'elle ne se faisait pourtant pas illusion sur l'état réel de la société. A propos d'un pamphlet de Lally-Tolendal, elle disait des hommes de sa couleur : « Ils flattent les passions des *mécontens,* « ils séduisent les *hommes légers*, ils ébranlent les *es*« *prits faibles :* ôtez tous ces êtres de la société, comp« tez la classe ignorante qu'ils influencent à leur ma« nière, et voyez le peu qui reste de bons esprits, de « personnes éclairées, pour résister au torrent et prê« cher la vérité ! » Mais l'entrain de l'attaque et une sort d'allégresse martiale l'emportaient bientôt sur les prévisions moins flatteuses. L'expression s'anime au péril et étincelle sous sa plume. Elle écrit à Bosc : « On « n'ose plus parler, dites-vous; soit : c'est *tonner* qu'il « faut faire. » Une lettre à Lanthenas du 6 mars commence par ce cri trois fois répété : « *Guerre, guerre,* « *guerre!* » ce sont à chaque fois des refrains de réveil : *salut et joie!* ou bien : *vigilance et fraternité!* on dirait

le cri de la sentinelle sur le rempart, qui appelle le combat avec l'aurore. Le *morbleu!* s'y trouve et n'y messied pas. Une lettre à Brissot du 7 janvier 91 finit par ces mots précipités : « Adieu, tout court; la femme « de *Caton* ne s'amuse point à faire des complimens à « *Brutus.* »

A partir du mois février, époque où madame Roland vient à Paris, jusqu'au mois de septembre, époque de son retour à Lyon, durant ces six mois si pleins, si effervescens, qui comprennent la fuite du roi et les événemens du Champ-de-Mars, nous voyons ses dispositions agressives se déployer de plus en plus et s'exalter au plus haut degré dans l'atmosphère tourbillonnante où elle vit. La correspondance avec Bancal est surtout précieuse en ce qu'elle nous offre toute l'histoire de ses impressions tumultueuses durant ce séjour. Dans les pages de ses Mémoires qu'elle y consacre, les émotions, vives encore, sont adoucies par la distance et fondues avec les jugemens de date subséquente qui y interviennent. Ici elle agit et pense jour par jour. Nous la voyons, dédaignant les jeux du théâtre et les distractions du goût, courir droit à l'Assemblée, la trouver faible, puis corrompue, l'envisager avec sévérité d'abord, bientôt avec indignation et colère : 89 et les impartiaux, elle le déclare net, sont devenus les plus dangereux ennemis de la révolution. Sieyès, Barnave, Thouret, Rabaud, la plupart de ceux avec qui tout à l'heure elle mourra, n'échappent pas aux qualifications de *lâche* et de *perfide;* Pétion, Buzot, Robespierre, seuls, la satisfont. Mais rien n'est plus expressif et caractéristique qu'un article adressé à Brissot, et tracé par elle à une séance même de l'As-

semblée[1], le 20 ou 28 avril. A propos de l'organisation des gardes nationales, on était revenu sur la distinction des citoyens en actifs et passifs. De là sa colère et ses larmes de sang. L'article, qui commence en ces mots : *Jette ta plume au feu, généreux Brutus, et va cultiver des laitues!* finit par cette métaphore militaire : *Adieu, battons aux champs ou en retraite, il n'y a pas de milieu!* Et pourtant, malgré ces entraînemens passionnés, téméraires, elle gardait une netteté de vue plus digne de son intelligence supérieure. Le jugement sur Mirabeau est d'une belle et calme lucidité. Et quant aux choses, elle a l'air, maintefois, de les pressentir admirablement, de ne pas se dissimuler où l'on va, mais elle ne veut ni se ralentir ni se détourner. Ainsi elle écrit à Bancal : « Il n'est pas encore question de mou- « rir pour la liberté; il y a plus à faire, il faut vivre « pour l'établir, la mériter, la défendre. » Et ailleurs : « Je sais que de bons citoyens, comme j'en vois tous « les jours, considèrent l'avenir avec un œil tranquille, « et, malgré tout ce que je leur entends dire, je me « convaincs plus que jamais qu'ils s'abusent. Et encore : « Je crois que les plus sages sont ceux qui avouent que « le calcul des événemens futurs est devenu presque « impossible. » Elle s'étend en un endroit (lettre du 20 juin 1791) avec un sens parfait sur cette *patience*, vertu trop négligée et toutefois si nécessaire aux gens de bien pour arriver à des résultats utiles. Mais, par une singulière contradiction, elle manque, tout aussitôt après, de *patience*. Regrettant qu'on ait arrêté Louis XVI fugitif à Varennes, elle donne pour raison que, sans

[1] M. de Montrol l'a publié dans *la Nouvelle Minerve*.

cette fâcheuse capture, *la guerre civile devenant immanquable, la Nation allait forcément à cette grande école des vertus publiques.* Exaspérée par les événemens du Champ-de-Mars, elle en vient, dit-elle, à applaudir aux derniers excès de l'Assemblée et à en désirer de plus grands comme le seul moyen d'éveiller l'opinion publique. Je l'aime bien mieux, ame vierge, si longtemps contenue et tout d'un coup trop dévorée, quand elle se livre à des perspectives infinies d'espérance pour ces neveux qu'elle ne verra pas, quand elle proclame avec larmes et ravissement sa foi sans réserve en cette religion de l'avenir si respectable à ceux mêmes qui n'en distinguent pas bien le fondement. Témoin ému d'un triomphe éloquent de Brissot aux Jacobins, elle s'écrie : « Enfin j'ai vu le feu de la liberté s'allumer « dans mon pays, il ne saurait s'éteindre. Les derniers « événemens l'ont alimenté; les lumières de la raison « se sont unies à l'instinct du sentiment pour l'entre- « tenir et l'augmenter... Je finirai de mourir quand « il plaira à la nature, mon dernier souffle sera encore « le souffle de la joie et de l'espérance pour les géné- « rations qui vont nous succéder. »

Les jugemens de madame Roland sur Lafayette en particulier ont lieu de nous frapper par le contraste qu'ils offrent avec l'unanime respect dont nous avons entouré cette patriotique vieillesse. Dans sa correspondance avec Bancal, madame Roland se montre maintefois injuste. Dans une lettre inédite à Brissot (31 juillet 92), très importante historiquement, elle devient, il faut le dire, injurieuse, insultante, et s'échappe à qualifier le vertueux général du même terme dont Voltaire irrité n'a pas craint de qualifier

Rousseau. Rougissons pour les passions politiques de ces torts presque inséparables qu'elles entraînent à leur suite, et que pleurent plus tard les belles ames. Madame Roland, quinze jours avant sa mort, rétractait pour ainsi dire, ses anciennes âcretés contre Lafayette, en justifiant dans les termes suivans Brissot accusé par Amar de complicité avec le général : « Il « avait partagé l'erreur de beaucoup de gens sur le « compte de Lafayette, *ou plutôt* il paraît que La- « fayette, d'abord entraîné par des principes que « son esprit adoptait, n'eut pas la force de caractère « nécessaire pour les soutenir quand la lutte devint « difficile; *ou* que *peut-être*, effrayé des suites d'un « trop grand ascendant du peuple, il jugea prudent « d'établir une sorte de balance. » Ces diverses suppositions sont évidemment des degrés par lesquels madame Roland revient, redescend pour ainsi dire, de son injustice première. Mais on remarquera, aux précautions qu'elle prend, combien l'injustice une fois construite et si promptement d'ordinaire, il est pénible ensuite, par un reste de fausse honte, d'en redescendre.

Revenue à Paris à la fin de l'année 91, madame Roland entra, on peut le dire, au ministère avec son mari, en mars 92. La correspondance avec Bancal, qui arrive lui-même à Paris, devient très rare. Au sortir de ce premier ministère, Roland et sa femme habitèrent tantôt une campagne à Champigny-sur-Marne, tantôt un logement rue de la Harpe nº 81 [1]. Durant les mois qui précédèrent le 10 août, l'activité

[1] Aujourd'hui occupé par M. Pitois.

politique de notre héroïne n'avait pas cessé, mais l'expérience avait porté fruit; elle commençait à moins pousser au mouvement tel quel, et à enrayer un peu. En pratiquant les hommes influens et les meneurs, elle les avait bien vites pénétrés avec la finesse d'une femme et mis à leur place avec la fermeté d'une mâle intelligence. De petits désaccords entre son mari et Brissot ou Clavières, lui avaient démontré la difficulté d'une marche unie et combinée de la part même des plus gens de bien. Aux approches de la crise imminente du 10 août, elle ne réclamait déjà plus, comme après Varennes, des mesures brusques, absolues; elle désirait que les sections réunies demandassent, non *la déchéance*, difficile à prononcer sans déchirer l'acte constitutionnel, mais *la suspension provisoire*, qu'il serait possible quoiqu'avec peine, écrivait-elle dix jours avant le 10 août à Brissot, d'accrocher pour ainsi dire, à l'un des articles de la Constitution. Une lettre de Louvet à Brissot, de sept jours seulement avant le 10 août, est dans le même sens et dénote les mêmes craintes entre la faiblesse d'une part et l'exagération de l'autre. Madame Roland, comme Louvet, se plaignait du silence à l'Assemblée et de l'attitude incertaine de leur ami en des circonstances si menaçantes. Le jugement que porte madame Roland des hommes politiques de la seconde époque révolutionnaire, de ceux qu'elle a connus et éprouvés, est aussi distinct et décisif que son mépris des hommes de 89 a pu paraître confus et aveugle. C'est qu'à partir de 91 elle vit de près la scène et posséda tous les élémens de situation et de conduite. Ses Mémoires contiennent de brillans et véridiques portraits de ses

amis, un peu à la Plutarque; mais il est plus curieux de les retrouver saisis par elle dans l'action même et sous le feu de la mêlée, confidentiellement et non plus officiellement, dans le privé et non pour la postérité. La lettre à Brissot, déjà citée (du 31 juillet 92), ayant pour objet de le prémunir contre les facilités de caractère et de jugement auxquelles il était enclin, présente des indications très particulières sur les principaux de ce groupe illustre et fraternel que de loin une seule auréole environne. Chacun y est touché et marqué en quelques lignes; ils passent tous l'un après l'autre devant nous dans leurs physionomies différentes, et le bon Sers (depuis sénateur), aimable philosophe, habitué aux jouissances honnêtes, mais lent, timide et par là même insuffisant en révolution, et Gensonné, à la fois incertain de caractère et formaliste d'allure, et Guadet au contraire trop prompt, trop vite prévenu ou dédaigneux. Ces traits généraux, qui ne diffèrent pas de ceux qu'elle leur assigne en ses Mémoires, se relèvent ici des circonstances mêmes qui ont servi de pierre de touche et où elle a formé son idée. Il est à regretter qu'on n'ait pas ainsi son sentiment confidentiel sur Louvet, Barbaroux, et sur l'intérieur girondin, à des dates plus voisines du 31 mai. Quant à Vergniaux, qu'elle n'aime décidément pas, trop épicurien, on le sent, pour cette ame de Cornélie, elle était, avant l'épreuve dernière, souverainement injuste à son égard. Les temporisations de l'insouciant et sublime orateur ne s'expliquent pas pour elle, aussi naturellement que pour nous, en simples caprices et négligences de génie. Elle va jusqu'à s'inquiéter de sa mise et en veut presque à ce

regard voilé, qui pourtant s'éclairait si bien dans la magie de la parole. Le portrait final qu'elle a donné de lui, en réparant ce que l'impression passagère avait d'injuste, témoigne assez de ce peu de sympathie réciproque. Madame de Staël répondait à quelqu'un qui lui reprochait de juger trop à fond ses amis : « Qu'y « faire ? j'irais à l'échafaud, que je ne pourrais m'em- « pêcher de juger encore les amis qui m'accompagne- « raient. » C'est ce qu'a fait madame Roland. Entre tous ces hommes de bien et de mérite, elle cherche vainement un grand caractère propre à rassurer dans cette crise et à rallier le bon parti par ses conseils. Oh ! qu'elle dut alors regretter un Mirabeau honnête homme et désintéressé ! Tout en excitant Brissot à être ce grand caractère, on voit assez qu'elle y compte peu, et qu'elle le connaît *excessivement confiant, naturellement serein, même ingénu*. Elle-même, si elle avait été homme, eût-elle pu devenir ce bon génie patriotique, sauveur de l'empire ? on aime à le croire, et rien dans sa conduite d'alors ne dément l'idée d'une audace clairvoyante, d'une capacité supérieure et applicable.

Mais, pour nous en tenir au jugement qu'elle a fait des autres, acteur incomplet et gêné qu'elle était à cause de son sexe, je suis frappé de cette fermeté et de cette pénétration de coup d'œil qu'elle y porte, même quand la passion l'offusque encore. Ses invectives sur Garat, par exemple, sont d'une grande dureté, et ne laissent pas jour aux qualités secondaires de cet homme de talent, de sensibilité même, aimable, disert, aussi bon et aussi sincère qu'on peut l'être n'étant que sophiste brillant et sans la trempe de la vertu.

Pourtant après avoir relu l'apologie de Garat lui-même en ses Mémoires, je trouve que malgré les dénégations de l'écrivain, et ses explications ingénieuses, analytiques, élégantes, les jugemens de madame Roland subsistent au fond et restent debout contre lui. Comme on conçoit, en lisant les descriptions subtiles et les périodes cicéroniennes de celui qui n'osait flétrir ni Clodius ni Catilina, comme on conçoit l'indignation de madame Roland pour ces palliatifs, pour cette douceur de langage en présence de ce qu'elle appelait crime, pour les prétentions conciliatrices de cette souple intelligence toute au service d'une imagination vibratile! Madame Roland pressentait et ruinait d'avance ces justifications futures, quand elle lui écrivait de sa prison : « Fais maintenant de beaux écrits, « explique en philosophe les causes des événemens, « les passions, les erreurs qui les ont accompagnés; « la postérité dira toujours : *Il fortifia le parti qui « avilit la représentation nationale*, etc., etc. » Quant à Brissot, nous adoptons tout-à-fait le jugement de madame Roland sur lui, sur son honnêteté profonde et son désintéressement; nous le disons, parce qu'il nous a été douloureux et amer de voir les auteurs d'une histoire de la révolution qui mérite de s'accréditer, auteurs consciencieux et savans, mais systématiques, reproduire comme incontestables des imputations odieuses contre la probité du chef de la Gironde. Il est difficile, à cinquante ans de distance, de laver Brissot des calomnies de Morande; mais toute la partie publique de sa vie repousse et anéantit les récriminations adressées à la partie antérieure et obscure. Né dans un pays où Brissot séjourna d'abord, à Boulogne où il

travailla avec Swinton, où il se maria, parent des personnes qui l'accueillirent alors et de cette famille Cavilliers qui l'a précisément connu en ces années calomniées, je n'ai jamais ouï un mot de doute sur son intégrité constante et sa pauvreté en tout temps vertueuse. La biographie de Brissot, présentée comme on vient de le tenter, serait-elle un acheminement à l'immolation *théorique* qu'on veut faire de la Gironde *protestante et corrompue* à Robespierre *catholique et pur?* à la bonne heure ! Ce qu'on peut affirmer, c'est que ce dernier sourirait de son plus mauvais sourire en lisant la biographie de sa victime ainsi chargée à l'avance de bandelettes un peu souillées.

On voit dans la correspondance avec Bancal figurer fréquemment Blot et Lanthenas que des dissidences d'opinion éloignèrent bientôt de leurs illustres amis. Lanthenas, dont madame Roland parle en ses Mémoires comme d'un amoureux peu exigeant, et qu'elle appelle en ses lettres *le bon apôtre,* l'était en effet dans toute l'acception, même vulgaire, du mot. Excellent homme, empressé, exalté, un de ceux que la révolution saisit du premier coup et enleva dans les airs comme des cerfs-volans, jusque-là d'une grande utilité domestique, l'idéal du *famulus,* il voulut plus tard agir et penser par lui-même, et perdit la tête dans la mêlée, c'est l'esprit que je veux dire; car Marat, pour comble d'injure, Marat, son ex-confrère en médecine et qui l'avait apprécié sans haine, le fit rayer de la liste fatale, comme simple d'esprit. On conçoit, on pressent cette fâcheuse destinée de Lanthenas, dès qu'on le voit adresser à Brissot des articles aussi niaisement intitulés que celui-ci : *Quand le peu-*

ple est mûr pour la liberté, une nation est toujours digne d'être libre, ou bien lorsqu'il propose à Bancal de *faire quelque grande confédération pour travailler dans quelques années, en même temps en Angleterre et en France, à nous débarrasser absolument des prêtres.* Quoi qu'il en soit, par les qualités de son cœur et son amour de vieille date pour madame Roland, le bon Lanthenas méritait de mieux finir.

La correspondance avec Bancal s'arrête au second ministère de Roland, et est comme interrompue par un double cri d'alarme héroïque à l'approche des Prussiens, et d'horreur, d'exécration, aux massacres de septembre. Madame Roland et ses amis, à partir de ces jours funèbres, se rangent ouvertement et tête levée, pour la résistance. Quel changement théorique se fit alors dans la pensée des Girondins? Ils n'eurent pas le temps d'y réfléchir, de reprendre et de remanier leurs idées de gouvernement et de constitution. Divisés entre eux sur les mesures les plus immédiates, palpitans et au dépourvu devant ces autres théories inflexibles qui s'avançaient droit contre leur regard comme un étroit et rigide acier, leur résistance fut toute d'instinct, d'humanité, de cœur. Que seraient devenues leurs idées politiques plus mûres, s'ils n'avaient pas péri? A en juger par les survivans, par Louvet, Lanjuinais et ceux des 71 qui se rattachèrent à leur mémoire, ils seraient restés dans la ligne d'une liberté franche, entière, républicaine, dans la liberté de l'an III, dût-elle se trouver insuffisante encore contre les passions et les intrigues. Ils se seraient radoucis pour le fond des principes de 89; leur antipathie contre les hommes de cette période aurait cessé, ou du

moins l'estime aurait fait taire à jamais une guerre injurieuse. Le noble André Chénier n'aurait plus insulté à la pure intention de Brissot ; madame Roland, à coup sûr, eût tendu la main à Lafayette. Tous ces esprits en somme, depuis M. Necker jusqu'à Louvet, quel que semblât leur degré de hardiesse et de vitesse, étaient du même principe de sociabilité, du même côté du rivage. Il y avait lieu entre eux à des discussions sur l'étendue du droit, à des dissidences sur la mesure de la liberté. Mais l'incompatibilité radicale de principes, comme de mœurs, comme de tempérament, un abyme enfin, qui se déchira au 2 septembre sous les pas de la Gironde, les séparait eux tous d'avec les hommes une fois engagés dans les partis extrêmes et sanglans, dans les systèmes farouches. Du moment que *tuer* est devenu l'un des moyens devant lesquels le fanatisme ne recule pas, toute sociabilité périt ; ce qui faisait la limite de la morale humaine, de la nature en civilisation, est violé, et la première garantie qu'on est, qu'on cause et qu'on discute avec quelqu'un de ses *semblables*, n'existe plus.

Je demande pardon de tant insister sur cet abyme, sur ce Rubicon étroit mais sans fond, qui sert de limite entre les plus avancés Girondins et les Jacobins adversaires. La démarcation est essentielle historiquement. S'il y avait encore de nos jours quelque similitude éloignée de situation où (ce qu'à Dieu ne plaise !) des partis analogues pussent se reformer, il faudrait surtout le dire et mettre en garde contre la confusion. Autant il y avait de candeur aux ames girondines d'alors à ne pas s'apercevoir sitôt du point radical qui les séparait de leurs futurs adversaires, autant il y en au-

rait peu aux ames girondines actuelles, éclairées par l'expérience, à le dissimuler.

Des détails intimes sur les sentimens de madame Roland nous sont révélés dans la correspondance avec Bancal et ajoutent à tout ce qu'on connaissait en elle de profond et de simple. Attentive aux affections individuelles, elle leur fait la part belle et grande, elle les cultive pieusement, loin de les immoler, en femme trop spartiate, sur l'autel de la patrie. Elle aime à associer les noms de l'amitié aux émotions publiques qui envahissent son ame et la transportent : « C'est « ajouter », dit-elle en un style plein de nombre et dont le tour accompli rappelle le parler de madame de Wolmar, « c'est ajouter au grand intérêt d'une « superbe histoire l'intérêt touchant d'un sentiment « particulier; c'est réunir au patriotisme qui généra-« lise, élève les affections, le charme de l'amitié qui « les embellit toutes et les perfectionne encore. » Les lettres du 24 et du 26 janvier 91 à Bancal, alors à Londres, par lesquelles elle essaie de le consoler de la mort d'un père, méritent une place à côté des plus élevées et des plus éloquentes effusions d'une philosophie forte mais sensible. Cicéron et Sénèque consolaient davantage par des lieux communs, par des considérations lointaines et médiocrement touchantes; Marc-Aurèle eût été plus stoïque et serait moins entré dans une douleur; mais je me figure que le gendre d'Agricola, s'il avait eu à entretenir un ami sur la mort d'un père, l'aurait abordé ainsi dans des termes à la fois mâles et compatissans, sobrement appropriés à une réalité grave.

Pour qui lirait superficiellement toute cette corres-

pondance, il pourrait se faire qu'un des traits les plus intéressans à y saisir échappât. Il se passe en effet, il se noue et se dénoue entre madame Roland et Bancal, durant ces deux années, une espèce de roman; oui, un roman de cœur, dont, à travers les distractions des grands événemens et la discrétion du langage, on poursuit çà et là les traces à demi couvertes. Bancal, dès les commencemens de la liaison, paraît en avoir été vivement attiré. On voit, par une raillerie aimable que lui adresse madame Roland, qu'il soutenait que leur rapprochement n'était pas dû à la révolution, qu'il aurait eu lieu également sans les circonstances patriotiques, et qu'ils étaient comme fatalement prédestinés à une amitié mutuelle : *Il est des nœuds secrets, il est des sympathies.* Dans un séjour qu'il fit au clos la Platière, vers septembre 90, cet attrait avait redoublé pour lui, et quelque conversation confidentielle s'était un jour engagée, dans laquelle il n'avait pu taire à son amie les sentimens de trouble qu'elle lui inspirait. Étant reparti bientôt, il écrivit une lettre commune à M. et à madame Roland; mais celle-ci, à qui son mari absent (il était à Lyon ou à Villefranche) l'envoya, y saisit quelques expressions qu'elle interpréta d'une manière plus particulière, et elle se hasarda à écrire de la campagne, dans l'absence et à l'insu de M. Roland, une lettre du 8 octobre, que nous livrons, ainsi expliquée, à la sensibilité des lecteurs. L'émotion, au reste, que trahit cette lettre, n'était l'indice que d'un sentiment et non d'une passion. Madame Roland, dans une autre lettre *à-part* (28 octobre), y revient en tâchant de calmer et de ramener au vrai l'imagination de son ami. Ailleurs, 30 novembre, elle se plaint assez agréa-

blement et avec une sorte de coquetterie voilée, dans la fable du *Rossignol* et de la *Fauvette*, de l'immanquable oubli du voyageur qui semblait en effet les négliger. On retrouve aussi, dans les lettres de consolation, quelques promesses de fidélité à des souvenirs assez intimes; puis au retour de Londres, l'expression d'une tendre inquiétude sur la mélancolie prolongée dont elle est témoin. Mais tout se termine alors par l'aveu d'une nouvelle passion de Bancal, pour laquelle madame Roland, en amie généreuse et dévouée, lui prodigue, avec ses conseils, des offres délicates d'intervenir. Ce ne devait pas être là encore la passion sérieuse, véritable, long-temps retardée, qui saisit enfin l'ame puissante de madame Roland, et à laquelle elle fait allusion en deux endroits de ses Mémoires, lorsqu'elle parle des *bonnes raisons* qui, vers le 31 mai, la poussaient au départ pour la campagne, et lorsque, saluant l'empire de la philosophie qui succédait chez elle au sentiment religieux, elle ajoute que ces sauvegardes ininterrompues semblaient devoir la préserver à jamais de l'orage des passions, dont pourtant, *avec la vigueur d'une athlète, elle sauve à peine l'âge mûr!* Quel fut l'objet pour elle de cette seule, de cette tardive et déchirante passion de cœur? Un préjugé public a nommé Barbaroux, parce qu'elle l'a loué dans un admirable portrait pour sa tête d'Antinoüs. Mais rien ne prouve que ce fût lui. Un voile sacré continuera donc de couvrir cet orage de plus, qui roulait et grossissait silencieusement, aux approches de la mort, dans une si grande ame!

Madame Roland a nommé une fois madame de Staël dans une lettre qui s'est trouvée mêlée aux papiers de

Brissot, mais qui ne s'adresse pas à lui, car la date (22 novembre 89) ne permettrait pas entre eux la familiarité de liaison qui s'y voit : « On nous fait ici « (*à Lyon*), dit madame Roland, des contes sur madame « de *Staal* (*sic*) qu'on dit être fort exacte à l'Assem« blée, qu'on prétend y avoir des chevaliers auxquels « de la tribune elle envoie des billets pour les encou« rager à soutenir les motions patriotiques; on ajoute « que l'ambassadeur d'Espagne lui en a fait de graves « reproches à la table de son père. Vous ne pouvez « vous représenter l'importance que nos aristocrates « mettent à ces bêtises nées peut-être dans leur cer« veau; mais ils voudraient montrer l'Assemblée comme « conduite par quelques étourdis excités, échauffés par « une dizaine de femmes. » Madame de Staël, en revanche, n'a nulle part (que je me le rappelle) nommé madame Roland. Était-ce instinct de vengeance filiale à cause de son père méconnu et maltraité? était-ce faiblesse de femme qui se détourne d'une rivale? Madame Roland, dans ce qui est dit au chapitre des *Considérations* sur le groupe des Girondins, brille par son absence. Quoi qu'il en soit, on ne peut éviter de rapprocher en idée ces deux femmes illustres et de les comparer. Madame Roland, de onze ans plus âgée, dut à l'avantage de son éducation bourgeoise d'échapper tout d'abord à bien de faux-brillans, au factice de la vanité et de la société. Ce petit enfoncement dans le salon, proche de l'atelier de son père, valait mieux comme asile d'enfance, comme berceau d'étude ou de réflexion sévère, que le fauteuil, au salon de madame Necker, dans le cercle des beaux-esprits, ou même que les bosquets romanesques de Saint-Ouen. Mademoiselle

Phlipon se fit donc un caractère plus mâle et plus simple ; elle eut de bonne heure l'habitude de réprimer sa sensibilité, son imagination, de s'arrêter à des principes raisonnés, et d'y ranger sa conduite. On ne la voit pas prendre feu par la tête, à quinze ans, pour un M. de Guibert, et M. de Boismorel, dont le rôle près d'elle semble analogue, ne fut qu'une figure très régulière et très calme à ses yeux. La teinte philosophique et raisonnable qu'elle revêt, qu'elle affecte un peu, la rend même plutôt antipathique et injuste pour les beaux-esprits et les littérateurs en vogue, si chers à mademoiselle Necker. C'est le contraire de l'engouement ; elle ne perd aucun de leurs ridicules, elle trouve la mine de d'Alembert chétive, le débit de l'abbé Delille maussade ; Ducis et Thomas lui paraissent se prôner l'un l'autre, comme les deux ânes de la fable, et elle verrait volontiers un homme de lettres médiocre en celui dont madame de Staël a dit si parfaitement : « Garat, alors ministre de la justice, et, dans des « temps plus heureux pour lui, l'un des meilleurs écri- « vains de la France. » Qu'on n'aille pas faire de madame Roland toutefois un pur philosophe stoïque, un citoyen rigide comme son mari, en un mot autre chose qu'une femme. Elle l'est, on la retrouve telle, sous sa philosophie et sa sagesse, par le besoin d'agir sinon de paraître, de faire jouer les ressorts sinon de s'en vanter. Avec quelle satisfaction souriante elle se peint à sa petite table, dans ce cabinet que Marat appelait un *boudoir* ; écrivant, sous le couvert du ministre, la fameuse lettre au pape ! Plus d'une fois durant le second ministère de Roland, elle fut inopinément mandée à la barre de la Convention ; elle y venait et

répondait à tout avec modestie, mais avec développement, et une netteté, une propriété unique d'expression. Sous son air modeste, on apercevait son rayonnement et sa joie d'être ainsi active aux choses publiques. Après ses six mois de Paris en 91, à son retour à Villefranche, bien loin alors de prévoir le ministère pour son mari et à la veille de rentrer dans la vie privée, dans l'obscurité étouffante et la nullité de la province (lettre à Bancal, 11 septembre), comme elle souffre! comme son cœur se serre! Elle aussi se sentait faite pour un rôle actif, influent, multiplié, pour cette scène principale où l'on rencontre à chaque pas l'aliment de l'intelligence et l'émotion de la gloire; elle aussi, loin de Paris, exilée à son tour de l'existence agrandie et supérieure qu'elle avait goûtée, elle aurait redemandé, mais tout bas, sa rue Saint-Jacques. Certes, si quelque prophétique vision, quelque miroir enchanté, lui avait déroulé à l'avance sa carrière publique si courte et si remplie, ses dépêches au pape et au roi du fond du boudoir austère, son apparition toujours applaudie à la barre des assemblées, et, pour clore le drame, elle-même en robe blanche, la chevelure dénouée, montant triomphalement à l'échafaud, si elle eût pu choisir, certes elle n'aurait pas hésité; comme l'antique Achille, elle eût préféré la destinée militante, tranchée à temps et immortelle, à quelque obscure félicité du coin du feu. Et, avec cela, elle ressentait la vie domestique, la vocation maternelle, pratiquait le ménage dans sa simplicité et savait écouter la nature dans ses secrètes solitudes. Le détail des champs, la couleur des vignes et des noyers, les sueurs des vignerons, la récolte, la basse-cour, les

réserves de fruits secs, les *poires tapées*, l'occupent et la passionnent : « J'*asine* à force », écrit-elle à Bosc, dans une petite lettre richement et admirablement rustique, foisonnante pour ainsi dire, qui aurait assez mal sonné, je crois, sous les ombrages majestueux de Coppet, mais telle que notre pseudonyme George Sand en écrirait du fond de son Berry en ses meilleurs jours. Pour couronner le tableau des qualités domestiques chez madame Roland, il ne faut plus que rappeler le début de cette autre lettre écrite à Bosc, de Villefranche : « Assise au coin du feu, mais à onze « heures du matin, après une nuit paisible et les soins « divers de la matinée, mon ami à son bureau, ma « petite à tricoter, et moi causant avec l'un, veillant « l'ouvrage de l'autre, savourant le bonheur d'être « bien chaudement au sein de ma petite et chère fa- « mille, écrivant à un ami tandis que la neige « tombe, etc. » A côté de ces façons d'antique aloi, de ces qualités saines et bonnement bourgeoises, osons noter l'inconvénient ; à défaut du chatouillement aristocratique, la jactance plébéienne et philosophique ne perce-t-elle pas quelquefois ? Madame Roland me choque, avec son accent d'esprit fort, lorsqu'elle fronde d'un sourire de supériorité les *disciples de Jésus*. En écrivant, à l'imitation de Jean-Jacques, sur certaines particularités qu'il sied à toute femme d'ensevelir, elle se complaît, avec une sorte de belle-humeur stoïcienne et de dédain des sexes, en des allusions moins chastes qu'elle qui était la chasteté même. Sa vertueuse légèreté en pareille matière lui permet de trouver tout simplement *jolis* et de *bon goût* les romans de Louvet. Ces petits travers *philosophiques*

n'allaient pas à gâter un ton accompli de femme et une grâce perfectionnée que le frottement révolutionnaire ne put jamais flétrir, bien qu'en ait dit madame de Créquy, qui d'ailleurs a tracé d'elle un jeune portrait charmant.

La parole, le style de madame Roland est plus ferme, plus concis, plus net, que le style de madame de Staël en sa première manière; cette différence tient au caractère, aux habitudes d'éducation des deux écrivains, et à dix années de plus chez madame Roland. Celle-ci avait écrit beaucoup et de longue main, dans ses loisirs solitaires, sur toutes sortes de sujets; elle arriva à la publicité, prête et mûre; ses pages, tracées à la hâte et d'un jet, attestent une plume déjà très exercée, un esprit qui savait embrasser et exprimer à l'aise un grand nombre de rapports. Madame de Staël, à la barre des mêmes assemblées, aurait probablement parlé avec moins de calme et de contenu; elle eût été vite à l'émotion, à l'éclat. L'une, comme une dame romaine, tempérant la modestie et l'orgueil, cachait sous les plis du vêtement son stylet et ses tablettes. Delphine palpitante et dont le sein se gonfle, un peu femme du nord, ne craignait pas de montrer sa harpe et de laisser flotter sa ceinture. Et cependant madame Roland est bien sous le même souffle, sous la même inspiration sentimentale que cette autre fille de Jean-Jacques: « Quoi qu'il en soit du fruit de « l'observation et des règles de la philosophie, écrit- « elle à Bancal, je crois à un guide plus sûr pour les « ames saines, c'est le *sentiment.* » Comme madame de Staël encore, elle lit Thompson avec larmes; si plus tard, dans sa veine républicaine, elle s'attache à Tacite et ne veut plus que lui, l'auteur républicain du

livre *de la Littérature* ne se nourrissait-il pas aussi de Salluste et des lettres de Brutus ? Toutes les deux laissent échapper dans leurs Mémoires un enjouement marqué, une verve également méprisante et moqueuse contre les persécuteurs de bas étage dont on les entoure; elles sont maîtresses, dès qu'il le faut, en ce jeu de l'ironie, arme aisée des femmes supérieures. Avec les années, je pense, l'une écrivant, se produisant davantage, et rabattant par degrés son stoïcisme au pied de la réalité, l'autre se dégageant de son nuage et continuant de mûrir, elles auraient de moins en moins différé.

Un éloge bien rare à donner aux grandes et glorieuses existences, tout-à-fait particulier à madame Roland, c'est que plus on va au fond de sa vie, de ses lettres, plus l'ensemble paraît simple : toujours le même langage, les mêmes pensées sans réserve; pas un repli, nulle complication ou de passions ou de vœux et de tendances diverses. Cette dernière et mystérieuse passion elle-même, dont on ignore l'objet et que deux traits seulement dénoncent, est majestueuse dans son silence. Quant au reste, vérité, évidence, limpidité parfaite; pas une tache, pas un voile à jeter; regardez aussi avant que vous voudrez dans sa maison de verre, transparente comme avait souhaité ce Romain; la lumière de l'innocence et de la raison éclaire un intérieur bien ordonné, purifiant. Comme cette femme soutient le regard au point de vue de la réalité ! Près de mourir, elle a pu s'écrier, sans fiction aucune, dans son hymne d'adieu : « Adieu mon enfant, mon époux, « ma bonne, mes amis; adieu soleil, dont les rayons « brillans portaient la sérénité dans mon ame comme « ils la rappelaient dans les cieux ; adieu, campagnes

« solitaires dont le spectacle m'a si souvent émue, et
« vous rustiques habitans de Thézée, qui bénissiez ma
« présence, dont j'essuyais les sueurs, adoucissais la
« misère et soignais les maladies, adieu; — adieu,
« cabinets paisibles où j'ai nourri mon esprit de la vé-
« rité, captivé mon imagination par l'étude, et appris,
« dans le silence de la méditation, à commander à mes
« sens et à mépriser la vanité. »

On a voulu, dans ces derniers temps, faire de madame Roland un type pour les femmes futures, une femme forte, républicaine, inspiratrice de l'époux, égale ou supérieure à lui, remplaçant par une noble et clairvoyante audace la timidité chrétienne, disait-on, et la soumission virginale. Ce sont là encore d'ambitieuses et abusives chimères. Les femmes comme madame Roland sauront toujours se faire leur place, mais elles seront toujours une exception. Une éducation plus saine et plus solide, des fortunes plus modiques, des mariages plus d'accord avec les vraies convenances, devront sans doute associer de plus en plus, nous l'espérons, la femme et l'époux par l'intelligence comme par les autres parties de l'ame. Mais il n'y a pas lieu pour cela à transformer les anciennes vertus, ni même les grâces; il faut d'autant plus les préserver. A ceux qui citeraient madame Roland pour exemple, nous rappellerons qu'elle ne négligeait pas d'ordinaire ces formes, ces grâces qui lui étaient un empire commun avec les personnes de son sexe; et que ce génie, qui perçait malgré tout et s'imposait souvent, n'appartenant qu'à elle seule, ne saurait, sans une étrange illusion, faire autorité pour d'autres.

SAINTE-BEUVE.

LETTRES AUTOGRAPHES

DE

MADAME ROLAND.

Lyon 22 juin 1790.

M. Henry Bancal.

Je n'ai pas, monsieur, l'honneur de vous connoître personnellement; mais, comme l'existence d'un citoyen n'est pas bornée à sa végétation dans tel ou tel lieu, l'idée qu'on peut se faire de lui-même et l'estime qu'on peut lui accorder, ne tiennent pas non plus à la connoissance de son visage.

Depuis que les François ont acquis une patrie, il a dû s'établir, entre tous ceux qui sont dignes de ce bien, un lien puissant et nouveau qui les rapproche malgré les distances et les unit dans une même cause. Un ami de la révolution ne sauroit être étranger à aucun de ceux qui aiment cette révolution et qui desirent contribuer à son plein succès. Vous êtes lié, à Paris, avec l'honnête et digne

Lanthenas, c'est lui qui vous a fait connoître à nous et vous lui aurés entendu parler de son ami de Lyon, Roland de la Platière; ce n'est que la femme de celui-ci qui vous écrit aujourd'hui, mais comme une même âme les anime, les expressions de l'un vous rendent les sentimens de l'autre. Nous avions l'espérance de vous voir ici à notre fête civique, et nous nous en étions fait une de vous accueillir. Ce plaisir n'est que retardé sans doute; l'ami Lanthenas doit s'acheminer vers notre hermitage dans le courant du mois d'aoust; vous avés à nourrir ensemble des projets auxquels nous pourrions prendre part de quelque manière. En attendant que les circonstances permettent de les combiner sûrement pour travailler à leur exécution, j'ai voulu me procurer l'avantage de votre correspondance; le desir en étoit tout naturel chez de bons patriotes, j'avoue cependant que je dois à M. Lanthenas l'idée et la résolution de la provoquer.

Vous êtes occupé d'un objet bien intéressant qui absorbe aussi, pour ainsi dire, dans ce moment mon excellent mari. Je ne sais si vous aurés beaucoup à vous applaudir des administrations que vous concourrés à former, ou du moins des sujets que vous allés leur fournir. Autant les fonctions d'électeurs sont honorables et importantes, autant il me paroît difficile de les bien remplir dans ce tems de crise, parmi l'ignorance des bons cultivateurs, et l'intrigue des gens des villes.

La cabale a presque tout fait pour le département

de Lyon, dans lequel il n'y a pas ce qu'on appelle *un homme* dans un pays libre; je veux dire un être qui, à la connoissance des droits de l'homme et des devoirs d'administrateur, joigne le caractère et les talens nécessaires pour défendre les uns et suffire aux autres.

On travaille maintenant à la formation du district; il est douteux qu'il s'organise plus heureusement. Il règne dans ce pays la quadruple aristocratie des prêtres et des petits nobles, des gros marchands et des robins. Ce qu'on appeloit *les honnêtes gens*, dans l'insolence du vieux régime, présentent à peine quelques patriotes; il n'y a que le peuple qui chérisse la révolution, parce que son intérêt tenant immédiatement à l'intérêt général, il est juste par sa situation comme par sa nature; mais ce peuple peu instruit est en proye aux perfides insinuations, et lors même qu'il juge bien, il a encore cette timidité, reste flétrissant des fers qu'il a si long-temps portés. Il faut une génération pour en effacer les traces, pour faire naître et motiver cette noble fierté qui soutient l'homme au niveau de la liberté et les perfectionne ensemble.

Si la conformité des principes et le besoin de s'entr'aider vous font attacher, monsieur, quelqu'intérêt à notre correspondance, vous pourrés nous addresser sous le couvert de l'intendant de Lyon. Quoique le personnage n'existe plus, en quelque sorte, la machine est encore montée pour quelque temps. Si vous aviés à nous faire passer

des notes ou des observations utiles à publier dans nos provinces, nous avons un moyen d'en favoriser la publication. Si vous vous trouviés enfin arriver ici dans un moment où nous n'y serions pas, veuillés vous rappeller que notre hermitage n'est qu'à cinq lieues de la ville et qu'il est ouvert aux patriotes, aux citoyens qui vous ressemblent. L'ami *Lanthenas* et M. *Blot* en connoissent le chemin.

Recevés, sans compliment, le salut et l'estime du patriotisme et de la liberté.

PHILIPON DE LA PLATIÈRE.

Ce 5e jour de l'an deux de la liberté.

M. HENRY BANCAL.

Il est vrai que les âmes s'entendent, que j'avois parfaitement calculé le jour de votre première lettre ; aussi ne savois-je que penser lorsque je vis arriver de la ville sans qu'on nous apportât rien de Paris. On ne nous dit point que le courrier n'étoit pas encore venu ; son retard a tout éclairci.

Assurément, vous serés, vous êtes, notre digne et bon ami ; quel autre nous pourroit rendre les convenances qui nous rapprochent, les rapports qui nous lient ? Si vous avez promptement apperçu en nous ces mœurs simples, compagnes des sages principes et des douces affections, nous avons bientôt reconnu votre cœur aimant et généreux, fait

pour goûter tout ce que peuvent produire le sentiment et la vertu.

Il est plus vrai qu'on ne le pense que ces temps de révolution si propres à développer les facultés morales, et ce qui existe de passions nobles, favorisent également ces liaisons rapides et durables qui naissent de l'énergie des unes et des autres.

Sous l'ancien régime il falloit peut-être s'étudier davantage pour s'apprécier sûrement : mais avec une haine égale de l'esclavage des tyrans, et des vices qu'ils enfantent ou protégent ; lorsqu'on vit à une époque où cette haine doit se manifester par la conduite et par des sacrifices, on a toujours avec soi une juste mesure pour estimer ses pareils.

Vous avés célébré la fameuse journée..... Vous aurés occuppé à la fête une place où il est glorieux de se trouver, parce qu'elle est donnée à des soins pris dans un temps où le seul amour du bien faisoit braver les périls.

Le ciel n'a pas voulu que je fusse témoin d'aucun de ces grands spectacles dont Paris a été le théâtre et dont j'aurois été ravie ! Je m'en suis dédommagée en me livrant avec transport à tous les sentimens qu'ils ont dû enflammer dans les âmes saines.

Je me rappelle avec attendrissement ces instans de ma jeunesse où nourrissant mon cœur, dans le silence et la retraite, de l'étude de l'histoire ancienne, je pleurois de dépit de n'être pas née Spartiate ou Romaine. Je n'ai plus rien à envier aux antiques républiques, un jour plus pur encore nous

éclaire, la philosophie a étendu la connaissance des droits et des devoirs de l'homme, nous serons citoyens sans être ennemis des malheureux qui ne partagent pas les bienfaits de notre patrie.

Lyon a subi un changement depuis notre départ; la réclamation générale du peuple a forcé la municipalité de prononcer l'abolition des octrois, il n'y avoit plus que ce moyen de conserver l'industrie dans une ville qui n'existe que par elle. De sages administrateurs l'auroient prévu et se seroient fait un mérite de la chose. On avise aux moyens de remplacemens, et l'impôt sur les loyers paroît entraîner le consentement universel.

Notre ami prêchoit depuis long-temps contre ces octrois désastreux; et la voix de la vérité, toute perdue qu'elle paroisse dans la foule, finit par opérer des changemens inattendus.

Mais il n'y auroit qu'un seul et puissant moyen d'influer à Lyon, d'y régénérer les esprits, ce seroit d'y élever une imprimerie patriotique; nous l'avions bien senti; nos seconds sont trop lents ou trop lâches, et nous ne pourrons soulever le fardeau à nous seuls.

Je ne sais si la nomination des juges obligera bientôt notre ami de retourner dans cette ville; jusques là nous n'avons de projets que pour notre domaine et les travaux de cabinet, et déjà notre existence sera modifiée suivant notre situation. Redevenus fermiers, nous rendons aux soins agraires et domestiques l'activité que nous donnions aux spéculations

politiques. Cependant j'avoue qu'à mon arrivée la campagne m'a paru triste ; les fleurs du printemps sont passées, celles de l'automme ne sont pas encore venues, et l'été de ce climat n'a que des ardeurs stériles. Nous n'avons point de ces grandes scènes champêtres, de ces lieux romantiques,

Where heav'nly pensive Contemplation dwells
And ever musing Melancholy reigns.

Le pays est austère, sans majesté; le sol y est dur et ingrat; c'est la retraite du sage laborieux qui se fait un bonheur sévère et qui embellit son séjour par sa conscience bien plus qu'il ne reçoit de ses entours des impressions délicieuses. Mais passé le premier moment où cette âpreté fait quelque peine, la raison s'accommode de l'ensemble, et le cœur toujours électrisé dans les champs, même les plus agrestes, fait aisément les frais du reste.

Notre ami a repris son travail sur les pelleteries; je vais étudier les mœurs de ces pauvres animaux que le besoin des contrées boréales et le luxe de nos pays tempérés fait chasser pour leurs fourrúres; l'aimable botanique aura quelques uns de mes regards, et je conserve sur ma table Thompson et le Tasse pour ne pas oublier entièrement leurs langues.

J'ai dans ce moment devant ma fenêtre, mais à un éloignement presque désolant, la cime du Mont-blanc que vos yeux ont tant cherchée à Lyon, elle est dorée par les derniers rayons du soleil couchant.

Adieu, je vous rends à vos occupations et vais reprendre les miennes ; mais ce sera sans cesser de nourrir les sentimens qui vous ont fait accueillir, qui vous attendent et qui vous sont voués pour jamais dans notre ménage.

---

21 juillet 90.

M. Henry Bancal.

Oh ! combien vous m'avés fait regretter de n'avoir pas été témoin de ces touchantes scènes, de n'avoir pas mêlé mes pleurs... mais que dis-je ? vous nous avez fait franchir l'intervalle, oublier la distance, vous nous avés rendu présens à ces fêtes sublimes et nous avons partagé vos transports ; heureux citoyen ! vous avés servi votre pays dans ses jours de douleurs, vous êtes appellé à ses chants d'allégresse, arrêtés-vous moins sur le touchant *mœrorem* et livrés-vous à l'enthousiasme du *triumphamus*.

Il est certain chant de l'Iliade qui m'a donné la fièvre la première fois que je l'ai lû ; votre description en a fait autant et m'a tenu lieu d'un repas.

Vous aurés vû, par ma lettre au triumvirat, que je n'avois pas attendu vos premières nouvelles pour vous entretenir de votre anniversaire. Puisse ce jour mémorable avoir élevé les François à leurs hautes destinées, avoir marqué d'opprobre tous les

restes de la tyrannie et enflammé tous les cœurs du feu sacré de la liberté sans laquelle il n'est sur la terre ni vertu, ni bonheur!

Je suis fâchée pour le Roi plus que pour la chose publique, des mauvais conseils d'après lesquels il s'est conduit le jour de la fédération; les inconvenances obligent les écrivains patriotes à des observations qui éclairent le peuple, le ramènent aux principes, et elles préservent de l'adulation à laquelle notre malheureuse légèreté ne nous porte que trop. La sécurité est la mort de la liberté; les indiscrétions de la cour nous tiennent en éveil, et elles sont salutaires sous ce rapport.

Mais, la coalition des ministres entre eux, le caractère du papa Necker, le voile tenu sur nos finances, la lâcheté du comité de l'assemblée chargé de cette partie; voilà des maux réels et de terribles écueils. Je voudrois qu'une voix universelle, imposante, s'élevât de toutes les provinces pour demander ces comptes tant attendus et forcer la vérité à sortir de son puits. Malheureusement beaucoup de départemens sont mal organisés. Celui de notre belle ville vient de prendre pour sous-ordres les dévoués de l'aristocratie. Je crains fort que la conduite foible, oblique et mal soutenue de la municipalité ne finisse par produire des scènes sanglantes.

On a envenimé la conduite du peuple; il n'a rien incendié, suivant ce qu'on nous a mandé; mais, il s'est attrouppé et, sur ses clameurs contre les oc-

trois, la municipalité a convoqué les assemblées de sections. Le vœu de toutes a été pour la suppression des octrois, au moyen d'un remplacement. D'après la généralité de ce vœu, la municipalité, assemblée le dix, a prononcé solemnellement l'abolition des octrois, et les assemblées des sections ont été convoquées à l'effet de nommer des commissaires pour aviser aux moyens de remplacement. Tandis que ceci se passoit à Lyon, un exprès, envoyé par la municipalité, informoit les députés de la ville des premières rumeurs et les engageoit apparemment à solliciter le maintien des droits. Effectivement, l'assemblée nationale rendit le 18 un décret pour supplier le pouvoir exécutif de veiller à leur conservation.

Le décret arrive, et la municipalité se hâte de le faire afficher. Le peuple déçu, se croit joué, il s'assemble, il menace, il veut jouir de ce qui lui a été promis; les commissaires des sections travaillent au plan de remplacement, ils le présentent à la municipalité qui l'a expédié extraordinairement et qui a dû faire connoître l'empressement de tous les citoyens, jusqu'aux plus pauvres ouvriers, à se prêter, suivant leurs facultés, à une taxe quelconque ou indemnité pour la ville des droits dont ils desirent et veulent la suppression.

Cependant, Bosc nous mande qu'un nouveau décret vient d'être rendu pour assurer ces droits et rechercher les auteurs de l'insurrection; d'autre part, on dit que deux régimens sont ap-

pellés; qu'est-ce que cela peut devenir, je l'ignore.

On croit qu'un municipal, frère d'un député, a des intérêts communs avec le fermier des octrois, lequel, comme tous les gens de finance, est très-protégé par le ministre. Il pourroit y avoir sous tout ceci des menées auxquelles on ne voit pas très-clair. Le fait est que la conduite du peuple n'est point révoltante, comme on l'a dépeinte, et que celle de la municipalité est très-inconséquente.

Quant à la chose, en elle-même, et quel que soit le système général, il est évident que les droits d'entrée à Lyon sont tels par leur excès que la fabrique qui en fait la splendeur, et même l'existence, ne saurait s'y soutenir s'ils subsistent.

Voilà ce qu'a prouvé notre ami dans un mémoire de son œuvre *encyclopédique*, publié avant la révolution française; voilà pourquoi dans la *municipalité*, il propose une *diminution* de ces droits avec remplacement sur les loyers, c'est-à-dire sur les maisons.

Voilà tout ce qu'il a fait à ce sujet. Mais, comme l'aristocratie voudroit sa perte, elle travaille à le faire regarder comme l'auteur de l'insurrection; le bruit en paroît déjà porté dans la capitale, et dans trois ou quatre sections de Lyon où domine l'aristocratie mercantile, on s'est répandu contre lui en propos les plus étranges. Ce qu'il y a de plus singulier c'est que, dans la fureur de lui nuire, on a débité qu'il était, probablement, complice de

Trouard, dernièrement arrêté à Bourgoing, fermé à Pierre-Scize, et trouvé avec des notes instructives sur l'état des divers départemens et les moyens d'opérer une contre-révolution; tandis que ces notes contiennent un portrait odieux de notre ami, et de Blot, regardé avec lui comme un dangereux patriote.

Vous jugés que cet orage nous inquiète peu, nous en avons vu de plus affreux; je ne trouverois pas mauvais que les intrigues ennemies nous valussent d'être appellés à la barre de l'assemblée nationale: notre ami pourroit s'y présenter comme Scipion devant l'assemblée du peuple. Mais les méchans craignent le grand jour, ils ne travaillent que dans l'ombre, ils soufflent de perfides insinuations et sauront bien éviter que celui qu'ils redoutent soit traduit à tel tribunal.

Au milieu de cette fermentation, parmi tant de gens foibles ou malveillans avec qui le bien est impossible à faire, je trouve bon que nous soyons à la campagne; si l'orage avoit commencé durant notre séjour, nous l'eussions affronté sans nous ébranler comme nous l'avions fait précédemment; il s'est élevé depuis notre départ, qu'il ait son cours; nous sommes sur nos pieds pour répondre à la première attaque digne de nous provoquer; nous ne nous abaisserons pas pour courir après la calomnie ou poursuivre des reptiles. Je sens seulement que si la guerre vient je reprendrai mes forces et ma santé.

Selon ce qu'on nous mande de Paris, la suppression des inspecteurs devient tous les jours plus probable; ce sera un petit malheur qui ne m'arrachera pas un soupir. Je vois en perspective mon séjour absolu à la campagne où j'aurai seulement moins de moyens de faire des réparations; mais mon bonheur ne tient ni à la qualité de notre revenu, ni à la beauté de mon habitation; j'en jouirai partout où je pourrai concourir à la félicité d'un sage, à la consolation de quelques braves gens, et cueillir quelques fleurs de la douce amitié; on fait tout cela avec le cœur, sans échaffaudage extérieur.

Vous nous avés envoyé d'excellentes choses qui nous ont fait grand plaisir; il est doux de retrouver dans les écrits de ses amis le développement des principes que l'on professe et l'expression des sentimens dont on est pénétré.

Vous connaissés les nôtres, ils sont inviolables; adieu, digne et bon ami.

---

25 juillet 90.

M. Henry Bancal.

Nous avons reçu dernièrement une lettre d'un député patriote; j'ai pensé qu'il falloit vous la communiquer, parce que les bons citoyens doivent être au courant de leurs manières de voir récipro-

ques : c'est le moyen de bien connoître la vérité, de servir plus sûrement la patrie.

C'est dans le même esprit que je viens de communiquer à Brissot, je ne dirai pas des faits, mais des considérations qui peuvent être utiles à l'écrivain et à l'ami de l'humanité.

Vous trouverés que notre député nous jete terriblement dans la tristesse du premier verset de l'hierodrame. Puisse-t-il s'exagérer les dangers de l'état et mériter que vous l'accusiés de se tromper ! Dites-moi ce qu'il vous en semble.

Après la chose publique, je ne sais comment revenir à ce qui m'est particulier, cela se tient cependant. Vous saurés que tandis que je goûte ici la nature et le sentiment, on déchire à Lyon notre ami, si terriblement, que nos amis se scandalisent de notre silence, et que les honnêtes gens qui ne nous connoissent pas commencent à nous croire coupables ; il faut donc descendre dans l'arène. J'ai pensé que c'étoit le cas d'une lettre explicative.

Notre ami ne pouvoit s'en persuader la nécessité, tant il se trouve au dessus de telles inculpations. J'ai imaginé qu'on pouvoit prendre une tournure qui ne dérogeât point à la dignité de l'innocence : vous verrés si je me suis trompée; j'aime à vous en envoyer copie pour que vous jugiés de cela même. Cette lettre sera imprimée dans le Courrier de Lyon.

Adieu, notre bon et digne ami.

Vous nous marquerés bien quand nous pourrons espérer de vous dire bonjour ?

Copie de la lettre d'un député à l'Assemblée nationale ; du dimanche, jour de la revue du Roi [1].

Oui, monsieur, il faut des idoles, il faut des fers aux grandes nations; tout sert à me convaincre de cette triste vérité; et cette fédération elle-même, dont l'objet est d'assurer la conservation d'une juste liberté : comme j'y ai aperçu le germe de notre future servitude ! Un enfant faisant baiser sa main à tous les fédérés transportés d'ivresse ! Tous ne cherchant, ne voulant voir et être vus que du maître ! Des angevins le haranguant dans son palais, et assurant à haute voix que son pouvoir venait de Dieu seul ! Toutes les expressions d'autant plus applaudies qu'elles étaient plus serviles ! L'assemblée accroissant chaque jour ses ennemis financiers, magistrats, soldats des gabelles, des fermes du tabac, nobles, bénéficiers de toutes classes, et maintenant les pensionnaires; ne voulant point encore s'occuper des tribunaux, et surtout de la cour nationale, faite pour arrêter les complots. Bonere-Savardin élargi ; aucune justice;

[1] Nous donnons en entier cette lettre dont madame Roland adressait copie à Bancal, et nous ferons ainsi dorénavant de toutes les lettres connexes à celles de madame Roland, et qui nous paraîtront offrir un intérêt historique. (*Note de l'Éditeur*.)

l'état périssant faute d'argent et de loix ; l'armée se débandant peu à peu ; et l'abominable Necker, patelisant, boursoufflé, jetant sur nous incessamment les horreurs d'une faillite que nécessitera le défaut de perception, la négligence des districts, la paresse de trop d'agens! vous qui aimés la liberté, vous qui l'avés défendue, allés dans vos champs, et comme Caton, pleurés sur elle. Jamais je n'ai été si triste, et jamais je n'ai désespéré de la chose publique comme dans ces jours où tous autour de moi sont joyeux. Pauvres victimes, bien couronnées, allés en dansant adorer, et bientôt tomber sous le pouvoir extrême dont nous ne pouvons pas vous sortir.

Villefranche le 25 juillet 1790.

A M. Champagneux, auteur du Courrier de Lyon [1].

J'apprends, monsieur, que l'on m'inculpe dans le public d'une manière étrange. Je suis, je l'avouerai, tellement persuadé qu'il est impossible d'échapper aux mauvais propos dans un temps où deux partis très-opposés partagent absolument les esprits, et si éloigné de croire que le bruit de quelques méchants esprits constitue l'opinion générale, que j'ai cru devoir dédaigner ce qu'on

[1] Cette lettre est de M. Roland.

disoit m'être attribué. Mes amis m'en font un reproche, et jugent qu'employé dans l'administration, je dois à ce titre témoigner mon étonnement des indignes soupçons qu'on cherche à répandre contre moi; c'est un hommage à rendre à l'estime des honnêtes gens, et j'y consens sous ce rapport.

Il m'étoit bien revenu que lors des dernières assemblées à Lyon, divers particuliers, qu'on n'a su me désigner, s'étoient permis, particulièrement dans les sections de *rue Buisson*, *du Plâtre* et *du Griffon*, de débiter mille atrocités sur mon compte: J'étois l'auteur de l'insurrection du peuple : Je méritois la corde : J'avois fui hors du royaume à la veille du 14 juillet : Je m'entendois avec ce Trouard qui vient d'être renfermé à Pierre-Cize.

Plus le mensonge est grossier, moins il doit aller au but : tel a été mon raisonnement, et je suis demeuré fort tranquille; je n'ai pas même eu le plus léger mouvement d'indignation, tant l'absurdité me sembloit pitoyable. D'ailleurs, dans ces temps difficiles, le patriotisme doit être persécuté par la calomnie; et, j'ai déjà fait assez d'épreuves de cette dernière pour qu'elle ne doive plus m'étonner. Cependant, elle s'est prévalue de ma sécurité; celles des personnes impartiales dont je ne suis pas connu, se scandalisent de mon silence, ou en infèrent quelque vraisemblance dans les accusations dont je suis l'objet. Ce n'est que pour elles que j'écris; car, assurément! ceux qui cher-

chent à me rendre odieux, ne croyent pas eux-mêmes ce qu'ils avancent.

J'ai quitté Lyon le sept de ce mois, parce que mes affaires m'appelloient ailleurs : tout étoit tranquille alors. J'ai passé trois jours à Villefranche, où je reviens souvent; et je suis plus fréquement à la campagne, où le cadastre de mes fonds exigeoit ma présence, où mes intérêts demanderoient que je fusse toujours, et dont le séjour m'est autant agréable par l'estime et l'attachement de tous mes voisins, qu'il est favorable à mes goûts et à ma santé : je serai à Lyon sous quinzaine, pour conférer des objets qui m'étoient confiés par l'ancienne administration, avec celle qui est aujourd'hui en exercice.

Je n'ai jamais traité la question des octrois que relativement aux fabriques, des succès desquelles je devois m'occuper; et je l'ai fait, en 1786, dans un mémoire qui a été livré à l'impression en 1788, et qui se trouve dans mon OEuvre encyclopédique. Le mot que j'en ai dit dans ma brochure intitulée *Municipalité de Lyon*, est dans les mêmes principes, et rien de tout cela ne respire d'autre sentiment que celui du bien public, nécessairement attaché à une sage administration, au bon ordre et à la paix.

Je n'ai de ma vie entendu parler du sieur Trouard que depuis son arrestation; et, tandis que mes ennemis me font bénignement son complice, j'apprends, d'autre part, que je suis fort mal dans les

papiers de ce personnage, qui a fait des notes très-calomnieuses particulièrement sur moi, et sur un autre membre du conseil de la commune, dont le patriotisme est aussi connu que le mien.

Je déclare maintenant, que si mon respect pour le public qui m'a honoré de quelque confiance, et ma déférence pour des amis que j'estime, m'ont obligé à publier ces éclaircissemens, je n'entends pas en cela descendre à une justification, et avilir ainsi l'innocence.

On peut me reprocher la rigidité d'un caractère inflexible, qui se révolte de l'injustice, qui poursuit les abus, sans égard aux passions des hommes, et qui va au bien sans ménagement, sans calcul d'aucun intérêt propre. J'ai haï toutes les sortes de despotisme, et j'ai réclamé contre, dans le temps même de leur faveur. Mais ceux qui me connaissent le plus n'ont eu à m'accuser que de la rudesse de la vertu, et je défie tous les autres de prouver que j'aie jamais fait quoi que ce puisse être qui ne fût pas dans l'équité la plus rigoureuse.

Je suis, etc.

Jean Marie Roland,
Ci-devant de La Platière.

31 juillet 18me jour an 2 de la liberté.

M. Henry Bancal.

Comme la distance apporte de retards à la correspondance, même la plus suivie! Je vous ai écrit trois ou quatre fois et je vois seulement que vous avez reçu ma première. Vous êtes inquiet de ma santé, elle est un peu variable comme le beau temps de l'automne. Depuis que nous sommes à la campagne j'ai pris beaucoup de lait, et son usage habituel, joint au repos du lit, a dissipé l'irritation que je sentais à la poitrine; je n'ai plus qu'une sorte de faiblesse, qui m'étonne toujours parce qu'elle me force souvent de m'arrêter, et que ma volonté n'est point habituée à se voir contrainte par le défaut de facultés. Au reste, il ne faut qu'un peu de contrariétés extérieures pour rappeler ma vigueur; rien ne me donne du courage comme le besoin d'en user, et depuis la crise de Lyon je me sens ranimer. Je joins ici quelques exemplaires de la petite brochure que les circonstances ont rendue nécessaire; elle aurait pû être mieux faite, mais quand on est décidé à donner ces sortes d'explications, on n'éprouve qu'un sentiment, celui de repousser avec célérité les fausses idées qui ont pris faveur.

Je tiens toujours à mon petit voyage à Lyon; je l'ai retardé de deux fois vingt-quatre heures parce que la publication de l'écrit en question n'a pas

été aussi prompte que je l'avois espéré, et que je veux en aller voir l'effet. Je tiens également à ce que mon ami ne s'y rende pas ; quant au fond des affaires de la ville, en ce qui concerne ses finances, il a dit, répété, écrit, ce qui lui sembloit instant et sage ; il n'auroit qu'à répéter les mêmes choses et, probablement, sans beaucoup de succès : quant à l'insurrection, on peut la regarder comme finie ; mais, elle ne l'est que par l'effet de la force, et le plus grand des malheurs est qu'on ait eu besoin de cette dernière.

L'aristocratie devra triompher, car elle jouit des torts du peuple et s'en prévaudra long-temps. La régénération de cette ville est plus éloignée que jamais et je n'imagine plus à quelle époque on peut l'espérer. Mais répandés bien cette idée, que l'assemblée nationale doit avoir les yeux perpétuellement ouverts sur Lyon et se défier autant, peut-être, des principes de ceux qui le gouvernent et certainement de l'esprit qui y domine, que des erreurs du peuple et des excès auxquels il peut être entraîné.

Ce que vous nous mandés du club de 1789 et ce que j'apprends de M. Necker prouvent également la corruption de l'un et les affreux principes de l'autre ; que la liberté est encore mal assurée ! et combien il est difficile de l'établir chez une nation qui a perdu ses mœurs ! Vous le dites avec grande raison, l'imprimerie doit faire des prodiges, avec le temps ; mais il faut conserver la liberté de la

presse : voilà le grand point ; la cour doit le sentir et fera tout pour nous l'ôter.

Il seroit à souhaiter que de bons esprits se réunissent pour esquisser les objets dont il convient que la législature actuelle s'occupe uniquement ; il faudrait que cette esquisse fût accompagnée de sages et de rigoureuses réflexions sur la nécessité, pour l'assemblée nationale, et pour ceux qu'elle représente, de se concentrer dans les objets. Un petit ouvrage de ce genre, bien frappé, très-répandu, pourroit éveiller les provinces et nécessiter la marche des législateurs.

J'ai souri de votre empressement à nous démontrer que notre liaison eût existé indépendamment de la révolution ; on diroit que vous avés peur que le patriotisme n'ait les honneurs de notre amitié ; j'ai presqu'envie d'en faire la guerre à votre civisme. Vous demandés nos commissions, je vous les donnerois avec un singulier plaisir, mais le bon Lanthenas s'est tellement chargé de ce qui nous concernoit dans la capitale qu'il a tout mis à jour. Apportez-moi quelques graines de jolies plantes que je puisse cultiver dans quelques coins de ma solitude et dont je dirai, en les voyant, c'est l'amitié qui leur a donné naissance ici.

Je connois peu Fontenay-aux-Rôses proprement dit, mais je me suis beaucoup promenée dans les bois et le parc de Sceaux dont je me rappelle parfaitement les eaux vives, les charmans gazons et les superbes hêtres.

L'ami Lanthenas me parle d'une manière de faire votre voyage à laquelle il conviendroit peut-être d'apporter quelques modifications ; vous êtes bien aussi braves que des Romains, mais vous n'êtes point habitués, comme leurs *milites*, à faire de longues routes à pied ; il convient de garder ses forces, ou plutôt on ne sauroit les consulter lorsque le devoir ou la patrie demande qu'on les déploye sans ménagement ; mais il ne faut pas les prodiguer sans nécessité. Je ne vous dis point combien l'assurance de vous revoir nous a rendus joyeux ; il me semble que cela ne se dit pas, faute de pouvoir s'exprimer.

Notre petit courrier apporte les paquets de la ville et je recois, mon digne ami, votre lettre du 28 toute remplie comme votre âme énergique du feu du sentiment et de la force de la raison. J'ai écrit une longue lettre à Brissot ; je desirerois que vous l'eussiés vue, j'y donnois sur Lyon des apperçus qui peuvent avoir quelqu'utilité ; je n'imagine pas qu'elle soit passée entre les mains de nos deux amis sans vous être communiquée.

Je crois, à vous parler franchement, que nous sommes voisins d'une nouvelle crise ; je crois qu'il s'en prépare deux de différens genres et que l'antériorité de l'une pourra seule prévenir l'autre. Assurément il existe toujours des projets de contre-révolution ; on ne sauroit en douter, et les mouvemens extérieurs me semblent vouloir le confirmer en même temps que la foule des mécon-

tens et des corrupteurs atteste leur permanence.

L'abyme des finances est le Tartare où le despotisme espère nous précipiter ; la nation commence à le sentir et Paris à s'écrier : voilà le second principe de mouvement et celui qui peut nous sauver s'il se fait bien à tems. C'est encore Paris seul qui soit capable de ce vigoureux élan ; il faut que sa réclamation puissante, semblable à la voix du créateur, fasse sortir la lumière du sein du chaos, force l'assemblée de déchirer le voile qui cache l'iniquité des mystères financiers, l'oblige à user de la responsabilité des ministres et à faire un éclatant exemple du plus infâme tartuffe qui se soit joué de la confiance d'une nation trop généreuse et trop enthousiaste. Sans cette nouvelle révolution, la guerre civile me paroît inévitable, les déchiremens morcelleront l'empire et l'œil humain ne peut plus prévoir les événemens qui devront en résulter.

On parle de préparatifs en Savoye, cela s'est déjà murmuré plusieurs fois ; mais, admirés avec quelle justesse nos ennemis jugent certaines choses ; dans l'extrait du mémoire de Bonere-Savardin, on compte gagner aisément Lyon aux princes en lui accordant quelques priviléges pour son commerce. Il n'y a véritablement dans cette ville que l'esprit du gain, et comme le lui a justement apliqué notre ami, d'après de Montesquieu, *dans les pays où règne l'esprit de commerce, on trafique de toutes les actions humaines, de toutes les vertus morales.*

Le peuple seul, avec des lumières, eût eu des intentions équitables, parce qu'ainsi qu'il faut toujours le répéter, son intérêt est nécessairement juste puisqu'il est l'intérêt général. Mais, après l'avoir opprimé, on a négligé de l'instruire et de le soulager, on l'a excité par une conduite artificieuse; il s'est enflammé, emporté, il est devenu coupable; et l'on triomphe des torts qu'on lui a fait avoir! Je vous le confesse, l'histoire de Lyon me navre le cœur.

Il me semble évident qu'avec de la sagesse et de l'activité on auroit prévenu les excès de ce peuple malheureux. Je crois vous l'avoir déjà mandé, mais qu'on ne perde jamais de vue ces deux points, l'aristocratie Lyonaise n'a jamais ambitionné que de pouvoir accuser le peuple de factions, et d'être autorisée à faire garder la ville par des troupes réglées : elle est parvenue à voir le peuple, irrité par une suite de négligences ou de manœuvres, oublier les voyes légales et recourir à la violence; dès lors l'emploi de la force est devenu nécessaire et juste.

Donc, Lyon est ou sera bientôt perdu pour la révolution; à moins que celle-ci ne devienne si bien assurée, si triomphante, que son ascendant agisse irrésistiblement sur toutes les parties de la France. Quelle bizarrerie a jeté deux êtres, amis de la justice et de l'égalité, dans le lieu du royaume le plus infecté des idées et des vices de l'esclavage et de la tyrannie? Vos réflexions sur ce que la mu-

nicipalité et les députés de Lyon eussent dû faire me semblent parfaitement justes ; ce sont précisément les mêmes que j'aye faites à Brissot. Il est très-vrai qu'il vaut mieux que ce soit un autre que lui qui publie celles de ce genre, encore, faut-il convenir qu'en ce moment de fermentation, on n'ose pas trop relever les torts des gens en place pour ne pas exciter un nouvel incendie.

Le peuple ne vouloit absolument point de troupes, il a fait feu sur elles à plusieurs fois, sans qu'elles ripostassent, et voilà véritablement sa faute majeure, l'acte qui marque la révolte. Avant qu'elles arrivassent, il avait appendu à un rocher d'un fauxbourg un drapeau noir avec la devise *vaincre ou mourir ;* la vue du canon a rappellé l'ordre. Au reste ces faits ne sont à reprocher qu'à un seul quartier, l'un des plus peuplés de pauvres gens qui, par l'abandon d'un seul jour de leur travail, se donnent pour ainsi dire, le besoin de se révolter.

J'ai peur que vous ne puissiés me lire ; le jour baisse pour moi, la plume est trop lente à rendre les communications de l'esprit et le doux abandon du cœur.

Adieu, notre bon ami.

Je desirerois un exemplaire de la déclaration des droits, décrétée par l'assemblée, je ne l'ai que morcelée dans les journaux.

Lyon mercredy 7 h. du soir 3 aoust 90.

M. Henry Bancal.

Je rentre chez moi, contre vent et marée, parce que je veux prendre un moment pour vous écrire d'ici, que je n'en aurois pas le loisir demain matin et que je veux partir vendredy de bonne heure. J'ai quitté aujourd'hui, au soleil levant, ma solitude et mon ami; comme il faisait bon dans les bois doucement abandonnée aux impressions de la nature à son réveil! qu'elle est riche et bienfaisante, cette nature aimable, pour ceux qui savent la sentir! comme il est aisé d'être heureux quand on a conservé la faculté de la goûter! quel est l'insensé qui peut espérer le bonheur loin d'elle et de son propre cœur? J'ai beaucoup songé à vous; j'ai repassé sur une partie du chemin que nous avons fait ensemble...Vous êtes appellé à connoître tout ce qu'il y a de félicité en ce monde, car vous sentés le prix de la vertu; il n'y a rien au delà! mais ce n'est point de cela que je voulois vous parler.

Arrivée sur les bords de la Saône, j'ai quitté mon cheval, contre mon usage, parce que mon ami m'avoit témoigné quelque répugnance à ce que je traversasse ainsi la ville dans cette circonstance; j'ai pris un bateau et je suis arrivée dans le voisinage de mon quartier.

Vous dirai-je tous les contes que l'on a faits sur

mon digne ami et sur moi ? sur lui, je le conçois : il est homme public et patriote ; il joint à l'énergie, une roideur, une inflexibilité salutaires, peut-être ; mais, qui ne réussissent pas toujours, parce qu'elles irritent et révoltent toutes les passions et tous les intérêts. Sur moi, je ne sais comment, car mon visage est aussi inconnu ici que Thucydide vouloit que le fût, en Grèce, celui d'une femme honnête. Je ne vous entretiendrai point de ces sottises, qui vous feroient sauter aux nues, ou rire à gorge déployée ; ce n'est le temps ni de se fâcher pour si peu, ni de se divertir de semblables balivernes, et que sais-je quelle idée vous viendroit à l'esprit si vous appreniés qne le commandant de notre garde nationale a manqué à son devoir tel jour, parce qu'il étoit à mes genoux ; quoique je ne l'aie jamais vû chez moi, et que ce jour-là je fusse à sept lieues de lui ? il fut un temps où je serois morte de douleur en apprenant qu'on parloit mal de moi ; mais, ces extravagances sont si loin de ma région, que je ne saurois en être ni indignée, ni chatouillée ; c'est d'un autre monde, où jc ne suis pour rien.

J'ai vû l'effrayant drapeau rouge, suspendu à l'hôtel commun, dont les entrées étoient gardées par des dragons et des suisses ; mon cœur s'est serré à cet aspect, j'ai gémi sur le peuple abusé ; j'ai anathématisé les indignes administrateurs qui se gardent bien de prévenir ses excès, pour avoir le droit de les réprimer. Après avoir vû mille gens

foibles ou mal instruits, ou pis encore, j'ai enfin rencontré un jeune médecin, éclairé comme on l'est dans son état; sensible, généreux et franc, comme on l'est à vingt-cinq ans, avec une âme ardente et un esprit juste. Deux heures de sa conversation, toute consacrée aux affaires et à la Patrie, m'ont mieux mise au fait de l'état des choses que les propos divers d'une foule de personnes.

Deux choses sont évidentes; c'est que les troubles de cette ville sont l'effet d'un projet de contre-révolution, le commencement de son exécution; et que la municipalité l'a favorisé par sa conduite.

Le parti ministériel avoit dessein d'établir à Lyon dix mille hommes de troupes réglées, choisies à dessein, pour tout contenir, et seconder les invasions étrangères. Il n'y avoit qu'un moyen de les y placer, c'étoit de les y rendre nécessaires, et d'exciter pour cela une révolte dans le peuple. Celui-ci étoit aisé à soulever, il n'y avoit qu'à lui représenter sa misère causée, en partie, par l'énormité des octrois contre lesquels il s'indignoit, ou dont il gémissoit depuis long-temps.

Des émissaires sont répandus en conséquence; toute la canaille gagée à Nismes pour son saccage, s'est trouvée transportée dans cette ville : faufilée dans les cabarets, avec les pauvres ouvriers, elle les induit à s'insurger ; on s'attroupe, on se porte sur les ports en face de l'hôtel commun et l'on demande la destruction des barrières. Remarqués

deux choses, la première, c'est que, lors de cette demande tumultueuse, renouvelée après l'assemblée des sections, convoquée par la municipalité pour délibérer sur cette question, il n'y avoit pas plus de quatre cents personnes, à chaque fois, qui faisoient entendre leurs clameurs et se trouvoient réunies sur cette place ; de manière que les soins et la vigueur de la garde nationale auroient suffi pour la dissiper. Mais la municipalité ne les requit point, et eut l'air de se laisser mettre le pied sur la gorge : la seconde, c'est que, dans le conseil de la commune, ou plutôt dans la salle où il se tenoit alors, on avoit laissé pénétrer beaucoup de ces gens sans aveu, vrais brigands étrangers, reconnoissables au premier coup d'œil, qui se permettoient de criailler, parce qu'il n'y avoit nulle police, nul moyen de maintenir ou de rappeller l'ordre : puis, tous nos magistrats de dire, voilà ce que c'est que la publicité, et l'obligation qu'on a à M. Blot, qui l'a tant prêchée ! on nous a forcés.

Ce n'est pas tout; mais, vous savés ce qui a suivi ces premiers jours; cette contradiction de la déclaration solemnelle d'une abolition des droits, puis la subite affiche du décret qui ordonne la continuité de leur perception [1].

[1] Cette lettre se trouve interrompue ici. C'est la seule de tout le volume qui ne soit pas complète.

Dimanche 8 aoust 1790.

M. Henry Bancal.

J'arrivai de Lyon vendredy, et le même jour, nous parvinrent vos deux lettres du 30, et du 2 courant. Elles me firent un extrême plaisir. Vous y traités de la liberté de la presse comme j'en pense, et comme il me semble que peu de gens l'envisagent. On n'apprécie point assés son extrême conséquence; tout tient à cela cependant; aucun abus ne sauroit subsister avec ce puissant correctif, et faute de lui, tous les abus peuvent s'établir. Vous avés parlé, agi, en homme très-éclairé, comme un excellent patriote, et quoique je vous connoisse bien pour l'un et l'autre, je vous en aime encore davantage de ce moment. J'étois chez Champagneux jeudy lorsqu'on lut les premières nouvelles du décret sollicité par Malouet; je ne vis personne qui s'en indignât comme moi, et qui parût voir jusqu'où pouvoit s'étendre cet attentat.

Je vous ai écrit d'ici et de Lyon; j'ai écrit à l'ami Lanthenas de Villefranche, et je vous ai fait part de tout ce que j'ai pu découvrir, apprendre ou pressentir.

Il nous arrive, à l'instant, des nouvelles de ce digne ami, elles nous apprennent les dispositions de Blot dont aucune ne m'étonne. Je vais en cau-

ser avec Lanthenas et vous verrés ce que j'en pense.

Je vous dirai seulement, pour répondre à votre observation particulière, que les convenances morales m'ont toujours paru les plus difficiles à rencontrer dans une entreprise comme celle dont il étoit question pour vous tous.

Ce texte fournira à nos conversations, et je ne veux pas entreprendre de le développer par écrit.

Quant à nous personnellement, je vous avouerai que je regarde depuis long-temps comme non avenu notre acte de société avec Blot et Champagneux. La lenteur de celui-ci m'a d'abord semblé le premier obstacle à l'exécution, car pour tout, il est un moment à saisir, passé lequel on n'en trouve plus d'aussi favorable; ensuite la chaleur volcanique et momentanée de Blot, d'où résultent l'incertitude et les vacillations, même les inconséquences, m'a fait apercevoir des inconvéniens plus grands encore, des difficultés moins solubles.

Mon voyage à Lyon, ce que j'ai vu de l'état des choses et toutes nos réflexions me font engager notre ami à se tenir paisiblement ici jusqu'après la Saint-Martin, de manière que les élections de cette époque se fassent sans sa présence. Il est probablo qu'il sortira de la notabilité; il l'est également que le sort de sa place sera déterminé alors; et, dans ce cas, j'opine pour abandonner Lyon, où un seul homme de bien se consume en vains efforts sans influer sur la chose publique, et pour

se faire citoyen actif avec nos campagnards paisibles, dont nous avons les mœurs, dont nous mènerons toujours la vie.

Champagneux incline également à se retirer chez lui. Si Blot prend alors son journal et forme quelque arrangement que ce soit, je lui souhaiterai beaucoup de succès, mais nous n'y serons pour rien ; il m'est démontré que son ton chaud et dominant fera toujours dissonance avec la manière ferme et rigide de mon excellent ami.

Où que vous soyés, quoi que vous fassiés, nos âmes ne cesseront pas de s'entendre; et nous nourrirons tout ce que la conformité de principes, de sentimens, peuvent entretenir de correspondance et de liens.

Ma lettre à Brissot avoit moins pour objet de le faire revenir sur ses pas que de l'engager à s'informer plus scrupuleusement des faits avant de les présenter dorénavant sous tel ou tel jour. Je ne lui ai pas donné ma façon de voir comme la meilleure, mais comme devant être comparée avec son contraire pour s'assurer de la vérité. J'aurois eu autant de tort de lui dire que toutes mes considérations étoient exclusivement des plus justes, que Blot en a eu d'avancer que tout ce qui étoit dans ma lettre étoit faux. Voilà un jugement qui sent la passion ; et certainement mes réflexions n'avoient rien de semblable.

J'avois commencé par observer qu'à cinq lieues de la scène je ne pouvois rien garantir, mais qu'à

cent, il avoit pu s'égarer. Ce que j'ai dit de l'énormité des octrois, de la misère du peuple par cette cause, de la longue attente d'un soulagement, de ce qu'auroit dû faire la municipalité, et de ce qu'elle n'a pas fait, par négligence ou par incapacité, est malheureusement trop exact. On ne peut pas dire que ces choses-là soient fausses, en ayant sa tête à soi, et son âme dans ses mains. Mais Blot ne peut plus être juste avec nous, et certainement ce malheur est plus grand pour lui que pour nous-mêmes; aussi je le plains sans lui en vouloir.

J'ai un tort qu'il ne me pardonnera jamais, je lui ai laissé voir que j'avois eu de son caractère une plus haute idée que celle qui me restoit; j'en avois encore une trop relevée en ayant cette franchise : il y a peu de gens qui puissent la digérer, et je me suis rappellé cette maxime, que mon cœur ne goûta jamais, soyés avec vos amis comme s'ils devoient être vos ennemis un jour. C'est un abominable précepte qui a son genre de sagesse pour quiconque soumet tout au calcul. Mais les âmes pures n'ont besoin que d'être elles-mêmes, et si elles y perdent quelques relations, elles en conservent plus sûrement celles qui leur restent

On parle maintenant de quinze mille hommes à fixer à Lyon, ou tout autour d'elle. Il est question de former un camp sur le local où fût placé celui de la fédération. On logera des régimens à Trevoux, d'autres à Villefranche, etc.

Je ne vous donne pas cela pour des faits incon-

testables, mais pour des choses qui se disent hautement, et l'un des municipaux de Villefranche fait aujourd'hui des démarches pour s'assurer s'il est vrai que l'on doive loger neuf cens hommes dans cette petite ville, parce qu'il aura, dans le cas de l'affirmative, de fortes représentations à faire. On dit qu'on veut désarmer tout Lyon.

Je vous laisse à juger si toutes ces choses ont des rapports avec ce que je vous marquois dans ma dernière de Lyon même.

Plaise au ciel que le patriote qui me les représentoit se soit entièrement trompé! plaise au ciel que je voye trouble et que j'aye le plus grand tort, en appercevant ici la marche ministérielle et la contre-révolution!

Quels que soient les événemens auxquels nous soyons réservés, je ne gémirai que sur ma patrie, je me consolerai de mes propres maux si le bien général s'opère; ce bien seul aura tous mes vœux, et s'il ne peut s'effectuer j'en regretterai moins la vie, mais je pourrai la quitter, à quelque moment qu'il le faille, sans qu'on me surprenne avec un soupir indigne de qui sait être citoyenne et amie.

Nous vous attendons.

11 aoust 1790 l'an 2 de la liberté.

M. Henry Bancal.

Je présume que cette lettre sera la dernière que je vous adresserai à Paris, pour cette fois ; je la fais dans cette idée avec un plaisir particulier. Je vous confesserai cependant, pour ne rien taire à l'amitié, que si je ne croyois à votre voyage un autre but que de venir nous voir, je ne serois pas sans scrupule. La chose publique me semble requérir aussi instamment que jamais l'œil et l'action des bons patriotes dans la capitale. L'assemblée a besoin d'être surveillée, incitée ; les sociétés, les clubs, peuvent seuls remplir cet objet par des pétitions vigoureuses et sages, appropriées aux circonstances : il ne faut donc pas ôter à ces sociétés les hommes capables de les faire agir et de les éclairer. Je sens cela aussi fortement que le désir de réunir nos bons amis autour de nous, et ce ne me seroit pas un petit embarras que ces vœux contradictoires, si je n'ajustois au milieu de tout cela vos projets antérieurs et vos raisons de les poursuivre. Il me semble aussi, en fouillant bien avant dans ma conscience, que ces réflexions ont déjà dû se présenter à mon esprit, et je m'étonne de ne me prendre à les faire qu'au dernier moment, lorsque vos arrangements seront déjà déterminés. J'ai presque doute de ma bonne foi avec moi-même, et je me dépêche de vous dire que vous

devés être trop bon citoyen pour n'avoir pas calculé votre marche avec les intérêts de la patrie. On diroit qu'il m'a fallu passer sur des charbons ardens pour faire cette exhortation ; mais, vous me priés si gravement de me ménager au nom de cette patrie, que vous me faites chercher quels peuvent être envers elle tous les devoirs d'un petit individu comme moi, qui ai si peu de moyens de lui être utile.

J'ai bien eu comme vous quelque envie de vous envoyer directement mes lettres ; des considérations du même genre m'en ont empêchée; d'ailleurs, je n'avois pas toutes les indications nécessaires. J'use de cette voye aujourd'hui, et quoique je ne me gêne nullement dans la profession de mes sentimens envers mes amis, parce que je me fais gloire de les avouer hautement ; cependant, en songeant que ma lettre va, de nous à vous seul, je me trouve comme les écoliers lorsqu'ils se sentent hors du chemin battu.

Puisque je suis en train de confession, il faut que je revienne sur nos petits différens avec Blot ; j'ai quelque crainte que ma franchise à son occasion ne vous ai porté à le déprécier et, par suite de cela même, ne vous inspire quelque éloignement pour les affaires ou les établissemens auxquels il pourroit participer. Je ne voudrois point avoir pareil reproche à me faire. De ce que nous n'avons pas été d'accord avec lui et que même nous ayons eu quelques légers sujets de nous plaindre, il

résulte seulement que nous sommes divers, mais non qu'il soit moins estimable au fond, et moins propre à une infinité de choses. Il ne faudroit pas que votre affection pour ceux à qui vous vous êtes liés les premiers, vous rendît susceptible de prévention contre celui avec lequel il se trouve moins de convenances qu'on n'avoit cru.

Pour le bonheur d'un établissement fait en société, à la campagne ou ailleurs, il n'est pas nécessaire de trouver des hommes parfaits, cette condition seroit chimérique; mais il est important de se bien connoître, de même qu'il est indispensable de se tolérer. Chaque situation a ses inconvéniens, comme ses avantages et ses devoirs; en cherchant les ressources, l'agrément et les biens sans nombre d'une association, il ne faut pas se dissimuler qu'on s'impose des obligations et des vertus dont on n'a pas le même nombre ou le même besoin dans une existence isolée.

Ne prenés donc, de nos discussions avec Blot, que ce qui peut vous aider à vous faire nous juger tous; profités de l'occasion, en bon philosophe, pour mieux pezer tout votre monde, et soyez également sévère ou autant indulgent pour tous.

Je me permets de vous prêcher à cet égard, parce que j'ai inféré de votre empressement auprès de Brissot pour qu'il usât de ma lettre, empressement plus grand que le mien même, que vous me donniés trop raison, et que vous preniés comme infaillible ce que j'avois présenté comme probable.

En vous montrant si favorable, vous me rappellés combien je dois user de rigueur avec moi-même : témoigner à quelqu'un tant de créance, c'est l'obliger à ne se jamais tromper, sous peine d'être déchû du rang où on l'avoit placé dans son opinion. Veuillés donc me critiquer quelquefois pour me laisser plus de confiance. En écrivant à mes amis, comme en conversant avec eux, je ne connois point de réserve; ce que je vois, ce qui m'affecte, c'est ce que je dis ; c'est encore ainsi que je vous ai transmis de Lyon tout ce qui m'a frappé, tout ce dont j'étois pénétrée. Ce résultat de premières impressions peut être modifié par des observations plus nombreuses, ou des faits qui n'auroient point été alors à ma connaissance. Je dois dire encore que d'après mes deux principes : *que la sécurité est le tombeau de la liberté*, *que l'indulgence envers les hommes en autorité*, *est le moyen de les pousser au despotisme*, je ne crains pas d'étendre mes conjectures contre tout ce qui tend au repos dangereux et à la funeste idolâtrie. Cette manière d'être et de sentir me donne, dans le jugement des affaires publiques, quelque chose d'austère que certaines gens trouveroient outré. Je n'ai pas encore vu, pourtant, que cela m'ait trompée ; mais, pour éviter toute erreur à mes amis, je ne puis mieux faire que de les mettre en garde contre moi-même.

Je ne vous donnerai pas de nouvelles aujourd'hui ; je sais seulement qu'il est arrivé des troupes à Villefranche ; j'ignore tout d'ailleurs depuis trois

jours ; je n'ai entendu d'autre bruit que celui des fléaux qui battent le bled, je n'ai vu que nos bêtes, et je n'ai fait que des confitures. Mes bons voisins ne m'occupent pas autant qu'ils font quelquefois, et c'est une chose remarquable, non seulement dans cette paroisse, mais dans la province, que le peu de maladies qu'il y a cette année. C'est bien assés du venin de l'aristocratie, et de la lie que laisse après soi l'esclavage pour défigurer encore cette pauvre France.

Vous m'avés écrit d'excellentes choses que je ne relève point parce que nous en causerons. Je suis bien aise d'avoir la déclaration de droits, c'est un petit bréviaire dont j'étois jalouse. Si vous voyés Brissot, assurés-le de toute mon estime; dites-lui bien que je ne crois pas que mes opinions soyent des loix ; que c'est pour cela que je les livre à la discussion avec tant de confiance et parce que je suis persuadée que son patriotisme sait tirer parti de tout, pour tirer la vérité plus sûrement au clair.

En préparant à ma solitude le délicieux ornement de quelques plantes fournies par l'amitié, songés que le sol est dur, sec et pierreux. J'aurois été bien étonnée que le digne Thouin ne fût pas patriote ; mais je suis charmée que vous m'en donniés la confirmation ; il a cette douceur et cette sénérité d'âme, sûrs garants de sentimens équitables et purs.

Le cheval m'a fatiguée plus que de coutume ;

je reprends les bains avec quelques doses de douce paresse, et je m'abstiens de vous parler de la proclamation de Lafayette pour ne pas m'échauffer le sang.

Adieu, notre bon et digne ami; nous vous attendons avec empressement; vous n'aurés point à craindre ici les délices de Capoue; je dirois de ce pays, en parodiant de beaux vers de Crébillon :

La nature sévère, en ce climat sauvage,
Ne donne pour plaisir que les devoirs du sage.

N'allés pas vous rappeller tout de suite les vers de mon auteur, vous trouveriés les miens détestables : c'est bien assés qu'ils soyent justes.

Je ne vous dis rien nommément de mon ami; nous n'avons qu'une âme, et les expressions de l'un vous assurent des sentiments de l'autre.

Le 3 aoust 1790.

Aux deux voyageurs.

En vérité! mes bons amis, je commence à m'ennuyer des incertitudes de nos grandes affaires et des longueurs de ce départ tant désiré. Ce sentiment n'est digne ni du courage d'une citoyenne, ni de la constance d'une âme éprouvée; aussi, je me dépêche d'en faire justice; mais je confesse ce mouvement de foiblesse, parce qu'on n'a nul be-

soin de cacher ce qu'on parvient à surmonter. D'ailleurs, je ne me défends pas d'un certain mélange d'inquiétudes et de crainte que je ne saurois définir.

Nous nous étions nourris du plaisir de vous recevoir, dans la paix et l'amitié, à une époque déterminée; la chose publique devait prêter un nouvel intérêt à nos conférences, sans paroître alors devoir rien offrir à nos allarmes, et l'avenir ne présentoit qu'un nuage embelli des rayons d'une douce espérance. L'horizon me semble changé; de nouveaux incidens s'accumulent, une crise se prépare; de petites circonstances successives vous arrêtent, et j'ai peur qu'elles ne vous conduisent à un point où vous ne deviés plus quitter. Je dis que j'ai peur, et c'est le mot; car je ne suis femme ni à vous engager de quitter le poste, si quelque devoir vous commande de le garder, ni à voir tranquillement mes amis dans un péril que je ne partagerois pas avec eux. Je suis véritablement sur les épines, attendant chaque courrier la nouvelle de votre départ, ou celle de quelque révolution; cette situation alimente terriblement l'activité d'une âme sensible. Mais, c'est assés vous parler de moi; je n'ai pas besoin de fixer votre attention sur l'état de ceux qui attendent, vous la devés toute entière aux grands objets qui vous environnent. Il y a, ce me semble, de profondes combinaisons dans la marche de nos ennemis; je l'augure, du concours d'un si grand

nombre de tentatives réunies. Le décret Malouet, pour intimider et arrêter les écrivains patriotes; la procédure inique de cet infâme Châtelet, tendante à la dissolution même de l'assemblée, et malgré l'un de ses décrets relatif aux journées des 5 et 6 octobre; les demandes réitérées du grand avaleur de millions qui vient encore d'en engloutir quarante, sans que l'on dise mot de son mauvais compte; les mesures des troupes autrichiennes; l'état de Lyon; tout me semble se tenir, et nous pousser dans l'abyme, si nous ne faisons volte-face et deffensse ouverte. Puisque j'ai cité Lyon, il faut que je vous répette que les barrières n'y sont toujours point rétablies, quoi qu'en ait dit faussement Brissot lui-même; qu'à l'exception du premier décret relatif, dont l'annonce précipitée, après l'abolition déclarée par la municipalité, causa de la fermentation, l'autre n'est point encore publié; celui que vous dites accompagné d'une invitation si touchante et si propre à ramener les esprits est toujours dans le secret; on attend, dit-on, pour le publier avec succès, qu'il y ait assés de forces réunies pour en assurer l'exécution.

Mais, j'ai deux questions à faire : 1° puisqu'il est instant d'assurer les perceptions des revenus publics, et que Lyon a eu, ainsi qu'il le fait annoncer dans les papiers, tant de secours de gardes nationales des environs, et j'ajoute, qu'il auroit pû en avoir tant d'autres, pourquoi ne s'est-il pas

hâté d'user de ces secours pour rétablir la perception des droits ; un citoyen, comme je crois vous l'avoir déjà mandé, m'observoit, qu'avec bonne garde à chaque porte, les barrières eussent été rétablies avec facilité dès les premiers temps.

2° Pourquoi, puisque l'on veut devoir ce secours à des troupes réglées, ne pas précipiter leur marche? Voilà déjà six semaines d'écoulées, sans perception de droits quelconques. Lundy 9 le régiment de Monsieur arrive à Villefranche de bonne heure, il y couche. Le lendemain, il se rend à Trévoux, à une lieue et demie, pour y séjourner ; je doute qu'il soit encore à Lyon. Le 17 on attend à Villefranche La Mark allemand.

Cette marche me semble bien singulière lorsqu'il s'agit d'aller maintenir une loi dont l'exécution est pressante. Et cependant, le drapeau rouge demeure déployé, et la loi qui ordonne la continuité des perceptions toujours enfreinte.

Assurément, le ministère ou la municipalité est coupable ; et peut-être y a-t-il intelligence entre eux. Rapprochés cela, de ce qu'on a sû précédemment des intrigues de la Savoye, et de ce qui se brasse dans la capitale, et jugés s'il est permis à de bons citoyens de trouver que l'histoire et la conduite de Lyon soient naturelles et simples. Cependant encore, les investigateurs ont le loisir de préparer leurs poisons, de maintenir quelque sourde agitation dans le peuple et peut-être, aussi, de ménager quelques excès nouveaux pour né-

cessiter de nouvelles manœuvres correspondantes à leurs vues.

Assurément, le pauvre Blot perd bien son temps ; il a cru mieux faire que de suivre le premier projet, et il en aura fait manquer l'exécution sans rien mettre à la place. Il me divertit avec sa tranquillité à assurer qu'on n'accuse point notre ami ; il a donc pris de bien longues lunettes pour voir clair de si loin ? D'accusations juridiques, sans doute il n'y en a pas, puisque nous les défions ; mais de bruits publics, c'est une autre affaire ; il falloit bien qu'ils fussent grands et jugés tels par des tiers respectables, peur nous déterminer à les repousser, lors même que nous les méprisons dans leur source. Que Brissot fasse ou ne fasse pas mention de l'écrit justificatif, c'est assés indifférent ; il ne faut point le tourmenter pour cela ; l'écrit est fait pour Lyon où existoit la calomnie, il y est répandu, l'objet est rempli. Il ne s'agit pas de fermer la bouche aux méchants, mais de leur ôter les moyens de faire des dupes, et de fournir aux honnêtes gens des raisons de deffendre ceux qui leur ressemblent. Je trouve bien faibles les prétendus patriotes qui craignent la calomnie ou la censure et qui, par cette raison, voudroient des lois sur la presse ; un peuple n'est pas libre et ne sauroit le devenir si chacun n'a la faculté de dévoiler les desseins perfides, de relever les abus du talent comme ceux de l'autorité, d'éplucher les avis de tout le monde, de pézer les lois mêmes à la

balance de la raison universelle, et d'éclairer les dépositaires du pouvoir dans leur conduite journalière. Qu'importe qu'on soit calomnié, pourvu qu'on soit innocent, et toujours prêt à le prouver; cette espèce de guerre à la vertu me semble, au contraire, un excellent véhicule; peut-être que l'habitude et la sécurité ne font, à la vertu même, que lui ôter son énergie; il faut qu'elle soit attaquée pour devenir forte, et ce sont les dangers qui la rendent sublime.

Quant à la médisance, c'est plaisanterie si l'objet est léger, et censure s'il est grave : or, la censure publique est le frein le plus salutaire des hommes en place, et des mœurs des particuliers.

J'ai hâte de savoir le sort, et de l'adresse pour les cadets, et de la pétition contre le Châtelet, et de la tentative pour réunir aux Jacobins ce qu'il y a de patriotes au club de 89. Je voudrais surtout que l'Assemblée déclarât, comme l'un des droits imprescriptibles de l'homme et loi constitutionnelle de l'État, *la liberté indéfinie de la presse;* je ne crois pas sans cela à notre régénération. Qu'est devenue la réclamation des patriotes contre la proclamation de Lafayette? Je n'entends rien, ou plutôt je conçois trop, à ce peu d'union entre des hommes que le patriotisme devroit unir si étroitement; il faut que ce patriotisme soit bien foible et que les têtes soyent encore bien françoises? Je ne sais comment je ne vous parle pas de tous les imprimés que vous m'envoyés; je les lis pourtant, et les fais

lire à qui je puis. L'histoire du somnambulisme m'a rappellé quelque chose que j'ai vu en Suisse, sans compter le baquet d'Amiens, et les petites baguettes d'acier poli : mais nous rirons de ces folies sous nos arbres, sans prétendre en magnétiser les oiseaux comme veut certain personnage de cette province qui les fait tomber, dit-on, dans la main des dames. Je n'ai fait que jeter un coup d'œil sur le dernier écrit de M. Clavière où j'ai vû des réflexions sages sur Lyon même, à l'occasion de la nature de l'impôt.

J'écrirai à monsieur Pigott, puisque vous le désirés, mon frère; mais je ne sais où le prendre à Lyon; je ferai deux lettres, l'une pour cette ville, l'autre à Genève. Il est vrai que madame Blot est à la campagne. Je lui avois écrit précédemment, pour ne pas manquer au procédé, et, quoiqu'elle ne m'eût point répondu, je suis allée la chercher à Lyon ce dernier voyage; j'appris qu'elle étoit absente, et comme la campagne où elle se tient ordinairement n'est pas loin de ma route, je l'ai cherchée à mon retour; mais elle se trouvoit, pour cette fois, dans une maison plus éloignée, et je n'ai pû la voir.

La citation de Fontenay-aux-Rôses avoit éloigné mon imagination de Meudon, lieu charmant, que j'ai tant pratiqué, et où mon jeune cœur s'est si souvent gonflé du bonheur d'être et du plaisir de méditer une bonne action !... Vous vous appercevés bien qu'en m'adressant à deux, il m'ar-

rive pourtant de ne parler qu'à un à la fois ; chacun entendra sa réponse ; mais, je ne sépare pas deux voyageurs qui doivent faire la même route et qui sont attendus ensemble.

Adieu, nos bons amis, jusqu'à la bonne nouvelle après laquelle nous aspirons. Nous vous embrassons cordialement.

On nous mande d'Amiens qu'on n'y paye pas les droits non plus qu'à Lyon, et que la foiblesse de la municipalité en est en partie cause : c'est un officier municipal qui nous écrit ainsi, brave homme, excellent citoyen qui se dégoute fort des affaires, à cause de l'incapacité, ou du peu de bonne volonté du plus grand nombre des agens. On ne paye guère à Villefranche même. Tous les employés à la perception des droits sont des criailleurs contre la révolution qu'ils concourroient volontiers à faire manquer. Il faudra que vous nous mandiés le jour de votre arrivée à Villefranche, afin que nous vous y envoyons un cheval; on ne peut venir jusqu'ici en voiture à deux roues, sans risquer de verser ; demandés au frère de la Page.

Je reçois, dans le moment, une lettre du digne M. Pizaut, administrateur du département dont il seroit président s'il n'avoit absolument refusé les honneurs du fauteuil ; il nous félicite d'avoir repoussé les calomnies qui inondoient, nous dit-il, les sociétés de Lyon, et dont il avoit été navré à son dernier voyage. Sans doute, le bruit même le

plus en faveur dans une grande ville n'est jamais si parfaitement général qu'on n'y trouve quelques personnes impartiales dans le cercle desquelles on pourroit se consoler de l'erreur des autres ; mais lorsque celles-ci même jugent indispensable de répondre, il faut bien le faire sous peine de blâme.

Le 18 aoust 1790.

M. Henry Bancal.

J'ai reçu, hier, votre excellente lettre du 11. Vous en aurés eu plusieurs des miennes depuis cette date ; je veux vous faire un mot pour le courrier de demain et je prends pour cela un instant à la volée. Nous prêtons notre cheval, je désirerois éviter à nos gens d'aller à la ville à pied et comme ils ne feroient le voyage que pour porter cette lettre je vais la donner à quelqu'un qui part pour Lyon ; elle vous parviendra tout aussi tôt.

Vos détails viennent à l'appui de mes craintes ; vous faites des rapprochemens de circonstances qui s'étoient également présentés à mon esprit et qui me paroissent bien plus justes depuis que vous les avés envisagés sous le même jour.

Que faire? Lutter avec courage et constance.

C'étoit un phénomène sans exemple que la régénération d'un empire faite paisiblement; c'est probablement une chimère. L'adversité est l'école des nations comme celle de l'homme, et je crois bien qu'il faut être épuré par elle pour valoir quelque chose.

En nous faisant naître à l'époque de la liberté naissante, le sort nous a placés comme les enfans perdus de l'armée qui doit combattre pour elle et la faire triompher; c'est à nous de bien faire notre tâche et de préparer ainsi le bonheur des générations suivantes.

Au reste, on trouve le sien propre dans un aussi glorieux ouvrage; combattre pour combattre, n'est-il pas plus doux de le faire pour la félicité de toute une nation que pour la sienne particulière! Et qu'est-ce autre chose que la vie du sage dans l'état social qu'un combat perpétuel contre les préjugés et les passions?

Je ne m'attendois pas que vous auriés fait faire autant de chemin à ma relation et il me semble que beaucoup de ses parties n'étoient faites que pour l'amitié.

En nous nommant, vous avés suivi le penchant d'un cœur affectueux qui se plait à s'entretenir des objets qu'il distingue. C'est justice à faire à mon ami que de le peindre ce qu'il est : homme juste et bon citoyen; quant à moi, personnellement, je ne desire ni ne crains d'être nommée de qui que ce soit, et je crois qu'il est assés indifférent pour

la chose publique que je le sois, ou que je ne le sois pas.

Je voudrois bien pouvoir estimer le général sans mélange d'aucune crainte; mais sa doctrine sur le *veto absolu* revient souvent à ma mémoire d'une manière désagréable, et je n'arrange pas la doctrine qu'il dit professer sur la liberté de la presse avec sa proclamation contre elle.

Je ne sais rien de Lyon, sinon qu'on ne peut trouver à y acheter de poudre à tirer; notre garde nationale rustique a voulu, mais en vain, y faire sa provision; il est défendu de rien délivrer de ce genre. Je ne pense pas qu'on ait encore rien tenté pour le rétablissement des barrières, car il m'en seroit revenu quelque chose.

Je suis enchantée de la réponse de Camus le juste, au charlatan Necker; on ne peut rien de plus fort dans les choses et de plus modéré dans le mode; c'est bien le ton de la raison, de la vérité, sûre de sa propre prépondérance et n'empruntant rien de l'art ni de la passion. C'est ainsi que des législateurs devroient toujours discuter.

Sans doute il y a conjuration contre les puinés; c'étoient aussi des opprimés et on redoute leurs plaintes. Mais faites-en donc finir ce M. Alquin, il n'est pas permis de tenir si long-temps de braves gens sur le qui-vive.

Je n'aime point qu'on se batte comme des preux qui n'avoient que cela à faire en courrant le monde, et je suis faschée que *Barnave* ait eu cette folie;

c'est oublier ce qu'il doit à ses commettans et à lui-même. Cependant si *Cazalès* partoit de cette affaire, je l'aimerois mieux chez Pluton qu'ailleurs. Tous ces gens qui s'évadent comme le jeune Mirabeau et Montlosier ne s'en vont ainsi que pour rentrer lors de l'invasion si elle a lieu. Je crois bien qu'il est tems de polir ses armes et de se tenir tout prêts.

Le manifeste dont je parlois à *Bosc* dans ma dernière n'est-il qu'un rêve? il faudroit pousser à le faire réaliser; son effet seroit admirable.

J'aime ces mouchoirs imprimés en déclaration des droits; c'est une heureuse idée qui peut beaucoup contribuer à propager la bonne doctrine. On aura beau faire, on répandra du sang, mais on ne rétablira pas la tyrannie; son trône de fer est ébranlé dans toute l'Europe et les efforts des potentats ne feront qu'en accélérer la ruine. Qu'il tombe! lors même que nous devrions rester sous ses débris; une génération nouvelle s'élèvera pour jouir de la liberté que nous lui aurons assurée et pour bénir nos efforts.

Adieu, cher et digne ami; j'attends toujours l'heureuse nouvelle du voyage.

---

18 aoust 90.

M. Lanthenas.

J'ai écrit à M. Pigott, à Lyon et à Genève, je lui ai tracé votre marche, déduit vos raisons, et

j'ai ajouté tout ce que j'ai cru capable de lui faire plaisir ainsi qu'à vous. Je l'ai prié de m'indiquer le lieu actuel de sa résidence, en observant que, dès votre arrivée, vous auriés soin de le prévenir et que je m'empresserois d'y joindre mes invitations à choisir notre solitude pour le lieu de vos conférences, etc.

De cette manière, vous êtes en règle à son égard; nous l'aurons quand nous voudrons, et nous mettrons le temps à tout, comme il convient à chacun.

Votre adresse est bien longue en chemin; je crois maintenant que c'est contre votre voyage qu'il y a conjuration; exorcisés-moi tous ces diablotins qui viennent à la traverse et arrivés donc.

Nous sommes grillés jusqu'à la moëlle; la chaleur a desséché le peu de terre végétale qui couvre nos carrières ou nos rochers; l'herbe n'est plus que de la paille brisée; la fleur périt avant d'éclore; les légumes ne sauroient fournir de substance; tout meurt ou languit. Déjà les feuilles tombent comme en automne et l'horizon brûlé ne réfléchit qu'une vapeur ardente qui consume ou anéantit.

Nous aspirons après l'*aura fresca,* comme le cerf altéré après l'eau des fontaines... Mais je m'amuse à vous peindre nos misères, tandis que vous avés mieux à faire qu'à m'écouter. J'ai envie de ne plus vous écrire pour vous faire dépêcher de venir.

Adieu, mille fois adieu, pourvû que vous nous disiés bientôt bonjour.

20 aoust l'an 2 de la liberté.

A Dieu ne plaise, mon digne ami, que j'aye jamais rien à vous prescrire! ce seroit supposer que votre volonté auroit besoin du concours d'un autre pour se déterminer à ce que vous devés faire, et certainement, je ne vous crois pas homme à avoir ce besoin-là. Mais, ce qu'on doit préférer de faire n'est pas toujours évident, et dans les circonstances difficiles où se trouve la patrie toutes les démarches des bons citoyens sont trop importantes pour n'être pas pesées avec la dernière rigueur; voilà pourquoi j'ai eu des craintes et j'ai eu le courage de vous les faire connoître. Mon mari m'a fait la guerre de mes observations, il prétendoit qu'elles vous montroient moins d'empressement à vous voir, et je crois qu'il me trouvoit en cela inconséquente, ou moins franche qu'à l'ordinaire. Je me suis persuadée que vous ne vous y tromperiés pas, et vous m'avés justifiée.

Je ne balancerai pas toutes vos raisons, car je le ferois difficilement avec impartialité; mais j'avoue que votre qualité d'électeur et le rapprochement de ce que vous appelés votre habitation politique m'ont fait un extrême plaisir, et je m'attache à cette considération qui s'accorde si bien avec nos souhaits.

Aussi, tandis qu'en parlant de rester où vous êtes si la patrie l'exige, vous fixés le jour de votre

départ, de même après vous avoir dit de ne pas venir si vous ne le devés point, je ne cesse de m'informer du moment où vous vous mettrés en route. Cela prouve que nous avons autant d'envie de vous recevoir que vous en avés d'arriver, à moins que de sévères obligations n'y mettent empêchement, ce qui est bien : et, ce qui est mieux, c'est que je pense avec vous que rien ne s'y oppose.

Arrivés donc; celui qui, après les trois premières années de son séjour dans la capitale, désiroit si vivement de la quitter pour se renfermer dans la solitude, avoit dès lors l'ame et les mœurs qui doivent lui mériter des amis dévoués et invariables. J'espère que vous les avés trouvés, et si leur tendre attachement peut influer sur votre destinée elle deviendra ce qu'elle doit être. Nous nous entretiendrons d'elle, ce sera le plus cher objet de nos conférences.

Si vous aviés cru au projet de nos amis, je veux dire à son exécution facile, j'aurois cessé de le regarder comme une chimère et j'en aurois été bien aise, car sans doute l'effet en seroit salutaire. Mais n'entamons pas des chapitres que nous pourrons traiter à loisir ; il me semble que je deviens avare en vous écrivant et que l'idée de causer bientôt à l'aise m'ôte la faculté d'exercer ma plume.

Avant hier mercredy, ou mardy soir, on a exécuté à Lyon deux hommes du peuple convaincus

d'avoir agi dans l'insurrection ; vers le même temps, il est entré dans cette ville le régiment de La Mark et un régiment suisse; c'est à l'époque de la pendaison, et à celle de l'arrivée de ces troupes, qu'on a dû substituer le drapeau blanc à celui qui annonce la guerre et le sang. Je trouve dans ces rapprochemens contrastans quelque chose d'atroce qui me fait horreur. On ne parle toujours point du rétablissement des barrières et la ville est tellement approvisionnée de bois et de vin que de longtemps il n'y aura de droits à percevoir sur ces objets, les deux plus considérables pour l'imposition. Le régiment de Monsieur qu'on dit être généralement, pour les soldats du moins, dans les dispositions patriotiques, n'est point à Lyon, mais dans les environs; il en doit être de même de plusieurs autres qu'on attend et dont on porte le nombre très-haut. Cet appareil de force en impose à un peuple ignorant et avili; partie de la garde nationale s'en réjouit parce qu'elle y voit un soulagement dans le service qu'elle faisoit lâchement et avec inexactitude.

Il y avoit eu quelques sourdes rumeurs sur la réclamation à faire contre le désarmement d'un quartier; elles se sont assoupies; il en a été de même des plaintes de quelques particuliers durant l'absence desquels, le jour du désarmement, on avoit fait enfoncer les portes par des sapeurs, pour visiter s'il n'y avoit pas d'armes chez eux et enlever celles qui pouvoient s'y trouver.

Toute cette conduite despote et avilissante du corps municipal est très-raisonnée; je ne fais pas le moindre doute que le maire ne soit un traître fieffé; plein des préjugés du vieux régime, de la morgue des robins, de l'insolence des gens du roi, dévot jésuitique, pleureur et tartuffe, il n'est bon qu'à favoriser une contre-révolution. Blot ne sauroit donner à Brissot que de timides conseils sur son journal pour les articles de Lyon, parce qu'à Lyon Blot est connu pour son correspondant, son ami, qu'on lui attribue en conséquence ce que Brissot publie sur cette ville, et qu'il craint de se compromettre, surtout dans cette circonstance où il est l'homme, l'agent, l'organe, le député de la municipalité.

Je vois que vos louables efforts pour la réunion des patriotes ne seront pas aisément suivis de succès; cette manie de tout conduire, cette haute opinion de soi-même qui déshonore le talent et le font échouer, lesquelles paraissent entacher l'abbé F. et d'autres, sont des restes malheureux de l'antique esclavage. Quand on ne s'est pas habitué à identifier son intérêt et sa gloire avec le bien et la splendeur du général, on va toujours petitement se recherchant soi-même et perdant de vue le but auquel on devroit tendre.

On trouve bien des *Cicéron* qui sauveroient la république pour s'en vanter, on ne voit guère de *Caton* qui la sauvassent pour elle-même. Vous seriés de ce nombre si vous étiés parmi les représen-

tans, et je voudrois vous y voir; ce ne seroit peut-être pas une chimère pour une prochaine législature : mais le pas qui reste à faire d'ici là est terriblement glissant et je ne vois pas trop clair dans les événemens. Nous en calculerons les données quand vous serés venu :

La douce amitié, l'entière confiance vous attendent avec empressement.

Faites en sorte de m'avertir du jour de votre arrivée à Villefranche.

Lundy 26.

Rien n'avoit été rétabli, la fermentation subsistoit, et cependant aucune précaution extraordinaire n'étoit prise. Aussy, quelques centaines de révoltés vinrent-ils envahir la maison commune et s'en emparèrent-ils avec facilité, tandis que d'autres se portaient, d'une part au grenier à poudre, de l'autre à l'arsenal. Le particulier qui commandoit à ce dernier poste envoye demander aussitôt la permission de charger des canons pour faire montre de vigoureuse résistance; le maire répond qu'il n'est pas nécessaire; le capitaine outré, prêt à être forcé, agit contre l'ordre, sort les canons, les charge, et la multitude est dissipée par cette seule annonce de fermeté. Une partie des gardes nationales pénètre, par les derrières, dans

la maison commune et en chasse aisément ceux qui y avoient pénétré.

Plusieurs maisons étoient, dès le matin, marquées à la craye pour le pillage; c'étoient celles des plus riches commerçans, ou de ceux soupçonnés pour avoir le plus d'argent; on eût dû dès ce moment appeller les Suisses pour doubler les postes et soutenir la garde nationale; ils ne furent invités que le soir ou au milieu du jour à partir de leurs casernes pour s'emparer du magasin à poudre, et c'est à l'instant qu'ils se rendoient à ce poste, avec partie de la garde nationale, que tout un quartier tira sur eux des coups de fusils qui eussent fait beaucoup de victimes si les gens qui les tiroient, heureusement peu au fait, n'eussent visé de manière que leurs balles alloient frapper les bayonnettes des braves gens qu'ils vouloient immoler.

Le lendemain mardi 27, dès le matin, soixante hommes de gardes nationales d'*Ecquevilly,* tout près de Lyon, se rendent à ses portes et, avant d'entrer, envoyent deux des leurs pour offrir leur secours à la municipalité; elles les remercie, comme inutiles; et ces bonnes gens, bien dressés, en uniformes, qui avoient quitté leurs travaux des champs pour voler au secours de la ville, retournent chez eux moins précipitamment qu'ils n'en étoient venus. Dans le même jour, deux cents hommes *Id.,* de *Neuville,* se mettent en marche pour la même cause, députent et sont également

remerciés. Enfin, un nombre égal ou supérieur, de *Trevoux* et autres petites villes circonvoisines, fait faire les mêmes offres et est également remercié.

Il est clair, cependant, qu'avec ces forces nationales et volontaires on contenait tout dans l'ordre et on pouvait même travailler à l'exécution des décrets en rétablissant les barrières.

Enfin des gardes nationnales de *Vienne* arrivent avec un détachement de dragons, celles de divers lieux sur leur route se joignent à elles; elles ne s'amusent point à députer, elles arrivent enseignes déployées, tambour battant, comme dans une ville rebelle, et elles campent sans demander de logemens, ne s'offrant que pour renforcer et soutenir le service des divers postes. Il fallut bien les recevoir, et finir par les loger. L'exactitude de leur service est une leçon vivante pour nos pleûtres Lyonnais. La municipalité vient d'en congédier une partie; mais, toutes celles qui sont de Vienne ont déclaré qu'elles demeureroient jusqu'au rétablissement de la paix, et les dragons venus avec elles ont dit qu'ils ne les quitteroient pas. Voilà tout le renfort extraordinaire de ce moment; il suffit pour garder les postes; il est trop faible pour protéger le rétablissement des barrières. Aussi ne paye-t-on toujours rien aux entrées; on attend, pour percevoir les droits, l'arrivée très-prochaine d'environ quatre mille hommes d'iufanterie : le régiment de *Monsieur*,

celui de la *marine*, la *Marck* ALLEMAND, et un régiment *suisse;* plus, environ 600 chasseurs de *Bourgogne* et des *Ardennes*.

Il y a, dans les esprits, une fermentation terrible. Quatre quartiers viennent de protester contre le désarmement qui a été fait de celui de *Bourg-Neuf* qui avoit tiré sur les troupes; ils demandent le renvoi des troupes, qu'on ôte le drapeau rouge, et je ne sais quoi encore.

Mon ami, la contre-révolution est commencée ici; c'est un pays perdu; il est incurable. Il n'y a que la constance et la vigueur de la révolution dans toute la France qui pourra le contraindre, et définitivement le ramener un jour. Mais, l'objet des ministres, du parti dominant et du plus grand nombre des membres de la municipalité est de pousser le peuple, ou de le laisser exciter, pour être autorisés á déployer la force, à réunir ici beaucoup de troupes et à s'y faire un point d'appui pour soutenir les mécontens et favoriser l'invasion des étrangers. Voilà le mot de l'énigme. Il est inutile d'en chercher un autre et je l'avois trop bien deviné! Cependant l'assemblée nationale décrète des remercîmens à cette municipalité; juste ciel! bientôt elle votera des honneurs à ses bourreaux.

La chose publique a probablement perdu, et mon ami beaucoup gagné à son absence dans ce moment; sa droiture et sa vigueur eussent pû déconcerter beaucoup de longueurs préméditées et

de desseins pervers; mais assurément, on n'eût rien négligé pour lui faire un mauvais parti, et cela eût été facile. Maintenant il n'a rien de mieux à faire que de se tenir où il est; ses efforts seroient vains; il seroit seul contre tous. Je saisirai, de la vérité, ce que je pourrai, et vous en citerés pour le mieux; ce ne sont pas tels et tels journaux qu'il faut faire parler; ce sont les comités de recherches qu'il seroit bon de prévenir. Il y a ici si peu de patriotes, et leurs ennemis sont si ardens, qu'ils risquent tout à se montrer. Une chose qui vous fera plaisir, c'est que, dans une assemblée tenue à Bourgoing, on a fait le projet de former un camp d'observation, composé de députés des gardes nationales de tout le Dauphiné; ce camp aura pour objet de veiller sur les frontières de Savoye et de prévenir l'invasion qu'on attend. Le projet n'est pas encore arrêté; mais, on espère son exécution du patriotisme des Dauphinois. On nous promet des Bretons sous quinzaine. Comme il aurait été facile à notre municipalité, avec le seul secours des gardes nationales, de rétablir l'ordre et de prévenir les malheurs qui nous menacent! mais on veut des troupes réglées, et surtout des Allemands.

Mon cœur saigne de tout ce que je prévois! Si mon ami risquoit moins, ou que je pusse exister sans lui, je me tiendrois ici aux aguets, pour révéler impitoyablement tout ce que j'apercevrois de perfide. Je n'ai pas de vos nouvelles depuis samedy, je n'en aurai, s'il y en a, qu'au bout de la hui-

taine, puisque je ne serai de retour au colombier que vendredy.

Adieu; puissiés-vous me lire! mais je ne sais pas écrire doucement quand je pense vite et je griffone comme un chat. Mille choses à nos amis; je n'ose vous parler du plaisir de vous voir; j'ai presque honte de songer à ma propre satisfaction en partageant le deuil public.

Des visites ont coupé ma lettre; je la finis à plus d'onze heures, je suis levée depuis quatre; je vais me coucher après avoir avalé deux œufs, en songeant à un temps où je m'accomodois de moins en-encore plutôt que d'épouser un riche fripon.

Vous pouvés juger combien trois semaines déjà passées sans le rétablissement des barrières ont laissé entrer de provisions, et quel déficit cela devra faire dans l'imposition?

La conduite de ceux qui commandent est impardonnable. On ne peut pas dire, assurément, que soixante personnes connivent pour le mal, d'ailleurs il existe dans ce nombre d'honnêtes gens connus, mais, certainement, il y a des traîtres, et les autres sont des imbéciles ou des foibles. Un corps nombreux n'agit point inconséquemment, et quand il fait des inconséquences il a ses raisons pour cela. Cette ville est un cloaque de tout ce que l'ancien régime produisoit de plus immonde.

Le président de sections *Vernes*, procureur, est un anti-révolutionnaire qui n'a excité le peuple qu'à dessein. Il est en fuite.

Villefranche le 7 octobre au soir 1790 [1].

J'arrive de la campagne, notre bon ami, pour passer demain à Lyon, et assister, le 9, à l'assemblée des électeurs, pour la nomination des juges : j'ai trouvé en arrivant; 1° votre lettre qui m'a fait le plus grand plaisir, 2° une lettre pour vous, d'une petite écriture, adressée chez moi et contresignée *Assemblée nationale :* j'ai effacé mon adresse et j'ai mis *Clermont-Ferrand*. Si on ne vous la remettoit pas en même tems que celle-ci, demandés-la à la poste : 3° 4 ou 5 feuilles de Brissot, le Courier de Lyon, 3 ou 4 autres lettres; mais, pressé par l'heure et le renvoi de mon cheval, j'ai expédié le tout à nos amis à la campagne : je n'ai fait que parcourir les écritures et je n'ai rien lu des nouvelles imprimées. J'ai mandé au docteur, qui doit me joindre demain à Montfort, pour venir avec moi à Lyon, de lire pour m'en faire le rapport. Je resterai à Lyon, le moins qu'il me sera possible; nos vendanges ont été trop humidement entamées pour pouvoir les continuer; mais, quelque temps qu'il fasse, il faudra bien les reprendre et continuer la besogne : pour cela et le reste, j'ai grande hâte d'être de retour. Monsieur Pigot doit bientôt revenir à Lyon : il bat les buissons en attendant.

Lanthenas reviendra avec moi, jusqu'à ce que

[1] Cette lettre est de monsieur Roland.

le vent ait dirigé sa plume. Qu'avés-vous donc de mieux à faire qu'à venir nous joindre ? S'il est vrai que les bois d'Alis invitent autant à les revoir, et que cette manière d'être ait quelque charme pour vous, que ne venés-vous en jouir ? nous mettrons nos goûts en commun, et nous en multiplierons la jouissance d'autant qu'ils seront plus nombreux et plus raprochés. Vous avés vu notre manière franche et ronde ; ce n'est point à mon âge qu'on change, quand on n'a jamais varié. Nous causons tous les jours de notre rapprochement, et certes ! les biens du clergé de Villefranche en offrent un bon moyen ; il y en a bien pour 2 ou 300 mille livres ; et quant aux logements, ce seroit encore chose sur laquelle il n'y auroit point à désespérer. Sur tout cela nous faisons peut-être des châteaux en Espagne ; mais une agréable perspective de jouissances : nous prêchons le patriotisme ; nous élevons l'âme : le docteur fait son métier ; ma femme est l'apothicaire du canton : vous et moi nous arrangerons les affaires ; nous tous, nous exhortons à la paix, à l'union, à la concorde ; mais tout cela, quoiqu'en commun, avec toute l'indépendance individuelle imaginable ; bien persuadés qu'il faut être libre pour prêcher la liberté, et que ce n'est point être libre que de prendre un engagement dont on ne puisse revenir quand bon semble. Ainsi donc, nous nous rapprochons le plus possible ; nous nous voyons de même ; et nous sommes isolés et solitaires quand il nous plaît. Que si notre principe est de faire du bien à tout le monde, d'aider

chacun de tout notre pouvoir, à plus forte raison nous ferons-nous réciproquement tout celui que nous imaginerons ; surtout que le corps et l'âme, l'esprit et le cœur, trouvent leur bien-être partout. Je vous ferois des volumes, de vous répéter ce que nous avons dit : je ferois la bibliothèque d'Alexandrie, de vous dire ce que nous pensons et voudrions opérer.

J'ai vu votre sellier; j'avois envie de le chapitrer, je commençois déjà; mais il m'a parlé en bon homme, en brave homme; il est entré dans quelques détails... Eh bien ! lui ai-je dit, en lui offrant les 12 livres, serés-vous content ? Il m'a fait un petit compliment, et nous nous sommes quittés fort bons amis. Il a quittancé le mémoire.

Vous nous avés promis des nouvelles, nous les attendons avec empressement, surtout des vôtres. Je porte mes lettres à Lyon pour les y mettre à la poste.

Je vous salue, mon très-cher, et vous embrasse de tout mon cœur.

J. M. Roland.

---

8 octobre 90.

Je n'ai eu qu'une rapide communication de votre lettre que notre ami absent m'a fait passer, avec recommandation de la lui renvoyer aussitôt, parce qu'il veut y répondre lui-même.

Je prends la plume sans savoir ce que pourra devenir ce que je vais tracer, comme sans juger ce que je vais écrire. Mon esprit est occuppé de mille idées, que je trouverois sans doute plus faciles à exprimer si elles étoient accompagnées de sentimens moins tumultueux. Pourquoi mes yeux sont-ils obscurcis de larmes qui s'en échappent sans cesse et les remplissent toujours?

Ma volonté est droite, mon cœur est pûr, et je ne suis pas tranquille!

Elle fera le plus grand charme de notre vie, et nous ne serons pas inutiles à nos semblables; c'est vous qui le dites, de l'affection qui nous lie, et ce texte consolant ne m'a point encore rendu la paix!... C'est que je ne suis point assurrée de votre bonheur et que je ne me pardonnerois jamais de l'avoir troublé. C'est que j'ai cru vous voir l'attacher, du moins en partie, à des moyens que je crois faux, à une espérance que je dois interdire. Ah! sans doute, l'affection qui rapproche et confond des âmes franches et sensibles, également enthousiastes du bien, inspirées par les mêmes penchans, doit charmer leur existence et lui donner un nouveau prix; sans doute, les vertus qu'une telle affection peut développer ou nourrir, doivent tourner au profit de la société, comme à la gloire de ceux qu'elle anime; telles sont les bases de ma confiance et le rocher auquel je me retrouve attachée même dans les plus fortes agitations de la tempête.

Mais qui peut prévoir l'effet d'agitations vio-

lentes ou trop fréquemment renouvellées? et ne seroient-elles pas redoutables quand elles n'en auroient d'autre que cette langueur qui leur succède, qui altère passagèrement l'être moral et ne le laisse plus au niveau de sa situation? Je m'abuse ; vous n'éprouvés point cette indigne alternative ; vous pouvés être quelquefois attristé, mais vous ne sauriés jamais être foible, et il n'y a que la foiblesse qui conduise à l'abattement, ou puisse amener les fâcheux excès. L'impétuosité naturelle à votre sexe, l'activité d'une ardente imagination ne produisent que de légères erreurs, semblables à celles d'un songe fugitif, lorsqu'un sentiment profond alimente le cœur et purifie dans son feu sacré ces vaines illusions. — L'idée de votre force me rend toute la mienne ; je saurai goûter la félicité que le ciel m'a départie, en songeant qu'il n'a point permis que j'aye troublé la vôtre, et qu'il m'a même accordé quelques moyens de l'accroître. Que de bénédictions ne lui devrai-je pas!... comme cette douce espérance embellit mon horizon! c'est le rayon bienfaisant qui fait sourire la terre et rend au ciel sa sérénité! Entretenés-moi, ou plutôt, instruisés-*nous* toujours de votre marche, de vos projets, de ce que vous savés de la chose publique, de ce que vous vous proposés pour elle. Au sein de votre famille, vous y êtes sûrement ac cueilli avec tendresse et vous vous y sentés avec joye; joye douce et pûre, qu'il est donné à si peu de personnes de goûter! J'aime à me représenter

votre vieil et respectable père, ravi de vous embrasser, et à vous voir dans ses bras, savourant ces saintes affections que nos mœurs corrompues ont rendues si rares. Hélas! vous vous éloignerés bientôt.... Mais vous vous rendrés au centre où la patrie semble appeller actuellement ceux qui peuvent la bien servir, parce qu'elle a besoin de les y rassembler; si la distance devient alors plus grande entre nos habitations, du moins les communications seront aussi promptes.

D'où vient que cette feuille que j'écris ne peut vous être envoyée sans mystère? Pourquoi ne peut-on laisser voir à tous les yeux ce que l'on oseroit offrir à la divinité même?

Assurément! Je puis appeler le ciel et je le prends à témoin de mes vœux, de mes desseins; je trouve de la douceur à penser qu'il me voit, m'entend et me juge; qu'est-ce donc que ces contradictions sociales, ces préjugés humains, au milieu desquels il est si difficile de conduire son propre cœur, si le courage des sacrifices et la constance des caractères ne s'unissent à la pureté d'intention comme au dédain des vaines formules, pour conserver le fil des devoirs?

Quand est-ce que nous vous reverrons? question que je me fais souvent et que je n'ose résoudre. Mais, pourquoi chercher à pénétrer l'avenir que la nature a voulu nous cacher? Laissons-le donc sous le voile imposant dont elle le couvre, puisqu'il ne nous est pas donné de le pénétrer; nous n'avons

sur lui qn'une sorte d'influence, elle est grande sans doute, c'est de préparer son bonheur par le sage emploi du présent. Cette seule considération me paroît devoir faire la tranquillité des gens de bien dans toutes les situations imaginables; ils n'ont point à s'inquiéter d'un temps pour lequel ils s'assurent des témoignages qui feront leur consolation. Ainsi les plus chers amis supportent l'absence par le charme d'en consacrer les instans à des vertus dont ils se doivent compte. Quels devoirs cette aimable obligation ne rendroit-elle pas délicieux! a-t-on à se plaindre, à gémir, de quoi que ce soit au monde avec un cœur fait pour apprécier cet avantage! et dois-je avoir, pour vous qui le sentés si bien, des alarmes et des craintes? Non, elles vous seraient injurieuses; pardonnés celles qui m'ont émue à cette tendre inquiétude trop voisine de la foiblesse d'un sexe chez qui le courage même n'a pas toujours l'accent de la fermeté.

Vous m'avez parlé d'un ami dont vous faisiés le plus grand cas et auquel vous étiés particulièrement attaché; j'ai rapporté cette idée à monsieur *Garan*, soit que vous me l'ayés nommé, ou que je l'aye jugé par indication, je ne m'en souviens pas bien : mais, j'ai appris dernièrement par conversation, que *L.*, allant voir monsieur G. avant son départ, et monsieur G. lui témoignant du regret de l'avoir peu vu dans les derniers instans de son séjour, ce même monsieur G. avoit ajouté, comme par une plainte tendre et dans l'ef-

fusion momentanée de son cœur, que vous-même sembliés l'avoir négligé à votre dernier voyage. Je ne sais, mais cela m'a affligée comme si c'eût été ma faute et que j'eusse à m'en accuser ; je me suis proposé de vous le faire savoir à la première occasion où j'en aurois la liberté.

Je ne vous dis rien des affaires, c'est un chapitre que je réserve pour la correspondance commune ; nos deux amis sont dans la grande ville, et je suis plongée dans le tracas des vendanges. Les beaux jours que nous avons passés ici n'ont pas été suivis d'autres qui leur ressemblent ; le soir même de votre départ le temps a changé, et, par une singularité très-remarquable dans cette saison, il ne s'est point écoulé vingt-quatre heures dans toute la semaine où le tonnerre ne se soit fait entendre.

Il vient encore de gronder ; j'aime assés la teinte qu'il prête à nos campagnes, elle est auguste et sombre, mais elle seroit terrible qu'elle ne m'en inspireroit pas plus d'effroi. Les phénomènes de la nature, qui font pâlir le vulgaire et présentent même à l'œil du philosophe un aspect imposant, n'offrent à l'être sensible, préoccupé de grands intérêts, que des scènes relatives et toujours inférieures à celles dont son propre cœur est le théâtre.

Adieu, mon ami, il est presque cruel de vous entretenir lorsque vous ne pouvés me répondre, mais s'il y a quelque rigueur à user de cet imparfait avantage, vous me passerés bien celle-là.

Au clos Laplatière 13 octobre 1790.

J'ai reçu hier, bon et digne ami, votre lettre du 5 expédiée par Paris; vous aurés eu maintenant de nos nouvelles, et par l'ami Lanthenas qui vous a écrit d'ici, et par mon bon ami qui a dû répondre de Lyon à votre première. Je prends votre seconde pour moi et je vous renvoye la balle; peut-être nos voyageurs arriveront-ils avant que j'aye terminé mon expédition, car ils ne m'ont point donné signe de vie depuis leur départ et j'en augure un très-prochain retour.

Je suis pourtant un peu scandalisée de ce parfait silence, j'ai peine à y croire, j'ai fait renverser les poches du commissionnaire, en songeant à la trouvaille faite la veille, au fond d'une besace qui va souvent à la ville, d'une lettre de Champagneux datée du mois de septembre; mes recherches ont été vaines et je suis dans l'attente.

J'imagine que nos patriotes apostolisent de leur mieux, je ne sais s'ils feront beaucoup de fruits. Je suis toute occupée de ramasser ceux de l'année; ces soins économiques ne me déplaisent pas, ils sont vraiment dans notre destination naturelle, et, malgré ce qu'il y a de pénible dans ces tracas champêtres, j'échangerois bien contre eux toute la science des hommes et toutes les écritoires des savans. La récolte ne sera pas fort abondante; mais elle aura un bon prix; si vous voyiés comme

nos pauvres vignerons, qui ont été courbés toute l'année sur leur pioche, paroissent satisfaits de recueillir cette modique subsistance achetée par tant de sueurs, vous en seriés attendri. Quand verrons-nous les gouvernemens tellement organisés que le sort de l'homme rustique soit accompagné de toute la félicité que lui méritent ses travaux et sa simplicité! Il me semble que les législateurs ne se reportent pas assés souvent dans les campagnes; embarrassés dans le mécanisme de l'administration, obsédés d'une foule de choses et de gens subsidiaires, ils perdent trop aisément de vue la base de l'édifice et la sévère économie qui peut seule l'assurer.

Le nouveau code militaire me paroît donner un terrible ascendant au pouvoir exécutif déjà gorgé de tant de millions; avec de l'or à répandre et tant de grades à donner, tant de valets ou d'assassins à stipendier, quelles affreuses modifications ne pourra-t-il apporter à la plus belle constitution du monde? Vous avés bien jugé notre pauvre vicaire et son goût dominant; nous avons découvert qu'il n'avoit point donné au maître d'école la déclaration des droits que j'avois copiée pour lui être remise; nous avons muni celui-ci de deux exemplaires imprimés avec le commentaire, et j'ai fait la guerre à l'autre : mais, je n'ai obtenu que de pauvres raisons en réponse des bonnes vérités que je lui ai dites et qu'il lui a fallu rembourser malgré la dignité du sacerdoce.

Après huit jours de tonnerre le froid est venu nous saisir, déjà il me roidit tellement les doigts que j'ai quelque peine à conduire ma plume ; dans cette brusque alternative comment aurés-vous trouvé de beaux jours pour la tournée que vous préméditiés ? J'imagine que Lanthenas auroit saisi le moment de vous accompagner à Montpeyron s'il se fût trouvé ici à la réception de l'avis et de l'invitation que vous nous communiqués; mais je ne sais trop quelle sera sa marche ultérieure.

Il y a ici une lettre de *Brissot* pour lui ; je n'ai rien tenté de lui faire passer à Lyon, parce qu'il doit revenir avec notre ami et que j'ignore leur moment. Si vous étiés actuellement près de moi, ce ne seroit pas au volant ou à la promenade que je vous ferois accorder vos loisirs ; mais, en vous faisant partager la surveillance de la récolte, de la cave, et de mille préparations champêtres, je vous ferois faire le noviciat de votre vie future. Puissiés-vous découvrir une retraite charmante où vous établissiés en paix votre tabernacle, près des amis qu'il seroit si doux de réunir, et non loin de ceux qui, déjà fixés, voudroient du moins pouvoir aisément être visités et vous aller voir eux-mêmes !

Nous avons reçu dernièrement une petite mauvaise brochure de vieille date, en réponse à notre addresse *aux amis de la vérité*, dont elle est une grossière critique, assaisonnée de mensonges im-

pudens, de sotises de différens genres, le tout anonyme, comme de raison, ou pseudonyme, pour mieux dire, car il y a un nom fabriqué en l'air. C'est une de ces productions calomnieuses qu'on n'a pas même de mérite à dédaigner, quoiqu'elles puissent abuser peut-être quelques sots comme il y en a tant. Brissot paroît avoir profité de ce que vous lui avés marqué de l'engourdissement de Lyon; il a fait un article où il le relève, en donnant un coup de jarnac à Joubert.

Depuis que vous nous avés quittés j'ai pris pour lecture le procès-verbal des électeurs de 89; j'aime à me retracer ces grandes scènes, ces momens sublimes et solennels où tout un peuple indigné brise ses fers et reprend ses droits; j'aime à voir, dans les noms de ceux qui se sont généreusement dévoués à cette terrible époque, le nom d'un ami qui nous est devenu si cher; c'est ajouter au grand intérêt d'une superbe histoire l'intérêt touchant d'un sentiment particulier, c'est réunir au patriotisme qui généralise, élève les affections, le charme de l'amitié qui les embellit toutes et les perfectionne encore.

C'est ainsi que vous nous préparés, dans les lectures des temps, si la seconde législature vous employe, le dédomagement à la distance où il vous tiendroit de nous. Le voyage d'Angleterre me semble très-bien vu dans ces circonstances, surtout avec des oreilles assés exercées à la langue du pays pour bien entendre les discussions du

parlement. J'ai vû quelque part que l'opéra de Londres a donné dernièrement une représentation de la fédération françoise au champ de Mars; c'étoit des *bravos* sans fin et un enthousiasme inexprimable dans les spectateurs; des *députés* d'une société de Bretagne à celle de la révolution de Londres y étoient présens et furent accueillis, fêtés en frères, en hommes libres, par des hommes qui se connoissent en liberté.

Je l'avois bien prévu, nos amis arrivent; les juges de Lyon ne sont pas merveilleux, et il me semble qu'on croit avoir moins gagné à les faire qu'à les ôter de la municipalité dont on a pris le maire et le procureur de la commune. Vous aurés, je crois, quelques plaintes à adresser à Lamétrie qui a montré votre lettre à un député de Lyon, lequel vous a dénoncé à la société des amis de la constitution de cette ville; mais, c'est à Lanthenas qui s'est trouvé présent et qui a fait sentir la justice de vos observations à vous raconter l'aventure. Je lui remets la plume, après vous avoir réitéré le tendre attachement de vos bons amis.

---

15 octobre 1790.

[1] Nous arrivons, mon cher ami; et je me hâte de profiter du premier courrier, pour vous commu-

[1] Le passage qui suit est de Lanthenas qui continue sur la feuille

niquer quelque chose de notre séjour à Lyon. Une des choses qui peut vous faire le plus de plaisir, c'est d'apprendre que le mémoire du quartier de *Pierre Scise* est imprimé. On l'avoit adressé seulement à M. Blot; mais, comme la chose publique ne doit pas tenir à un seul homme, et moins encore l'affaire dont il s'agit, à celui-là, nous en avons fait adresser plus directement à l'assemblée nationale et aux députés patriotes. Nous en avons nous-mêmes adressé à divers membres, aux journalistes et à la société des amis de la liberté de la presse, avec les recommandations que je vous laisse à imaginer. Nous avons pressé le mieux qu'il nous a été possible, pour que l'occasion de cette affaire soit saisie, pour attirer l'attention la plus sérieuse des patriotes sur la ville de Lyon, faire sortir les troupes qui y sont et les renvoyer aux frontières. Puissent nos peines fructifier, c'est la seule récompense que je désire.

Ma dernière vous accompagnoit la réponse de Lamétrie. Je vous ai dit combien j'avois été douloureusement affecté de n'y trouver que des nouvelles de gazettes et pas un mot de l'usage qu'il avoit fait de votre lettre pour le bien de la chose publique. Je fus bien étonné, avant hier, à la société des amis de la constitution de Lyon, de reconnoître, dans la plainte qu'y fit le président, il sembloit au nom des députés de Lyon, que des

même de madame Roland, laquelle reprendra bientôt la plume à l'endroit où nous avertirons.

membres de cette société les avoient grièvement inculpés d'impatriotisme, que c'étoit votre lettre qui donnoit lieu à cette plainte qui d'abord fut accueillie favorablement. Le président profita de ces premiers mouvemens, pour proposer d'entendre la lecture de la lettre qu'on lui avoit écrite. Il y étoit dit, après les premières plaintes, qu'un M. Desissarts, se disant avoir vu beaucoup de membres de la société, etc., en passant par Lyon, avait écrit à un membre de l'assemblée nationale une lettre qu'ils avoient sous les yeux, remplie de patriotisme, mais dont ils ne pouvoient que se plaindre infiniment; que dans un paragraphe de cette lettre les députés de Lyon y étoient injustement outragés; et le paragraphe suivoit. C'étoit celui que vous commenciés en disant qu'il n'y avoit rien à espérer des députés de Lyon à qui il ne tenoit pas que leur patrie fût entièrement asservie, puisqu'ils n'avoient pas rougi de faire voter des remerciemens à une municipalité qui avoit trois fois usurpé le pouvoir législatif. Les excuses suivoient, on prétendoit que quand les éloges avoient été votés, la municipalité ne s'étoit pas encore rendue coupable et qu'ensuite, s'ils n'avoient fait entendre aucune réclamation sur les choses qui se passoient à Lyon, ce dont on gémissoit, c'est que des membres du corps législatif ne doivent réclamer sur rien, quand les citoyens ne se plaignent pas. J'ai senti que tout cela et le discours du président tendoit à faire voter quelque

lettre de *flagornerie*, j'en étois indigné ; et quoique d'abord, comme je vous l'ai dit, on parût disposé à en entendre sans aucune peine la proposition, j'ai ramené les esprits à considérer les événemens où l'on trouve à inculper les députés de Lyon, sous leur vrai point de vue. J'ai ensuite démontré que ces députés se défendoient par un fait et un principe également faux, toute l'assemblée s'est déclarée pour mon avis : et je dois au président qui est un sincère patriote, qu'il n'a pas insisté sur ce que l'amitié paroissoit lui avoir fait dire. Après la séance, il m'a dit cependant que des quatre députés il étoit convaincu du patriotisme de *Périsse* et de *Milanois*, députés de Lyon. On a arrêté seulement que l'on correspondroit avec les députés de Lyon, toutes les fois qu'il arriveroit dans cette ville des événemens remarquables et qu'on s'adresseroit à eux pour les pétitions que cette société se propose enfin de faire ou de provoquer, pour rétablir le patriotisme dans leur malheureuse ville.

C'est un sujet sur lequel je me suis permis encore de parler et j'ai été vivement applaudi par les patriotes chauds que cela m'a fait connoître. J'ai fait voir l'utilité qu'il y auroit à établir une communication fraternelle et suivie entre eux et les sociétés qui se forment, il paroît, avec assés d'activité dans les sections.

J'ai encore échauffé les esprits sur les trois objets de notre adresse à l'Assemblée nationale; on a mis à l'ordre du jour, pour la séance prochaine, de

s'en occuper : les membres ont été invités à en prendre lecture et à lire mon ouvrage, pour déterminer ce que la société fera pour appuyer les mêmes points, près de l'Assemblée nationale.

Voilà, mon cher ami, à peu près où nous avons laissé la ville de Lyon. Si M. Pigot y arrive bientôt, comme je l'espère, je pourrai encore y aller faire une mission. Je vous confirme ce que je vous ai dit que vous deviez faire faire à votre société des amis de la constitution de Clermont pour notre adresse. Si elle écrivoit en ce moment à celle de Lyon une lettre bien animée, cela viendroit bien à propos.

J'ai reçu enfin des lettres de M. Viaud et de l'abbé d'Anjou. Le premier est resté à Paris un mois de plus, parce qu'il a vu que malgré ce que l'abbé Cournan avoit promis, s'il partoit, tout étoit dessous. Il a soutenu par sa constance et son zèle les foibles commencemens de notre entreprise; et il me donne quelques espérances d'un nouveau choix d'un président qui sera probablement M. Pestel dont la constance s'est maintenue, et d'un changement de local pour les séances qui se tiendront aux Augustins. J'espère que dans votre voyage de Paris, ce sera bien la chose que vous vous empresserés de suivre et d'encourager avec le plus d'ardeur Faites en attendant chez vous ce que vous pourrés pour y concourir.

Je suis très-sensible au regret que vous me témoignés que je ne sois pas avec vous. J'aurois certainement eu beaucoup de plaisir à faire la

connaissance de votre famille. Cela se pourra peut-être mieux dans une autre occasion. En attendant si vous lui parlés de moi, veuillés bien lui témoigner tout mon empressement pour les personnes qui vous sont chères.

Je viens de recevoir une lettre de notre ami Brissot qui répond à trois des miennes. Il a quelque crainte sur les environs d'une ville aussi aristocrate que celle de Lyon, parce que, dit-il, le genre de son existence la rendra nécessairement telle, long-temps; il est empressé de connoître ce que vous pourrés lui dire d'ultérieur de Montperroux. Si M. Pigot arrive, comme je l'attends, il sera sans doute empressé de faire des offres sur quelque chose. Faudra-t-il que je le presse sur Saviny? C'est encore, de ce que j'ai vu, le lieu qui me semble le plus digne et le plus convenable. Brissot s'excuse ensuite sur l'article *Monarque* que nous avions blâmé. Il promet d'expliquer mieux son idée qui est, à peu près, que nous ne saurions de long-temps nous passer de loix fortement coërcitives. — J'ai rempli tant que j'ai pu le papier — il ne peut suppléer nos conversations. Faites-le servir cependant le plus que vous pourrés à nous entretenir, salut.

Avant de fermer ce que nous vous adressons aujourd'hui, mon cher ami, je reçois votre lettre du 9, et j'ajoute encore une feuille pour y répondre. Vous me dites que votre société des amis de la constitution avoit reçu notre adresse de Paris.

L'a-t-elle reçue avec la lettre circulaire que vous vous rappelés sans doute et que nous avons fait imprimer pour en accompagner l'envoi? Est-ce ensuite par la voie du club des amis de la constitution de Paris, que le paquet lui est parvenu? Je voudrois que vous vous donnassiés la peine d'éclaircir ces faits, et voici pourquoi. L'on m'écrit que de 156 clubs affiliés pour lesquels notre société des amis de l'union et de l'égalité de l'homme avoit remis des exemplaires de l'adresse et de la lettre circulaire, deux seulement ont accusé réception, celui de Toulouse et celui de Versailles, et les expéditions ont dû être faites fin aoust.

La société des amis de la constitution de Lyon n'a point reçu son paquet, et je crains que les cadets n'aient eu quelques ennemis secrets qui aient détourné la plus grande partie de nos expéditions. L'abbé d'Anjou ne comprend rien à la torpeur générale dans une cause aussi intéressante pour tant de milliers d'individus et si importante pour assurer notre liberté. Il a eu des doutes comme moi de trahison; mais il n'en a pas davantage de preuves.

J'écrirai à D. de vous faire passer quelques exemplaires de notre adresse. Je ne vous fais pas passer la dernière de Brissot pour ne pas grossir le paquet. Il mérite bien comme vous dites qu'on lui pardonne son laconisme. Je sais cependant bien qu'il seroit désirable qu'il s'étendît d'avantage sur sa manière de juger l'établissement que nous dési-

rons former : je ne sais point s'il a quelque capital dont il puisse actuellement disposer, et la séparation de tous intérêts comme vous le proposiés dans votre plan, me sembloit peut-être ne pas être entièrement convenable par rapport à lui. Je suis bien de votre avis sur ce que vous dites des habitations, et je crois qu'il me seroit très-facile de m'accomoder de ce que vous trouvés qui devroit suffire, si j'étois surtout animé par l'exemple que je recevrois, ou celui que j'aurois à donner. Quant aux missions je pense aussi qu'on les feroit beaucoup mieux si l'on étoit deux. On se soutient mutuellement, et alors les préjugés qu'il faut vaincre couteroient beaucoup moins à mépriser, pour ceux qui y auroient quelque peine. Nous sommes revenus de Lyon avec M. R.... presqu'entièrement à pied. Nous avons catéchisé beaucoup en route et ce mode de voyage, si bon dans tous les temps, nous a paru surtout admirable, plein de jouissances, sous le régime de la liberté. Je vous embrasse, mon cher ami, de nouveau. Je laisse le reste de cette feuille à nos amis qui auront quelque chose aussi à vous dire.

[1] Quelque chose! je le crois ; n'en a-t-on pas toujours beaucoup à dire à ses amis, sans avoir toujours le loisir de l'exprimer? assurément, nous ne

[1] Ici sur la même feuille et à la suite de Lanthenas, madame Roland reprend et continue.

pouvions nous méprendre sur votre sensibilité, sa manifestation ne sauroit consister dans les paroles au moment d'un départ si précipité; mais nos ames sont faites pour s'entendre puisqu'elles ont sû s'apprécier. Vous nous décrivés votre excurtion sur le Puy-de-Dôme d'une mannière bien attachante; elle est une nouvelle preuve que le temps comme la distance se mesure moins par l'étendue ou la durée que par la nature des objets ou la force des affections qui en remplissent l'espace. J'espère que votre comparaison mélancolique n'aura pas toute la justesse qu'elle paroît renfermer, et qu'en dépit de tant d'obstacles notre liberté sera triomphante sans toutes ces horreurs de trahison, de misère, de découragement et de mort dont la force des orages vous présentoit l'emblême. On ne peut les braver plus courageusement que vous avés fait, et quand on affronte ainsi la tempête on mérite de la vaincre, on doit la voir cesser. L'élévation de votre superbe montagne est l'image de celle où se portent enfin les grandes âmes au milieu des agitations politiques et du bouleversement des passions. Adieu, notre sincère affection vous accompagnera partout. J'écris à Bosc de vous envoyer la lettre de Dubois de Crencé. Nous vous embrassons.

Au clos Laplatière le 26 octobre 90.

Je me fais une fête de vous écrire, bon ami, et le plaisir de vous donner quelques instans me fait prendre la plume avec un empressement singulier. Ce n'est pas que j'aye à vous rendre, en échange de vos intéressantes descriptions, de vos charmans voyages, des nouvelles piquantes ou des récits attachans; vous connaissés notre hermitage et nos habitudes journalières; la vie des solitaires ressemble aux champs qu'ils habitent, les premières dispositions de la nature y demeurent toujours les mêmes, les nuances seules varient comme les saisons et présentent tour à tour un aspect riant ou mélancolique.

Tandis que vous promenés vos regards sur les scènes opposées de vos magnifiques campagnes et du monde tumultueux, que vous nourrissés votre sensibilité des affections vives, des vérités tranchantes que ce contraste fait naître ou ressortir, nous tournons constamment dans le cercle modeste que vous avés parcouru avec nous durant quelques momens et où nous retrouvons toujours les sentimens qui nous ont liés pour jamais.

Vous aurés reçu deux fois de nos lettres depuis la vôtre du 16; vos détails sur Beauregard et Montpeyroux ont fait écrire Lanthenas à Brissot et à M. Pigot.... Ce dernier vient d'arriver à Lyon et peut-être se déterminera-t-il à aller visiter ces objets.

Il paroît résulter de leur comparaison que les Beauregard offriroient plus d'avantages que Montpeyroux ; j'avoue que si votre société ne peut trouver à se fixer dans le département de Rhône et Loire, je l'aimerois mieux dans celui du Puy-de-Dôme que partout ailleurs.

Mon bon ami n'entend pas volontiers ce parti moyen, il vous regarde tous comme perdus pour nous si vous n'êtes pas nos près voisins ; je ne sais si c'est de ma part confiance ou modération, mais je confesse que je ne vois pas les choses ainsi, et j'imagine que des citoyens missionnaires comme je vous envisage ne craindroient pas deux journées de chemin pour venir nous visiter. J'ai même besoin de me persuader cela, car je ne vois que de bien foibles apparences pour votre établissement plus rapproché ; je considère l'Auvergne comme un lieu où vous devés tenir et j'aime à penser que son département tient à celui que nous habitons.

Nous vous avons fait part de la nouvelle conspiration au centre de laquelle nous nous trouvions placés quant au local ; elle a eu quelqu'effet sur Lyon, et voici comment. La première découverte des enrôlemens s'est faite à *Valence ;* les districts de cette petite ville se sont assemblés et, après s'être procurés des renseignemens certains, ils ont écrit à la garde nationale de Lyon ; cette lettre ostensible a été imprimée et répandue avec profusion, les amis de la constitution l'ont addressée à

toutes les gardes nationales et toutes les municipalités qu'ils ont imaginés devoir préférablement instruire, et c'est sur cette annonce que *Mâcon*, avec quelqu'aide de son voisinage, a fait investir le château de Bussy et saisir le ci-devant comte; Paris n'est encore pour rien là-dedans. Les Lyonnois et leur garde, qui sembloient paralisés ensemble, se sont éveillés à la fois, ils se sont assemblés légalement, ils ont fait convoquer leurs assemblées primaires et ils travaillent à nommer un commandant-général, des aides-majors, etc. L'aristocratie, qui d'abord osoit débiter que la lettre de Valence étoit une invitation de M. Roland et d'un autre patriote pour soulever le peuple, a pris la mine allongée; mais les marchands font enregistrer tous leurs commis jusqu'au dernier, pour en faire des citoyens actifs qui influent sur les élections. Cette ruse est jugée; il faut espérer qu'on se tiendra en garde contre ses effets et qu'on prendra des mesures pour les prévenir. En attendant, la municipalité, toujours corrompue, a fait arrêter le récit exagéré, il est vrai, de la conspiration, et emprisonner des colporteurs qui le débitoient, du moins en est-elle accusée dans le peuple et peut-on la présumer coupable de ce nouveau délit contre la liberté de la presse. Il est impossible que la révolution ne s'achève pas; les atteintes que ses ennemis cherchent à lui porter ne servent qu'à l'assurer. Vous aurés vu avec douleur le peu de vigilance des patriotes de l'assemblée pour soute-

nir la motion contre les ministres; mais, d'autre part, leur dépit d'avoir été joué paroît avoir rappelé leur vigueur. Il n'y a que ces maudits comptes qu'on ne peut obtenir. Il me semble qu'il faudroit faire une addresse bien frappée, où l'on feroit sentir que le salut de l'empire, le succès de la constitution et la confiance publique sont attachés au bon ordre des finances, à la responsabilité déterminée des ministres, où l'on réclamât avec la plus grande vigueur et l'énergie la plus imposante l'établissement de l'un et de l'autre; une telle addresse, adoptée par une société des amis de la constitution, envoyée à toutes, et présentée en leur nom à l'Assemblée nationale pourroit produire un grand effet.

Malgré les vœux des méchans, le ciel favorise la France, et le meilleur temps a présidé aux semailles, de mannière qu'on peut encore espérer une bonne récolte pour l'année prochaine. Mais, tout annonce l'approche de la saison rigoureuse. Les vignes commencent à se dépouiller, la tête jaunissante des bois d'Alis montre les livrées de l'automne, les brouillards s'élèvent de nos vallons silencieux, et des pluyes fréquentes nous obligent de garder la maison. Nous avons repris le travail, et je n'attends qu'un jour favorable pour aller remettre Eudora au milieu des jeunes compagnes dont l'exemple lui est utile. Nous tournons quelquefois les yeux vers les montagnes qui vous séparent de nous; pour des amis éloignés ce sont

les montagnes Bleues du sauvage Américain...... Si la distance doit se mesurer par le temps nécessaire pour recevoir réciproquement de ses nouvelles, vous ne serés pas plus éloigné à Paris. Nos amis prêchent ici, comme vous faites sur les chemins, et votre apostolat vaut bien à mes yeux celui des disciples de Jésus; partout le peuple est plus près de la vérité que ne le sont les prêtres qui prétendoient l'enseigner; Lanthenas en a fait dernièrement l'épreuve avec le petit vicaire, comme vous avec les moines, et vous avés tous deux également perdu votre temps. Réservés-le pour meilleur usage. Adieu; si le courrier de jeudy n'apportoit pas une de vos lettres, je m'en étonnerois et ne me deffendrois de quelqu'inquiétude. Je cède la plume à votre compagnon pour terminer cette lettre, quoique le bel esprit Pope ait prétendu qu'une lettre double, ou faite à deux, devoit être sotte, puisqu'elle étoit mariée; cette épigramme étoit plus digne du célibataire que de l'auteur rival d'Homère. Nous vous embrassons *toto corde*.

J'ai lu, mon cher ami, avec plaisir les détails que vous nous avés donné sur Montpeyroux et Beauregard. Je les avois déjà communiqués à M. Pigot, mais ma lettre ne l'a point trouvé à Genève. Il vient de m'écrire de Lyon. Je lui propose

[1] Cette partie est de Lanthenas qui écrivait quelquefois, comme on l'a vu, sur le même feuillet de lettre.

aujourd'hui, s'il a deux chevaux, comme il l'avoit dit, de venir me prendre et d'aller visiter les lieux que vous nous avés décrit. Il seroit alors bien désirable que nous vous trouvassions encore à Clermont. Je vous communiquerai la réponse de M. Pigot, sitôt que je l'aurai. Je le presserai de se hâter, pour ne pas vous faire languir. Je conçois combien les voyages que vous projettés ont d'attrait! mais ne pensés-vous pas que votre éloignement pourra nuire à nos projets dont les foibles commencemens ont besoin du concours de ceux qui sont le plus libres et qui peuvent le plus pour les perfectionner? Il paroît que M. Pigot a vu plusieurs endroits dont il se réserve de me parler. Mais il me semble qu'il me sera facile de le déterminer pour l'Auvergne.

J'ai envoyé dernièrement à Brissot un article pour son journal, que j'ai intitulé ainsi : *Quand le peuple est mûr pour la liberté, une nation est toujours digne d'être libre*, et j'y ai prouvé que le peuple françois est mûr pour la liberté. Je verrois avec plaisir qu'il l'employât. Il y auroit quelque générosité, puisqu'il relève les idées dangereuses d'une de ses feuilles que nous avons tant blâmées. Le temps est entièrement à la pluie, j'aurois autrement été faire un tour à Lyon dans ces circonstances. J'attendrai la réponse de M. Pigot et je vous la communiquerai sans délai. Ménagés-vous, n'oubliés pas ce que je vous ai dit pour les cadets, parlés-m'en et croyés-moi toujours votre ami.

LANTHENAS.

Le 28 octobre 90.

Il faut bien, mon ami, que je fasse avec vous une petite causerie *a parte*, car il n'arrive plus souvent que je sois chargée de vous répondre. Cependant, deux de mes épîtres vous ont été addressées à Clermont, d'où elles vous parviendront sans doute avec le temps. Je présumois qu'il étoit survenu quelque chose dans votre marche, ou que vous en aviés pris une nouvelle; j'avois compté huit grands jours sans rien recevoir de vous, et je n'ai pas même imaginé de chercher que cela pût être naturel autrement.

Vous voilà donc à cent lieues de nous! mais, il est telle séparation à laquelle la distance ajoute peu; quand l'une est absolue, l'autre est presque nulle; pour des amis qui ne peuvent se parler. qu'importe quelques points de l'espace? il n'y a d'étendue que là où ils se retrouvent.

Les grands intérêts de la chose publique offrent à votre activité d'excellents aliments et de dignes sujets; il est grandement besoin, ce me semble, que les patriotes entretiennent le feu sacré; les ministres luttent toujours contre la révolution, l'assemblée n'ordonne point les finances, on ne voit pas de comptes; les dépenses courrent, le peuple demeure chargé, et il n'est point assés éclairé pour juger tout ce dont il faut payer la liberté; l'aristocratie voudroit le dépiter et perpétue, pour y

parvenir, les désordres du trésor public. Je ne suis pas en peine de tout ce que le civisme pourra vous inspirer pour électriser les âmes, propager la saine doctrine, former l'opinion générale et déterminer par elle tout ce que sollicitent le bien de nos frères et le salut de la patrie; j'aime à vous voir au lieu où vous pouvés le plus utilement influer.

Votre voyage d'Angleterre ne me paroît plus assuré, car, s'il y avoit quelqu'apparence de guerre, ce ne seroit pas le cas de vous déplacer, pour double raison : nos législateurs auroient alors plus de besoin que jamais que les bons citoyens se ralliassent autour d'eux, et les passagers ne seroient point aussi libres ou pourroient bientôt cesser de le devenir. Puisse le ciel détourner de nous ces querelles étrangères, invoquées par les ennemis de la constitution, dans l'espoir de la renverser! Puissai-je voir s'assurer dans mon pays un gouvernement sage qui, rappellant les hommes à la justice, à la bonté, les rende au bonheur que la nature leur avoit destiné! Que ceux que j'aime savourent la félicité qu'ils auront concouru à établir, et je ne desirerai plus rien pour la mienne; j'oublierai les maux particuliers que l'ancien ordre des choses ou le malheur des circonstances pourroit me laisser à sentir. Je vais demain à la petite ville conduire ma chère E.....; cette nouvelle séparation me retrace amèrement toutes les raisons qui m'ont une fois obligée à la faire, et mon cœur se déchire. Faut-il si bien connoître les charmes et les devoirs de la

maternité pour être privée de sa plus douce tâche! Qu'est-ce que le soin d'allaiter son enfant, en comparaison de celui de former son cœur? Le premier me fut si cher que je l'achetterois de tout mon être et que je l'aurois payé de ma vie, pourquoi ne m'est-il pas donné de me livrer à l'autre? Il est trop vrai que dans toutes les situations de la vie civile comme dans la grande société, même le bien apparent qui contrarie la nature est une source d'abus ou de douleurs. Les hommes ne sont pas *nés pour être écrivains*, mais citoyens et pères de famille, avant tout; les femmes ne sont pas faites pour partager toutes les occupations des premiers, elles se doivent entièrement aux vertus, aux sollicitudes domestiques, et elles ne sauroient en être détournées sans intéresser et altérer leur bonheur. Heureuses celles dont les devoirs ne sont point contradictoires et qui ne sont pas forcées de choisir entre les sacrifices de quelques uns d'eux! Pour adoucir le chagrin que ranime le sujet de mon voyage, je ferai servir celui-ci à des emplètes où vous êtes pour quelque chose, puisqu'il est question de vêtir des orphelins auxquels vous avés destiné des soulagemens; je dois confesser que la volupté de faire le bien au nom de ceux que l'on chérit mérite des compensations qu'on ne sauroit trouver trop grandes, et puisque le destin balance aux humains le plaisir et la peine, quiconque sait aimer et peut être utile ne peut plus avoir à se plaindre.

J'ai saisi avec attendrissement ce que vous nous

avés dit, et de votre excellent père, et de votre digne ami G.; j'ai compris ce que vous vouliés me répondre; j'ai tout entendu. Il est impossible, mon ami, que nous cessions jamais de nous entendre; l'imagination s'égare, la raison se trompe, et la philosophie même s'abuse ou nous abuse quelquefois, mais un cœur droit ramène toujours à la vérité, c'est sa tendance inévitable. J'arrête ici pour ajouter demain quelque chose avant d'envoyer à la poste; il est minuit, je suis dans ce cabinet.... où je ne pourrai bientôt plus faire des lectures solitaires comme il m'arrive si souvent avant de me livrer au repos, car on me fait déloger pour cet hyver; je vais occupper une chambre de passage, nouvellement distribuée, et assés triste; mais enfin, partout où l'on est avec soi-même, on appelle les objets dont on se plaît à s'occupper.

29. Je suis obsédée, je n'ai que le moment de cachetter et d'expédier avant l'heure du courrier; adieu, mille fois; ou plutôt, jamais adieu.

Le jeudy au soir 28 octobre 90.

[1] Nous restons ébahis, notre cher ami, en recevant votre lettre de Paris. Nous vous croyions en-

[1] Cette lettre est de monsieur Roland.

core à conventualiser, à monacaliser, par monts et par vauds; et il est certainement parti d'ici deux ou trois lettres à votre addresse à Clermont, qui n'y seront arrivées que depuis votre départ. Elles contiennent les histoires de notre petit théâtre, lesquelles néantmoins ne tendoient à rien moins qu'à faire danser le pan-branle à toute la nation.

On voit très-bien, ceux qui proposent de faire armer les campagnes; c'est véritablement sur elles qu'il faut compter; car elles ont l'amour de la chose dans le cœur; mais il faut les instruire, les endoctriner au moral et au physique. Ils ont les bons principes; ils ne manquent ni de bon sens ni de courage; mais il n'y a pas d'entente; ils ne savent comment s'y prendre pour s'ordonner.

M. Pigot est à Lyon : l'ami Lanthenas lui a écrit pour l'engager à venir le prendre, et aller ensemble vous trouver en Auvergne. Ne voilà-t-il pas que vous en êtes à cent lieues! Vous devriés vous occuper, et ce seroit merveille, de faire entendre par quelqu'un de fort discret et de très-adroit, à la ci-devant dame de cette paroisse, que son mari n'y seroit plus vu de bon œil, et qu'ils feroient bien de se défaire de ces biens pour en acheter des nationaux auprès de Paris, etc., etc. Ladite dame a mandé dernièrement qu'elle se proposoit d'acheter une petite campagne aux environs de Paris, pour y aller passer la belle saison; elle ne dit pas qu'elle veut vendre; il ne faudroit pas

non plus lui proposer d'acheter ; mais lui faire entendre, etc. Nous avons fait de singuliers projets sur ces arrangements ; et je crois, par ma foi, que pour vous, pour lui, pour eux, pour nous, on ne sauroit rien faire de mieux. Sa demeure est rue Neuve-des-Capucins, chaussée d'Antin. Nous avons déjà songé à un excellent agent ; nous lui avons écrit en Vivaray : mais il ne peut aller à Paris avant le printemps ; et il faut y être ; on ne peut traiter une affaire aussi délicate qu'avec beaucoup de précautions, et en présence.

On remue déjà diablement à Lyon pour les élections de la Saint-Martin : on me mande qu'on parle de moi, et qu'à mon nom, les aristocrates font comme on dit des possédés sur qui l'on jette de l'eau bénite. Nous rions de la satire ; cependant je suis très-décidé à ne pas démarer d'ici avant que les élections ne soient terminées. J'ai bien fait mon calcul, et je ne me soucie de rien : je n'en serai que plus ardent à prêcher sur les toits la bonne doctrine. On parle beaucoup du fameux Imbert, pour la place de maire ; mais je crois assés le connaître pour penser qu'il ne voudroit être nommé que pour être lavé, et qu'il refuseroit. Quoi qu'il en soit, je vois tans de gens intéressés à avoir là un aristocrate, que je désespère que cette municipalité soit jamais patriote.

Brissot n'a rien dit de ma motion, ni de ce qui s'en est suivi : il a beau dire, je crois que sur cet article, il est fort modifié par Blot, lequel me

semble perdre son tems, et devoir être un peu embarrassé de son retour.

Il a plu considérablement pendant 5 ou 6 jours; c'est toujours le vent de midi; et il fait doux comme vers la fin de mai : la campagne est charmante.

Nous vous embrassons de cœur et d'âme.

1er novembre 90.

M. Henry Bancal.

En arrivant hier de la ville, où j'avois été conduire notre petite et ramasser les nouvelles, tandis que nos amis étoient ici à philosopher et jouer au volant, nous avons lû des papiers et décidé qu'il falloit écrire à Brissot.

J'ai pensé que vous seriés sans regret le porteur de cette épître, et je vous la fais passer pour lui être remise avec le n° 51 du Courrier de Lyon.

J'ai trouvé Villefranche garni de soldats; le régiment de Guyenne y est en garnison; on paroît en être généralement content; il me semble aussi résulter des divers témoignages que, là comme ailleurs, les soldats aiment la révolution et les officiers l'ancien régime. N'a-t-il pas été décidé que ce ne seroit que dans les villes de guerre que le commandant des troupes de lignes donneroit le mot de l'ordre, et que partout ailleurs ce seroit

celui de la garde nationale? Ce point est contesté. Les juges de Villefranche sont nommés; le digne M. *Pesant*, dont vous nous avés ouï parler, est président du tribunal; *Chaslet*, député, en est membre; les autres choix paroissent aussi assés sages; ceux des juges de paix présentent partout beaucoup de difficultés.

Vous avés reçu quelques unes de nos précédentes qui vous tenoient au courant de nos entours. Nous demeurerons paisiblement ici jusqu'à Noël, et nous laisserons les Lyonnois ordonner leur municipalité, dans laquelle le parti aristocrate redoute terriblement de voir entrer des patriotes. En attendant, notre curé campagnard nous débite force fagots dont, heureusement, ses paroissiens se moquent, et nous répandons des exemplaires de la déclaration des droits que l'on commence à lire. Dans mon court séjour à la ville, j'ai eu occasion de rabattre le pédantisme d'un procureur syndic qui oublioit déjà que les administrateurs d'aujourd'hui ne sont que les commettans de leurs concitoyens envers lesquels ils auroient très-mauvaise grâce de faire les importans en traitant de leurs propres affaires; j'ai diverti nos amis de ma correspondance avec ce personnage.

Je pense que le courrier d'aujourd'hui nous apportera de vos nouvelles; l'ami Lanthenas attend de celles de M. Pigott. J'ai laissé tous les poëtes italiens pour le Tacite de Davansati; il n'est pas permis, dans un temps de révolution, de tourner ses

études d'agrément sur des objets éloignés de la chose publique, ou étrangers aux sentimens qu'elle exige; si je puis, cet hyver, donner quelques momens à l'anglois, ce sera pour lire l'histoire de madame Macaulay; je ne quitterai les historiens que pour la Morale de Rousseau qui convient si parfaitement au civisme, qui est si bonne au solitaire et si chère aux âmes sensibles. Les trois amis embrassent leur quatrième.

Que devient le sage Garran ?

Au clos Laplatière 5 novembre 90.

M. Henry Bancal.

Je ne sais comme vont les courriers, mais vous auriés dû recevoir trois lettres de nous au lieu d'une renvoyée par Clermont, et les vôtres nous paroissent séparées par de bien longs intervalles. Il est vrai que les solitaires mesurent le temps d'une autre manière qu'on ne peut le faire dans les villes et surtout à Paris; je crois cependant qu'en cela, comme en tant d'autres choses, nous ne différons pas beaucoup. Mon bon ami vous a copié, ci-joint, une lettre que nous avons reçue en même temps que votre dernière et dont les observations lui ont paru mériter quelqu'attention; elle est d'un homme versé dans les affaires; il voit peut-être en noir, mais bien des gens peuvent voir ainsi, et dès lors

leur sentiment doit être compté pour quelque chose dans l'ordre public. Nous livrons ces réflexions à votre patriotisme pour en user comme il vous paroîtra sage et en aiguiser l'activité, la vigilance de nos meilleurs députés. On n'apperçoit pas parmi eux de tête financière, dans la grande et bonne acception du mot; ces comptes tant desirés ne se publient toujours point, et personne n'insiste sur cet article avec la vigueur et la suite nécessaire. Enfin l'économie, ce puissant et unique moyen de soutenir l'état ébranlé, n'est pas l'objet des opérations et de la prévoyance de notre assemblée. Échauffés les esprits sur ce point, et faites envisager que, dans les espérances qui se sont répandues parmi le peuple, l'augmentation des impôts sans l'assurance d'un régime sévère et de l'extinction de la dette, serait capable de produire des effets funestes à la révolution. Vous nous avés mandé des choses consolantes sur la force du parti patriotique, l'état de splendeur des jacobins et la désertion du club de 89; vous ne sauriés imaginer combien ces bonnes nouvelles nous restaurent et nous font de bien.

Lanthenas est encore avec nous, il ne vous écrit point aujourd'hui, il est de mauvaise humeur contre Paris et les journalistes; Tournon, qui se plaint de n'avoir pas de correspondant à Lyon, a reçu de lui plusieurs lettres sur cette ville et il n'a seulement pas donné signe de vie: on ignoroit que les objets lui fussent parvenus si *Pethion*, sous le

couvert duquel ils étoient addressés, n'eût trouvé, tout député qu'il soit, le temps de répondre et d'instruire de leur destination. Lanthenas a aussi écrit plusieurs fois à Blot, en lui envoyant divers articles dont aucun n'a encore paru. Ce n'est que d'hier qu'il a eu des nouvelles de M. Pigott, franc original, qui ne répond seulement pas à tous les détails qui lui avoient été communiqués sur l'Auvergne et les Beauregard, et la proposition d'aller les visiter; il mande qu'il a vu plusieurs biens ecclésiastiques dont aucun ne l'a satisfait, et qu'il croit qu'il vaudroit mieux chercher une propriété de particulier; puis il engage Lanthenas à venir le trouver à Lyon pour y servir le patriotisme dans la société des amis de la constitution. En vérité, je ne pense pas qu'avec cet inconstant Pythagoricien vous fassiés jamais rien, à moins qu'on ne trouve un objet qui, le séduisant d'abord, l'entraîne sur le champ : s'il n'est ainsi pris *subito*, il cherchera toute sa vie et ne bâtira que des projets. Voici le temps des élections à Lyon, on y parle beaucoup de notre ami; adversaires et autres en font grand bruit, par des motifs très-différens; Lanthenas met une sorte de délicatesse à s'y montrer dans cette circonstance, pour ne pas donner prétexte à des suppositions de recherches ou de cabales. Notre ami lui a proposé d'aller visiter un prieuré près de Villefranche et quelques domaines nationaux; les choses en sont là, et je ne vois pas encore que les élémens de votre société soyent crochus comme

ceux des tourbillons de Descartes, de manière qu'ils peuvent s'agiter long-temps avant de se réunir et de former un monde.

Je n'aime pas que vous vous plongiés dans la mélancolie, c'est une mauvaise disposition pour le voyage de Londres dont le climat vous en inspirera bien assés dans cette saison. Vous trouverés cette grande ville toute enveloppée de brouillards et de fumées; ce n'est pas le temps des beaux gazons et de la parure de ces jardins charmants où l'on peut se livrer à la douce rêverie, ou s'élever aux méditations sublimes. Le parlement et les spectacles, la politique et les mœurs, voilà les objets sévères que vous pourrés observer et suivre, sans les distractions aimables que l'observation d'une nature nouvelle et touchante vous auroit fournies dans une saison plus heureuse. Emportés donc avec vous un peu *del brio francese;* ce n'est pas une exhortation qu'on eût eu à faire autrefois aux hommes de notre nation, toujours bien prémunis contre les influences du spleen; mais avant même notre révolution vous étiés trop différent d'eux pour n'être pas digne des Anglois; il suffit, pour la gloire, d'être devenu plus libre qu'eux, et il ne faut pas, pour le bonheur, renchérir sur leur mélancolie. Au reste, j'imagine que vous aurés des lettres qui vous mettront à même de voir la société; ce n'est pas un article à négliger et il doit vous procurer des plaisirs. Lorsque je suis allée dans ce pays, nous n'avons eu que le temps de

visiter le matériel et de considérer les surfaces ; j'ai plutôt appliqué alors les idées que j'avois du gouvernement et des hommes, que je n'en ai beaucoup acquis. Avec plus de loisir, vous devés mieux faire que nous, et j'espère que votre voyage, par les communications que vous voudrés bien nous faire, complétera le nôtre ; faites-moi connoître les Angloises, dont je n'ai vu que l'extérieur aimable et décent qui promet un cœur sensible auquel elles ont la réputation de joindre un jugement exquis et un esprit cultivé. Lanthenas parloit l'autre jour d'Angloises qu'il a vu à Paris, que vous et M. Garan devés connoître et qui pourront peut-être vous procurer des relations agréables. Si vous vous arrêtés à Amiens, que nous avons habité, vous pourriés y voir de nos amis qui le sont aussi devenu de Bosc. On m'avertit qu'il est onze heures, qu'il faut partir pour mettre cette lettre à la poste, et je la termine par les embrassemens de la bonne amitié qui vous est vouée à jamais parmi nous.

Copie d'une lettre écrite de Paris le samedi 30 *octobre* 1790.

[1] Hier matin, M. de Montesquiou fit au nom du comité d'aliénation et des finances un rapport sur l'emploi des nouveaux assignats, à la liquidation de la dette courante. Suivant le projet des comités,

[1] Cette copie est de la main de monsieur Roland.

deux cent millions seront prélevés sur les huit cents, pour pourvoir aux besoins courants de l'état. Le surplus sera employé à l'acquittement de la dette exigible.

Observations. Quatre cent millions de biens domaniaux et du clergé sont mangés : les deux cents qu'on demande le seront à la fin de février au plus tard. Voilà un cinquième de cet avoir de dissipé sans payer une obole. S'il survient le moindre événement extraordinaire, comme guerre de terre ou de mer ; et même, si l'assemblée s'amuse à bagnauder, comme elle fait ; si le royaume continue à perdre dans son commerce 50 à 60 millions par balance soldés en argent ; si l'impôt est refusé, retardé, modifié, comme il y a toute apparence ; si enfin les colonies nous échappent et ne nous envoyent pas directement leurs denrées ; si la misère continue de régner dans les villes par défaut de consommation, et dans les campagnes par défaut de bras et de bestiaux, tout est perdu, la banqueroute la plus affreuse est assurée.

Je vois dans l'assemblée beaucoup d'esprit partiel, et pas un caractère d'ensemble. M. de Montesquiou, depuis qu'il calcule, s'est toujours trompé. M. Necker, au lieu de l'aider, s'est tenu orgueilleusement dans son coin, et l'a sans cesse harcelé par de nouvelles demandes. Peu à peu il a retiré ses fonds, dégagé sa maison de banque ; et il n'a tenu qu'à lui d'y joindre la valeur de ses bâtimens. Il a pris le parti le plus sûr : j'en aurois

fait autant. Mais, auparavant, j'aurois exposé les dangers futurs par les passés ; et je me serois amplement justifié par là. Quoi qu'il en soit, l'imposition commence à paroître et à être distribuée à Paris. Le murmure est général. Le marchand détailleur est quadruplé. Ce n'est pas du bonheur. La récolte annuelle du vin a été estimée à quatre cent millions, puisque le comité a estimé à la vingt-cinquième partie ce droit, et que de là, il devoit en revenir au trésor public seize millions. Cette motion a été ajournée à huitaine.

Calculés, et distrayés ces dépenses ; plus, les pensions du clergé, les risques de l'impôt, les dépenses de l'armée de terre et de mer, la position des colonies, la liste civile, les événemens imprévus, la guerre peut-être, la perte, je le répète, de la balance du commerce : conclués et tremblés. Quant à moi qui n'ai que mes sentimens intérieurs et mon expérience, je vous avoue que je n'ai jamais vu le danger plus près, le gouffre plus effrayant, et la nation plus proche de sa ruine totale. J'en ai été agité toute la nuit..... Dieu veuille que M. Necker ne finisse pas par avoir raison.

N. B. Un ami, imposé l'année dernière à 42 liv. l'a été celle-ci à 180 liv.

P. S. Que deviendront les boutiques si chères du Palais-Royal ? etc., etc. ; quatre pages d'etc.

Cette lettre est destinée pour H. Bancal, un de

nos amis qui, avec un billet de moi, vous ira voir demain soir. Veuillez la lui remettre.

Je vous embrasse tous.

Louis Bosc.

8 novembre 1790.

Au clos Laplatière 30 novembre 90.

Nous attendions de vos nouvelles avec impatience; les premières de Londres nous sont parvenues depuis cinq à six jours, et vous jugés comme elles ont été accueillies. J'ai tardé de vous répondre, non pour avoir plus de choses à vous dire, l'amitié ne reste jamais court, mais pour en avoir de meilleures à vous apprendre. Je n'étois pas remise de je ne sais quelle crise ou révolution qui m'avait attérée, lorsque mon ami est tombé malade; les premiers symptômes me firent craindre de voir renouveller l'affreux état de l'année précédente, mais ce n'étoit qu'une fièvre d'éruption; un érésipelle s'est déclaré à la jambe et tous les autres accidens ont disparu; il est dans les remèdes que nécessite cette circonstance, et sera libre, à ce que j'espère, vers la fin de cette semaine. Ses maux m'ont fait oublier les miens, l'inquiétude m'a rendu mon activité, nous sommes tous mieux : c'est ce que je voulais pouvoir vous mander. J'aurois beaucoup à ajouter sur ce qui nous est personnel; j'y viendrai bientôt, car je n'ai pas l'espé-

rance de vous apprendre du nouveau sur les affaires publiques dont j'aimerois à vous entretetenir. Vous savés que le ministère est enfin changé ; le brave Duport, patriote et plébéien, est passé à la place du garde-des-sceaux ; Duportail donne des espérances, il est à la guerre ; Fleurieux est éclairé sans être ami de la révolution, mais il marchera avec les choses dès qu'elles paroissent les plus fortes. Le duel de Lameth et de Castries a commencé une sorte de révolution qui doit s'achever par un décret contre ce barbare et féodal usage. Il y avoit eu partie faite pour engager les patriotes à se couper la gorge : plusieurs d'entre eux furent insultés par des férailleurs dans le même temps qu'un Chovigny provoquoit Lameth à se battre : celui-ci refusa deux jours ; mais Castries s'étant prévalu de ce noble refus pour le plaisanter et le pousser à bout, il eut la foiblesse de céder ; il fut blessé. Le peuple irrité dévasta l'hôtel de Castries ; en exécutant cette vengeance il développa ce mélange de colère et de modération, de violence et de désintéressement qui fait rûgir ses ennemis et que ses partisans mêmes n'admirent peut-être pas assés. Les meubles, les glaces, les effets les plus précieux étoient mis en pièces et jetés par les fenêtres, et des hommes couverts de haillons déchiroient à pleines mains des assignats en s'écriant : « Autant de gagné pour la nation ! » On déchiroit de superbes tableaux, et un portrait du roi, fêté et respecté, fut élevé en place appa-

rente, exposé à la vénération de tous. Les terribles exécuteurs se fesoient fouiller en sortant, pour prouver qu'ils n'emportoient rien; ils arrêtèrent eux-mêmes quelques voleurs qu'ils trouvèrent saisissant de l'argenterie. Racontés ces faits à ces braves Bretons, qui étoient dans le temps de Tacite *Domati all' ubidire, ma non all' esser schiavi*, et dont l'âme fière doit se plaire à reconnoître la vigueur et la générosité de leurs voisins trop longtemps ennemis. Les sections de Paris ont député vers Lameth pour lui reprocher sa complaisance et lui remontrer ses devoirs; des sociétés d'amis de la constitution ont fait des addresses à l'Assemblée nationale pour obtenir un décret contre les duels. La pétition d'Avignon, qui s'offroit à la France, n'a pas été accueillie avec la franchise des vrais principes et la loyauté qui convient à des hommes libres; on n'a fait qu'un tour de passe-passe, on a ajourné la question et chargé le pouvoir exécutif d'envoyer des troupes pour protéger la tranquillité des Avignonois. Le tribunal de cassation est à peu près organisé; les objets secondaires vont leur train, mais l'on manque toujours de sévérité dans les finances, et l'on ne donne point à tous les comptes et dépenses cette parfaite publicité qui en facilite la discussion par les premiers intéressés.

Brissot vient de donner une excellente lettre à Barnave dont il révèle toutes les foiblesses, et dont il révèle tous les torts dans sa conduite politique

et ses divers rapports à l'Assemblée. C'est un bon ouvrage qui doit être utile dans les circonstances et qui feroit estimer et chérir son auteur s'il n'étoit déjà connu et apprécié par les gens de bien.

Je reviens à nous. Notre mère a terminé sa carrière dans sa 92e année; cette époque pouvoit devenir celle d'une réunion absolue de ceux de ses enfans qui lui survivoient; le sentiment et les convenances le demandoient également. Notre ami, oubliant tout ce qu'un aîné avoit pu lui faire éprouver dans nos usages et nos préjugés despotiques, ne lui a manifesté que des dispositions fraternelles; je me suis chargée de leur expression et, tout en jugeant ce que tant d'opposition de principes, de goûts et d'humeur apportoit de difficultés dans la vie commune, je ne me suis attachée qu'à ce qui pouvoit la rendre douce, et j'ai senti du plaisir à me dévouer pour ma part au charme de cette réunion. Il ne m'est pas arrivé comme à Salomon qui, ne demandant que la sagesse, eut encore mille biens avec elle; mais l'intention nous a été, sans doute, imputée à mérite, et décidée au sacrifice j'ai été dispensée de l'épreuve; quoique ce soit un malheur de ne pas trouver dans les siens une juste correspondance, ce peut être un bien sous quelques rapports, et il vaut mieux ne pas vivre toujours rapprochés quand il n'existe point de conformités morales entre les êtres.

Durant ces petites scènes domestiques les affaires de Lyon prenaient une nouvelle tournure; cinq

des anciens municipaux, demeurés par la voie du sort, ayant donné leur démission, les premiers notables passent à leur place, notre ami est du nombre. Cependant, mille difficultés, inventées à plaisir pour diminuer le nombre des votans, ou naissantes des passions diverses, retardent beaucoup les élections ; nous avons arrêté d'attendre qu'elles fussent achevées pour nous rendre à Lyon, où notre ami ira remplir ses fonctions, disposé comme tout bon citoyen qui doit pouvoir dire aujourd'hui avec César, mais pour une meilleure cause :

Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre ;
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.

Arrêtés à cette idée, nous avons cependant éprouvé quelqu'indécision en apprenant que le rapport sur les manufactures était prêt ; que la suppression des inspecteurs entre dans le projet, qui conserve seulement les chambres de commerce, et forme en outre un collége de commerce, partie instructif, partie administratif, qui correspondra avec les chambres de commerce. On ne parle point de retraites aux supprimés. Peut-être y auroit-il quelque raison à faire le voyage de Paris dès que le rapport paroîtra, si tant est que l'Assemblée le mette à la discussion, et d'y faire les observations utiles à la chose commune, avec les réflexions qu'inspire la justice particulière pour de vieux serviteurs dans cette par-

tie. D'un autre côté la sagesse semble demander qu'aussitôt la décision de l'événement, nous nous confinions bonnement dans notre hermitage, qui doit alors devenir notre grande affaire et notre unique séjour. Préparés pour tous les cas imaginables, nous n'aurons jamais d'efforts à faire pour prendre notre parti, il n'est question que de combiner les possibles avec ce que la chose publique peut réclamer. Nous venons d'apprendre, dans le moment, le choix des municipaux élus dernièrement; ce sont tous patriotes connus; il est évident que le peuple a toute l'influence et qu'il en use admirablement; on parle de Vitet pour maire, de l'Ami pour procureur de la commune; si cela arrive, il y aura trop de bien à faire et trop beau jeu à l'entreprendre pour ne pas soumettre à l'avantage de l'opéré toute autre considération. Alors nous habiterons encore Lyon pour deux ans et nous ne l'abandonnerons qu'après son entière régénération. Tel est l'état de nos alentours; c'est assés vous en entretenir, mais ces détails étoient bien dûs au patriotisme et à l'amitié.

Vous avés fait un charmant voyage avec votre aimable compagnie et vous commencés sans doute à connoître quelques sociétés; j'imagine que vous n'échapperés pas le lord Stanhope non plus que tous les amis de la révolution. Je lisois hier bien le bon Grandville Sharx, qui fait des phrases si longues et si chrétiennes; c'est un écrivain vénérable qui me semble dire en mauvais style les meilleures

choses du monde et qui, à la différence du commun des auteurs, doit valoir encore mieux que ses livres. M. Lanthenas prétend qu'il y a à Londres plus de gens religieux que partout ailleurs en Europe; moi, je crois qu'il y a plus que toute autre part des esprits indépendans qui rejettent toute croyance, et je pense que nous avons raison tous deux : c'est à vous de résoudre ce problème.

Notre ancien voisin, M. Deu, avec qui nous avons fait autrefois tant de courses botaniques, n'a pas dû vous paroître au niveau de la révolution; gentilhomme et financier, père de famille comptant sur sa place pour sa fortune, il n'a pû, avec une bonne judiciaire, échapper absolument à l'influence des préjugés et de l'intérêt. Vous voilà établi dans un quartier duquel nous n'étions pas fort loin, car nous habitions Creven street in the Strand; le parc et tout ce qui y fait suite vous offriroient de charmantes promenades dans une autre saison.

Adieu; j'imagine bien que c'est par surabondance et non par opinion de sa nécessité que vous nous avés fait l'exhortation qui termine votre dernière; nous vous écrivons avec plaisir et nous n'avons nulle peine à vous aimer : mais cela ne seroit-il pas bon à rétorquer à vous voyageur au milieu d'un monde nouveau et enchanté?

LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE [1].

Privée dès son jeune âge, une fauvette vivoit en paix sans rien regretter. Bon maître, agréable volière suffisoient à ses besoins, ou servoient à contenir ses vœux. — Un brillant rossignolet, volant, chantant, çà et là, conduit par le hazard, vint un jour près de sa cage. Beaux yeux, bec mignon, gentil corsage, mais surtout jolie voix et accens des plus tendres, attirent, charment tour-à-tour la prisonnière et le passant. — Quand on sent qu'on se ressemble, on ne tarde pas de s'aimer : c'est ce que firent nos oiseaux. Quelle sera leur destinée? — La fauvette constante en sa captivité, d'une aile caressante et de son doux ramage doit récompenser les soins du maître qui la chérit; tandis qu'appellé par la gloire le rossignol ira dans les bois célébrer le printemps, la liberté, l'amour. — « Voles, « poursuis ta carrière, dit la fauvette attendrie, sois l'honneur « de nos forêts, enseigne leurs hôtes sauvages; en chantant le « bonheur, tu le feras goûter; sensible à tes succès, je jouirai « de tes triomphes. » — Grandes promesses, charmant partage, signalèrent leurs adieux; le rossignol part à tire d'aile. Bientôt pays nouveau, bocages délicieux, oiseaux d'étranges plumages attirent et fixent ses regards : on est curieux chez les moineaux, tout comme parmi les humains : on veut voir, et le temps passe, et l'appétit vient en mangeant.

Adieu fauvette dans sa cage;
La pauvrette a beau compter les momens,
Ils vont vite pour qui voyage!

Afflictis lentæ, celeres gaudentibus, horæ.

C'est la morale de la fable.

On trouve encore dans le même auteur *le Passage du Rossignol,* touchante et mélancolique élégie qui retrace l'a-

[1] Cette fable était jointe à la lettre qui précède et paraissait en faire partie; nous nous serions fait scrupule de ne pas la reproduire.

nalogie de la manière de sentir avec l'habitude de la manière d'être ; l'affoiblissement ou la variété inévitable des sentimens dans une vie tumultueuse et agitée ; la profondeur, et souvent l'infortune des affections nourries dans la retraite et le silence.

[1] Nos précédentes, mon cher ami, qui vous ont manqué à Paris, vous seront sans doute exactement parvenues à Londres. L'une d'elles vous a porté ma lettre pour M. Baumgartner dont vous aurés probablement été content. Nos amis vous ont raconté tout ce qu'il y a de plus intéressant dans les affaires publiques et même les leurs particulières, depuis que vous avez quitté Paris. L'objet seul de l'inégalité des partages a été oublié. M. Merlin, député des païs de droit écrit et membre du comité de féodalité, s'empressoit de faire un rapport au nom de ce comité auquel notre addresse avoit été renvoiée. Il ne considéroit que les païs de coutume. MM. Mirabeau et Chapelain ont demandé que ce rapport fût renvoié au comité de constitution pour y joindre celui qu'il est nécessaire de faire à l'Assemblée nationale des effets des testamens et autres actes qui donnent lieu dans les païs de droit écrit à une inégalité entre les enfans, laquelle a partout et constamment lieu. J'en augure qu'on est bien plus disposé que vous ne ne nous l'écriviez à suivre toute la rigueur des

[1] A la fin de la lettre de madame Roland, Lanthenas a ajouté les lignes qui suivent.

principes, dans le décret qui surviendra. J'ai envoié à Pétion quelques matériaux pour son discours. Je n'ai eu aucune nouvelle de notre société : sans doute vous l'avés trouvée dissoute; mais pourquoi ne m'en avez-vous rien écrit ?

On vous parle du lord Stanhope et de sa société; c'est certainement pour un François, les hommes les plus intéressans à cultiver. Mais une liaison que l'ami Brissot n'aura pas manqué de vous mettre à même de faire, c'est celle de M. William qui enseigne publiquement le déisme. Il faudroit faire quelque grande confédération pour travailler dans quelques années, en même temps, en Angleterre et en France, à nous débarrasser absolument des prêtres. Sans cette révolution la société ne fera point les progrès qui lui sont, avec elle, maintenant faciles. Brissot me presse de retourner à Paris cet hiver, pour défendre les noirs. Je ne tarderai pas à passer au Puy, et je verrai après de régler ma marche. L'indisposition de nos amis et l'indécision des affaires de Lyon m'ont engagé à retarder mon départ. Je vous embrasse, mon cher, du meilleur cœur.

Lyon le 30 décembre 1790.

A M. H. Bancal, a Londres.

En arrivant ici avant hier j'ai trouvé votre lettre du 14 qui venoit d'y parvenir, et j'ai regardé

comme une bonne fortune la réunion de vos nouvelles au plaisir de rejoindre nos amis qui m'avoient quittés depuis quinze jours. Affaires et santé s'étoient opposées à ce que je les suivisse, et j'avois subi mon sort sans murmure, parce qu'ils n'avoient plus à courir de dangers, quoiqu'il y eût encore beaucoup à faire pour assurer la tranquillité.

Il me paroît que jusqu'à présent nous avons aussi mal calculé les uns que les autres l'effet de la distance et la durée des intervalles de notre communication. Vous étiés solitaire et triste, tandis que nous étions retirés et inquiets; vous nous paroissiés bien silencieux et, quant à moi, j'avoue franchement que j'en ai attribué la cause aux distractions du voyage; mais par cela même, je me serois bien gardée de vous en faire un reproche. Mon amitié ne sût jamais descendre à la plainte; elle ne craint pas de confesser ma propre injustice; je ne connois que cette manière d'en réparer le tort. Je vois que le voyage de nos lettres emporte environ douze jours; ajoutés à cela le retard involontaire que les circonstances peuvent apporter à la réponse; un mois est presque écoulé avant que l'on puisse toucher l'intérêt de sa mise. Jugés maintenant combien, dans un mois, à la campagne, on doit penser de choses, malgré toutes celles que l'on fait, et voyés si vos inquiétudes peuvent être comparées à nos conjectures sur le compte d'un voyageur jeté dans un monde

où la nouveauté, l'importance ou l'intérêt et toujours la variété des objets, sollicitent son attention, occupent son esprit et appellent son cœur.

Enfin, vous atteignés votre but; vous observés un peuple intéressant, vous augmentés vos connoissances, et vous n'oubliés pas vos amis; je vous passe de devenir savant à cette condition. Vous nous mandés des choses infiniment intéressantes sur le gouvernement anglois; j'imagine que Brissot en fera quelqu'usage, sans quoi je chercherois à le faire publier dans quelques feuilles. Il nous est utile d'exciter les bons esprits à faire des comparaisons de la constitution d'Angleterre avec celle que nous devons avoir, à reconnoître les inconvéniens que nous devons éviter, et les avantages dont nous pouvons nous prévaloir. Les partisans de l'ancien régime décrioient, sous son règne, le gouvernement anglois; ils le préconisent aujourd'hui, et ce tardif éloge en est la plus franche satyre pour les amis de la liberté. Nous aspirons avec raison à être mieux que nos voisins que nous eussions été, ci-devant, trop heureux d'imiter. Je conçois de quel œil un citoyen françois peut les considérer maintenant : nous sommes à ce moment de ferveur, d'enthousiasme et d'exaltation qui produit les grands mouvemens, fait éclore les plus belles vérités, inspire les plus nobles sentimens et excite ces actions généreuses faites pour servir d'exemple à la postérité; les

Anglois, déjà loin de cette crise heureuse, sont tombés dans l'apathie d'une sécurité trompeuse, et les intérêts du commerce, les préjugés du luxe ont hâté les progrès de cette incurie où tombe un peuple tranquille qu'endorment à plaisir les intrigues du ministère et la perfidie des ambitieux.

Assurément, tant que les Anglois ne réclameront pas contre les vices de leur représentation et la tyrannie de l'acte du test, ils s'affaisseront toujours d'avantage sous les chaînes que multiplient la prérogative royale et les prétentions des grands.

Vous devriés bien nous envoyer un extrait abrégé, mais une vraie quintessence, des réfutations de l'ouvrage de Burke, ainsi que la notice des divers auteurs qui l'ont combattu. Ce seroit très-précieux dans ce moment où nous sommes inondés de critiques de notre révolution. *Calonne*, avec ses raisonnemens spécieux, sa mauvaise foi, son faux clinquant; *Burke*, avec ses sophismes et sa politique des cours; *Mounier*, dans une nouvelle diatribe dont nous n'avons encore que l'énoncé parce qu'elle ne fait que de paroître dans la capitale; *Tollendal*, par un petit pamphlet où il a répandu de la chaleur et de l'énergie; tous ces gens et leurs écrits font un grand tort à la bonne cause. Ils flattent les passions des *mécontens*, ils séduisent les *hommes légers*, ils ébranlent les *esprits foibles*; ôtés tous ces êtres de la société, comptés la classe ignorante qu'ils influencent à leur manière, et

voyés le peu qui reste de bons esprits, de personnes éclairées pour résister au torrent et prêcher la vérité ! Il est évident qu'on avoit ménagé l'apparition de ces ouvrages pour le moment où devoient éclater de toutes parts les conjurations tendantes au renversement de la révolution. Les conspirateurs sont déjoués, il est vrai, mais le poison de leur maxime circule dans l'état et les fautes de nos législateurs en facilitent les progrès. Je ne parle pas de l'arbitraire des impositions qui révolte généralement, et d'une foule de détails répréhensibles, mais, la partie de la finance, ce principe moteur de la grande machine, est toujours traitée, ou négligée, avec une ignorance et une lâcheté intolérables; l'aveuglement ou la partialité se décèlent à chaque pas; d'un côté, l'on entasse les impôts avec une insouciance qui ne paroissoit propre qu'au despotisme; de l'autre, on prodigue les millions comme s'ils ne coûtoient rien au peuple qui les fournit. On vient encore d'en assigner aux princes, comme si nous étions obligés de les entretenir dans le faste asiatique. Ajoutés que l'Assemblée conserve sa sotte manie de travailler en marquetterie, qu'elle saute perpétuellement d'un objet à l'autre, et qu'elle reste en arrière, sans qu'on sache pourquoi, des choses de la première importance, telle, par exemple, que l'organisation de la garde nationale, etc., tandis qu'elle s'amuse à changer le nom de la maréchaussée en conservant ce corps dont on auroit pu se passer. Tout va bien, dit-on, c'est-à-

dire que le peuple animé sent le besoin de conserver la nouvelle constitution ; mais le fait est que cette constitution n'est point achevée, que l'Assemblée se gâte et mollit de jour en jour, et que nous serons perdus si l'opinion publique ne la force pas de se hâter et de céder la place à une nouvelle législature. Vous avez appris nos troubles; la fermentation est plustôt suspendue qu'éteinte, mais nous avons autant à espérer de l'impéritie et de la division de nos ennemis que de notre courage et de notre intelligence ; les princes ne sont que des étourdis et les mécontens des furieux, sans quoi l'étendart de la guerre civille seroit levé partout le royaume. Je dois à votre province de dire que si elle a été l'un des foyers de conspiration, elle a aussi fait preuve de dévoûment pour notre salut; un député de votre société de Clermont est venu porter à la nôtre le témoignage du zèle fraternel avec lequel huit cents gardes nationales étoient prêtes à partir pour voler sous nos murs; ainsi l'alliance particulière du Puy-de-Dôme avec nous a été bien confirmée de la manière la plus touchante.

Nos prisonniers conspirateurs sont encore à Pierre-en-Scize, malgré le décret de leur translation, que le pouvoir exécutif ne se presse pas d'exécuter ; cette lenteur a quelque chose de suspect, et notre ami doit opiner à cette heure pour qu'il en soit écrit à l'Assemblée nationale. Les affaires particulières de cette ville surchargent ses officiers ; notre ami est à la tête du comité des finances et aux

trousses d'un impertinent trésorier qui demande six mois pour rendre ses comptes; il n'a pas un moment à lui, je ne le vois qu'aux heures des repas, et j'apperçois, non sans quelque regret, que tout le bien qu'il pourroit faire est quelquefois entravé par une foule de détails qui absorbent le temps et les facultés. Le brave *Vitet* est maire; on a cru devoir porter à la place de procureur de la commune le substitut qui en faisoit les fonctions depuis quelque temps et pour qui c'eût été une sorte d'injure que de ne pas l'y élever; mais ces petites considérations tiennent à l'ancien esprit, ou à la foiblesse, et elles ne font faire que des sottises. On a un homme honnête et patriote, je crois, mais causeur, peu actif et sans caractère. Du reste, la machine est bien organisée; il y a parfaite unité d'intention, sinon égales lumières dans tous.

Lanthenas commence d'être jalousé à la société des amis de la constitution; il est trop fort pour ceux qui la composent, marchands pour la pluspart, peu éclairés, ou embarrassés du vieil homme; aussi trouve-t-il beaucoup plus de facilité à faire germer les bonnes idées dans les sociétés des sections; là, tout est peuple, et le sentiment de légalité y développe une singulière aptitude à saisir les vrais principes; mais il y a terriblement à faire pour les y faire tous connoître et apprendre à les appliquer; les journées se passent à rédiger ou imaginer des motions, adresses, pétitions, pamphlets, lettres, instructions; commenter les nou-

velles, recueillir les avis, veiller, agir ou penser. Si cette activité, dirigée pour le bien public et consacrée à la patrie, élève et remplit l'âme, il faut avouer pourtant qu'elle n'a pas toutes les douceurs de cette vie rurale et paisible où l'on recueille à chaque instant le fruit de ses travaux et les bénédictions du bien qu'on fait, ou qu'on a tenté; mais c'est par l'une sans doute qu'il faut mériter de jouir de l'autre; faisons donc partout le bien propre à chaque lieu, afin de n'encourir jamais la peine d'être réduit à l'inutilité.

Nous avons fait ici connoissance avec M. Servan que vous aurés vu à Paris; c'est un digne homme et un bon citoyen qui a d'excellentes idées; il va partir pour Marseille où il commande je ne sais quel fort. Nous avons aussi été, en 84, chez ces MM. Shalmers de Creven street; il sont, je crois, bien bons quant à l'objet pour lequel vous leur avés été adressé; mais, il m'a semblé dans le temps que ce n'étoit que de vrais marchands. Vous aurés reçu la lettre de Lanthenas par M. Baumgartner. Adieu.

Nous apprenons que les courriers des fugitifs sont plus fréquens et plus alertes que jamais dans la Bresse et la Bourgogne; on répand qu'il y a eu des mouvemens à Besançon. Notre ami faisant aujourd'hui l'inventaire des papiers d'un de nos conspirateurs a trouvé une liste qu'on avait déjà annoncée, et qui semble être celle de leurs affidés dans les différentes classes. On y voit qu'il y a bien

des loups sous la peau de brebis, et que tel qui joue le patriotisme travailloit à la contre-révolution. Tous ces gens-là font sotte figure malgré leur masque; j'espère qu'ils n'auront jamais beau jeu; ainsi soyés tranquille. Vous en serés quitte pour que nous vous disions un jour comme Henri IV à Crillon : « Pends-toi, brave citoyen, nous avons remporté la victoire et tu n'y étois pas; » mais il vous restera toujours bien à faire pour le salut de la patrie.

[1] Vous aurés reçu, mon cher ami, la lettre que je vous ai écrite il y a 10 jours environ, où je vous donnois quelques détails sur la découverte de la contre-révolution. Les Allemands sont partis d'ici. Les soldats étoient furieux contre leurs officiers. Ils juroient, dit-on, de s'en venger. La Chapelle a aussi son congé avec injonction de se retirer où il voudroit; ce qui équivaut il semble à une disgrâce. Il est arrivé un autre commandant qui le remplace, officier de fortune, mais royaliste en diable, ce qui fait qu'on l'observera. Let you say to us something about your progresses in the english tongue, farewell.

[1] Ces lignes sont ajoutées par Lanthenas.

Lyon 10 janvier 1791.

A M. H. Bancal, a Londres.

Vous aurés reçu, mon cher ami, la dernière que je vous écrivis pour vous informer de ce qui se passoit dans cette ville, et ensuite celle que madame Roland vous a écrite en réponse à la dernière que nous avons reçue de vous. La mienne en renfermoit une autre pour M. Baumgartner que vous aurés vu en lui remettant ma première pour lui, que je vous ai bien envoyée peu de temps après la lettre où je vous l'annonçois, et dans laquelle il fut oublié de la joindre. Bosc, toujours courant, ne nous dit point s'il reçoit nos lettres et s'il vous les fait passer, je prends le parti de vous addresser la présente en droiture. Vous pourrés prendre la même voie si vous la trouvés plus courte.

Depuis notre dernière les conspirateurs arrêtés ici sont partis, sous bonne escorte, pour Paris. Les scellés levés n'ont fait découvrir aucune pièce bien convaincante. Il s'est trouvé chez chacun des listes de leurs affidés, dans lesquelles on trouve des gens qui jouent le patriotisme. Ces listes ne sont cependant pas signées, et il n'est pas probable, à moins de quelque découverte nouvelle, qu'elles pussent devenir juridiques.

Les clubs populaires et la société de Saint-Clair sont en mésintelligence. Il y a à blâmer quelque chose dans les premiers et dans celle-ci. Je tra-

vaille autant qu'il est en moi à les ramener à l'union et aux bons principes. Des aristocrates déguisés, des ambitieux qui veulent conduire et des hommes timides à préjugés, voilà les gens contre lesquels il faut lutter. Je suis reçu membre du club d'une section. Je vais au centre et à Saint-Clair. Je répands partout les bons principes d'une manière indépendante. J'ai eu occasion de reconnoître que cela ne plaît pas toujours à ceux qui d'abord m'ont le plus accueilli. Je suivrai cependant la même marche.

Malgré les oppositions que j'ai trouvé d'abord, j'ai enfin fait passer mon adresse à l'Assemblée nationale, sur l'égalité des partages. Elle a été lue par les 28 sections et signée par leurs commissaires par duplicata, et j'ai addressé le tout à Pétion pour qu'il en remette une à l'Assemblée nationale et l'autre aux Jacobins, en prenant les mesures nécessaires pour y arrêter dessus l'attention. J'ai écrit aux Jacobins pour leur proposer un arrêté qui est d'inviter toutes leurs sociétés affiliées à provoquer dans les lieux où elles sont établies des sociétés qui réunissent en petites masses tous les citoyens, pour s'instruire et émettre leurs vœux sur les divers objets qui pourroient les solliciter; de faire former à ces sociétés au moyen de commissaires un centre que les premières dirigeroient; d'attribuer à ce centre la correspondance et la communication à toutes les sociétés, de tout ce qu'on voudroit leur faire parvenir; de s'appliquer

à y répandre l'instruction et la fraternité, et de réunir enfin tous les 15 jours ou plus souvent tous les membres de toutes ces sociétés dans de vastes édifices pour discuter ensemble des points importans et prendre le résultat des avis ainsi formés. Je crois qu'il est extrêmement important que les amis de la liberté s'occupent d'appeler les hommes les moins instruits et les plus occupés dans des sociétés. Les aristocrates dans quelques endroits ont voulu prendre les devants; et ici il est aisé de voir qu'il y en a beaucoup de mêlés qui espèrent de conduire ces clubs populaires. On les reconnoît aux partis violens, exagérés qu'ils proposent sur tout et aux flagorneries qu'ils disent aux assemblées, lors même qu'elles s'égarent. J'en ai relancé un l'autre jour au centre, le frère de l'aristocrate que je trouvois dans ce café où nous fûmes déjeuner une fois avec M. Roland. Si vous écrivés à Clermont vous ferez bien d'appuyer sur ces idées que vous développerez et étendrez aisément. Je presse la société du Puy de faire de même : il faut que l'exemple du voisinage l'entraîne. Vous connaissez ce qu'a fait la société de Dijon pour établir ces sociétés secondaires; rien n'est plus simple ni plus facile, on les a nommées ici *populaires;* cette dénomination ne me plaît pas, parce que toutes les sociétés, toutes les assemblées sont par essence *populaires*, depuis l'abolition de nos ordres et le renversement de nos vieux préjugés.

J'ai reçu une lettre de mon ami de Philadelphie

dans laquelle il me mande qu'il s'entendra avec M. Dupont pour traiter de la maison de M. Lecoutteux à son prochain retour, qui devoit être dans un mois. Il offre, si nous ne venons pas, de la conduire pour nous. Je pense que dans ce cas nous ne pourrions rien faire de mieux si cette affaire se conclue.

Vous ne m'avés pas répondu aux premières lettres que je vous ai écrites à Londres. Je pensois que vous m'auriés exprimé vos sentimens sur ce qu'elles renfermoient de relatif à ce dont nous nous étions ici occupés ensemble.

Nous avons vu M. Servan ici. Il ira à Marseille le mois prochain; il y est placé commandant d'un des forts. Nous avons pensé avec lui qu'il faudroit déterminer l'Assemblée nationale à faire nommer partout de nouveaux électeurs pour le choix des députés à la législature suivante. On assure que l'on ne tardera pas à s'occuper de sa formation, et si l'on veut obtenir qu'on admette préalablement cette motion que tant de raisons appuient, il faut se presser.

Je voudrois encore provoquer ici une addresse à l'Assemblée nationale sur la nécessité de déclarer que les délits de la presse, à moins qu'ils ne soient compliqués d'une intention *prouvée* de nuire à la chose publique ou à un particulier, ne puissent être punis et réparés que par l'opinion; qu'en conséquence des sociétés ou si l'on veut des tribunaux seront autorisés pour instruire sur tous les écrits

qui donneroient lieu à plainte, et pour déclarer leurs avis, qui feroient regarder tel auteur comme infâme, calomniateur, etc. Parlés à Londres avec les vrais amis de la liberté sur ce sujet et recueillez les avis. Ménagez-vous, écrivez-nous; je vous embrasse du meilleur cœur.

LANTHENAS.

[1] Je me charge de fermer la lettre que notre ami vient de vous écrire pour vous mander les nouvelles; il est cependant difficile que cela vous mette bien au courant de tout ce qui se passe ici; on menace encore de quelques trames pour le seize du courrant; les avis en ont été donnés de Chamberry et, par cela même qu'on est prévenu, il ne sauroit en rien résulter de fâcheux. La municipalité est sur ses gardes, bien résolue d'arrêter les courriers et de faire ouvrir les lettres, s'il y avoit quelqu'apparence de nouvelle crise. Vous nous avés bien peu écrit, tout en vous inquiétant de nos délais. Je croyois que la solitude étoit la mesure la plus longue du temps, et que de toutes les énigmes le silence n'étoit pas toujours la plus difficile à deviner, surtout au moment des révolutions. Quoiqu'on desire l'achèvement de la constitution, cependant les rapports de M. Crillon sur les travaux qui restent à faire supposent encore l'emploi de plus d'une année par cette législature, qui va tou-

[1] Madame Roland a ajouté les lignes qui suivent.

jours en se corrompant davantage. Est-ce donc une loi générale pour les corps et les individus de s'altérer dans leur essence par leur propre durée ? Ah ! sans doute il est des âmes, il est des sentimens qui ne sont point soumis à cette loi désolante. Vous avés choisi un heureux emploi de votre temps dans les circonstances ; vous observés des objets intéressans ; vous augmentés vos connoissances, vous perfectionnés vos facultés, et vous retrouverés toujours près de vos amis ces douces affections dans lesquelles un cœur sensible a besoin de se reposer.

Lyon le 24 janvier 1791.

M. Henry Bancal, a Londres.

Jamais, mon digne ami, nous n'avons si bien senti combien vous nous étiés cher, qu'à la lecture de cette déchirante lettre encore empreinte de vos larmes et que nous avons baignée des nôtres. J'ai honte de vous dire qu'en vous aimant autant, nous ne savons pas vous consoler ; quant à moi, je n'ai pas cet art-là pour de pareilles douleurs. Vos pleurs sont trop justes ; y joindre les miens est tout ce que je sais faire. Je n'ai pas besoin, pour les exciter, de relire cette lettre qui en feroit verser aux hommes les plus durs ; n'ai-je pas mon esprit, mon cœur, tout remplis de ce

que vous m'avez dit si souvent de cette famille aimante, de cet homme respectable que je n'ose plus nommer!

Vous possédiés un bien inapréciable, vous en étiés digne; vous l'avés perdu, vous avés trop de raison de gémir! Non, les pleurs ne déshonorent point l'humanité; quelquefois tribut de la foiblesse, elles sont plus souvent l'appanage de cette même sensibilité dont l'énergie développe les plus grandes vertus. Mais, le sage qui s'afflige ne se désespère jamais; il a trop bien calculé la vie pour ne pas s'attendre à de grandes peines, et le prix qu'il met à ses devoirs lui fait une loi de se conserver tous les moyens de les remplir. Ne soyés pas injuste à force de tendresse; vous avés assés de vos chagrins sans y joindre des remords imaginaires. Sans doute, l'expérience nous ramène à préférer l'exercice des vertus privées et la simplicité des jouissances naturelles, à l'acquit des talens et la gloire des succès; mais, est-on coupable pour tenter ceux-ci, quand la force de l'âge et l'intérêt d'une patrie les inspirent ou les commandent? Le ciel a voulu terminer la carrière déjà avancée de l'homme juste à qui vous deviés le jour, dans la circonstance de votre éloignement; pouvés-vous croire que votre présence eût suspendu le cours des choses?

Il fût expiré dans vos bras, que votre ingénieuse douleur vous auroit encore imputé quelqu'oubli prétendu des moyens de le sauver. S'accuser tou-

jours soi-même n'est pas l'un des moins funestes excès des passions ; on s'ôte ainsi ses propres forces, et prépare une excuse au désespoir.

Je n'imagine pas de plus grand courage que celui qui nous laissant voir les maux dans toute leur étendue, ne cherche ni à les pallier ni à les accroître par des suppositions forcées ; que celui qui nous fait nous supporter nous-mêmes, sans étonnement de nos foiblesses, comme sans orgueil de nos vertus ; occupé de combattre les premières sans nous aigrir de leur existence, et de soutenir, de fortifier les secondes sans nous alarmer des difficultés.

Le parti le plus sage qu'on puisse tirer des événemens n'est pas de se replier sur le passé pour combiner ce qui les eût, peut-être, adoucis ; on ne fait ainsi que se consumer en regrets inutiles : mais, c'est de les appliquer à l'avenir pour mieux juger ce à quoi il convient de s'arrêter. Or, dans presque toutes les opérations de ce genre, le sentiment nous guide mieux qu'une froide théorie. C'est ainsi qu'en ce moment vous vous attachés, avec grande raison, à l'idée de vous fixer en Auvergne et au sein de votre famille ; on est trop heureux d'en avoir une selon son cœur ! Je me sais bon gré d'avoir toujours été frappée de cette considération pour vous, lors même que d'autres projets sembloient s'offrir sous un beau jour.

Nous ne deviendrons pour cela jamais étrangers les uns aux autres, j'aime à penser que nous pour-

rons même encore nous regarder comme voisins ; mais la nature vous a marqué votre place au milieu de ceux avec qui elle vous unit par des liens qui sont toujours les plus doux à l'homme quand la dépravation de la société ne les a point altérés. Croyés que le bonheur n'est pas éteint pour vous ; son gage assuré est dans le sentiment qui vous fait apprécier la vie par le charme d'y pratiquer le bien. Sans doute, il n'y a que celui-là d'inaltérable ; et vous, qui le goûtés, oseriés-vous accuser la nature qui a sû y joindre encore la douceur d'aimer et d'être chéri ?

Hâtés-vous de retourner en jouir au milieu des vôtres ; venés pleurer avec eux ; la douleur solitaire déssèche et tue, celle qu'on partage est le trop naturel aliment des âmes sensibles. La patrie n'est pas hors de danger ; l'Allemagne et les mécontens se réunissent pour préparer une attaque au printemps, mais nos plus grands ennemis sont dans notre Assemblée même ; les éternels comités sont tous devenus les vils jouets de l'intrigue ou les scélérats agens de la corruption. Les travaux languissent ; nous sommes inondés de misérables décrets rendus par la paresse et l'impéritie sur les rapports de l'ignorance ou de l'intérêt. La force publique n'est point organisée, les points constitutionels demeurent en arrière ; on craint le mouvement qui peut s'élever à une seconde législature, mais la corruption de l'Assemblée présente, est cent fois plus effrayante. Tant que je vous ai cru

heureux, je vous ai dit *demeurés*. Vous faisiés un digne...

[1] Je reprends ici la plume, mon cher ami; madame Roland a été détournée, et je me hâte de vous dire aussi combien je partage ce qu'elle vous a si bien exprimé. Je sens bien vivement vos douleurs. Si je n'eus pas le bonheur d'avoir un père qui ne me laissât que le souvenir de sa tendresse et de ses vertus, d'excellentes qualités qu'il eut au milieu des travers pris dans la société, m'avoient extrêmement attaché à lui; et j'ai plus d'une fois, dans l'éloignement, versé des larmes pour lui, mais j'ai eu surtout à en donner à une mère qui, avant de mourir, me donna des preuves de toute la tendresse dont sont capables les meilleures, et les douleurs que vous me peignés me rappellent trop les miennes pour que je ne les aie pas vivement ressenties. J'ai été également touché de ce que vous désireriez pour moi; vous m'associés à vos projets et vos espérances, et c'est sans doute une preuve bien sensible de votre amitié que je reçois avec une grande consolation. On n'est pas isolé avec des amis tels que ceux qui aiment comme nous; cependant les liens de la société me permettent à moi un éloignement qui, je vois bien, vous est interdit; et si je m'y décide jamais, je

[1] Cette suite est de Lanthenas.

compte bien que l'entretien de notre amitié ne sera pas rompu.

Je suis fâché d'avoir ajouté à vos douleurs les ennuis que vous auront dû faire ressentir mes précédentes lettres pour la chose publique. Leur effet aura été de vous décider à hâter votre départ autant que possible. Je pense vraiment que dans ce moment ceux qui vous connoissent ne peuvent s'empêcher de desirer votre présence. Faute d'ensemble et de suite, la société, la ligue sainte que l'amitié a formé entre nous et quelques personnes encore qui n'ont pas été indifférentes à la révolution, n'a pas la force qu'elle pourroit avoir. Nous nous consumons ici en efforts qui, restant quelquefois sans aucun effet, décourageroient, s'il étoit permis d'éprouver ce sentiment dans les circonstances où nous nous trouvons. Le journal de Brissot n'est plus rempli que de la foule de décrets, dont l'Assemblée nationale est devenue si féconde et la lecture si insupportable. Il sera bien important quand vous serez à Paris, de provoquer l'examen de cette question sur laquelle nous avons écrit à Brissot depuis long-temps : savoir, s'il ne conviendroit point aux intérêts du peuple, de faire renommer partout les électeurs, pour le choix des députés à la seconde législature.

J'ai fait hier à la société des amis de la constitution la motion de convoquer une séance extraordinaire pour ce jour, afin de discutter les moyens de prévenir les malheurs qui nous menacent. Celui

que je proposerai et qui nous paroît le meilleur, c'est de provoquer de tous les points de la France des adresses pour presser l'Assemblée nationale de terminer ce qui lui reste à faire.

Les sociétés populaires vont ici toujours en s'étendant. C'est une institution à étendre dans toute la France. J'en ai écrit aux Jacobins et à Brissot; il ne paroît point qu'il en résulte encore aucun effet. Les Jacobins ont bien écrit pour conseiller la réunion de ces premières sociétés avec celle de Saint-Clair, mais fauté de forcer celle-ci, la vanité empêchera que l'on fasse ce qu'il faudroit pour l'opérer. Ménagés votre santé, mon cher ami; revenés le plutôt que vous pourrés, et écrivés-nous plus souvent. Je vous embrasse du meilleur cœur.

P. S. M. Arthur Young n'est point inconnu à nos amis. Il y a un an qu'il leur fut présenté, à son passage ici. Puisque vous êtes dans son voisinage vous pourrés peut-être d'autant plus aisément satisfaire à une information que M. Servan nous prioit de vous inviter de prendre.

C'est de savoir, quelle est la manière de cultiver, rouir, teiller, battre, peigner le chanvre, le filer, en faire de la toile, employée par les Anglois. Ont-ils des métiers pour le filer? ce seroit le point principal qu'on désireroit bien connoître.

[1] Ce n'est pas un des moindres tourmens dans les affections vives de ne pouvoir se livrer à ce qu'elles

[1] Ici madame Roland reprend.

inspirent... Je reviendrai à vous écrire dans un temps plus propice, c'est un besoin à satisfaire et un devoir à remplir. Mais je vous disois de revenir, je voulois vous développer ce que je pense à ce sujet; vous vous instruisés pour la patrie, et j'avois quelque joye de penser que tout en la servant, ou vous préparant à lui être plus utile, vous n'étiés pas à la portée des secousses qu'elle pourroit éprouver. Vous parlés de revenir au printemps, ce sera peut-être l'époque de quelque trouble, et puisque la nature et le devoir vous appellent auprès de vos parens je nè vois pas pourquoi vous tarderiés de vous y rendre; il ne faut pas attendre qu'il s'élève des obstacles à votre réunion. Adieu; il n'est pas encore question de mourir pour la liberté; il y a plus à faire: il faut vivre pour l'établir, la mériter, la deffendre, par un combat opiniâtre contre toutes les passions qui la menacent ou qui rivalisent indignement avec elle. Votre pays n'est pas dénué de vertus, ni vos amis ne sont pas sans courage, mais il faut se réunir pour doubler ses efforts et son influence.

[1] Je souhaite, mon cher, que cette lettre mette un peu de beaume dans votre sang, qu'elle distraye un moment votre cœur.

Nous agissons fortement ici contre le club des prétendus amis de la constitution monarchique.

[1] Cette fin est de Louis Bosc.

L'énergie est au plus haut degré parmi le peuple et parmi toutes les sociétés politiques. Nous espérons que cette secousse, au lieu de produire le mal que les aristocrates en espéroient, affermira d'autant plus la constitution.

Je vous embrasse. L. B.

---

26 janvier 91.

A M. H. Bancal a Londres.

Je viens remplir le devoir sacré d'entretenir mon ami malheureux, de mêler mes pleurs aux siens et de nous abreuver ensemble des amertumes de la vie.

Devoir !.... j'aime à saisir partout ton image; mais sais-je s'il en existe un ici ? Je ne sens qu'une douleur que j'ai besoin de partager, et, accablée de travail ou de soins, je saisis avec transport un instant de liberté pour me livrer au sentiment dont je suis pénétrée.

Ne craignés point que je veuille détourner ou suspendre le cours de votre affliction; j'ai trop appris à souffrir pour n'être pas digne de m'unir à ceux qui gémissent.

Quel est donc l'être sensible qui a pu parcourir la moitié de sa carrière sans avoir à supporter des pertes déchirantes et des regrets cuisans ?

A peine commençons-nous à jouir de l'existence

par un regard réfléchi sur nos alentours et nous-mêmes, que l'éloignement de nos compagnons de jeunesse nous prépare aux chagrins du cœur; bientôt on voit s'échapper et disparoître les soutiens de notre enfance, ou les parens dont nous faisions la gloire; les sollicitudes d'un état, les travers du monde, la nécessité d'un engagement ou l'impossibilité d'en contracter qui satisfasse, font éprouver peu après de profondes douleurs ou de cruels mécomptes. Heureux, dans son infortune, celui qui peut mêler aux souvenirs des personnes qu'il regrette l'image touchante de leurs vertus; heureux celui qui, dans l'énergie, la justice de sa propre tristesse, trouve un aliment dont il peut nourrir les plus saintes affections!

J'ai deux choses à vous demander : la première, c'est de soigner votre santé; on oublie trop que c'est un devoir dont la négligence nous met hors d'état de remplir nos autres obligations. Je sais combien, dans certaines circonstances, on est porté à en tenir peu de compte; c'est ainsi que j'ai mille fois exposé la mienne par insouciance de la vie; j'en ai toujours rougi après le temps d'épreuve qui m'avoit ainsi disposée, car j'ai vû que j'aurois pu faire davantage pour les autres en me conservant plus de facultés. La seconde chose que je réclame, c'est de me donner un peu plus souvent de vos nouvelles, pour me sauver d'une inquiétude à laquelle, sans doute, vous ne voulés pas me dévouer. Il en est une troisième que je livre

à votre sagesse et que je lui ai déjà soumise, c'est votre prochain retour en France. Je redoute l'influence de la mélancolie dans un climat et une saison qui l'inspirent d'eux-mêmes et qui doivent aigrir celle où vous êtes jeté par une cause trop juste. Je n'imagine rien de comparable à l'abandon d'un être isolé, malade en terre étrangère. Je fus incommodée à Londres, j'y étois avec des personnes à qui je suis chère, et si mon propre instinct ne m'avait pas fait rejeter opiniâtrément un remède que fournissoit un apothicaire, je serais demeurée victime de la précipitation des uns et des autres. Je ne serai point tranquille que je ne vous sache au milieu de vos parens. Je sens bien que le désir de vous revoir ne me fait pas illusion sur les motifs que la nature et la patrie fournissent à votre retour; car je sais que c'est à ces chers parens que vous vous devés, que c'est près d'eux qu'il faut vous rendre, que c'est avec eux que vous aurés à combiner vos démarches ou votre établissement. Je ne vois plus le moment où vous porterés vos pas de nos côtés ; je ferme mes yeux sur cet avenir ; j'impose silence à toute considération qui ne tiendroit pas essentiellement à vos devoirs et à votre bonheur : tout ce que je sais, c'est qu'ils me sont autant et plus chers que les miens mêmes. Ce que je sais encore, c'est que j'aurai un jour à vous apprendre des choses qui vous étonneront peu, mais qui sûrement vous seront agréables. Je n'ai point passé tout le temps qui s'est

écoulé depuis votre absence sans jeter sur le papier diverses choses qui vous sont destinées; vous les connoîtrés quand l'heure en sera venue; car je n'ai rien pensé qu'il ne fût digne de moi d'exprimer et qu'il ne soit digne de vous d'entendre. Aussi, avois-je pris mes arrangemens pour qu'elles vous parvinssent, lors même que la destinée auroit disposé de moi, ce que j'ai cru prochain durant quelques instans. Nous aurons été ramenés à un même point de vue par des moyens différens; le demi-jour qui règne dans les tombeaux est plus propre à la vérité que l'éclat éblouissant du soleil.

Ne vous fatigués point de conjectures, vous avés assés du présent; achevés vos observations, et revenés dans notre patrie, qui seroit heureuse si elle avoit beaucoup d'enfants comme vous. Il faut pardonner à l'excès des premières douleurs plusieurs expressions qui vous sont échappées. *Il n'est plus de repos pour vous*, avés-vous osé dire; eh quoi! le ciel a-t-il jamais prononcé le malheur de ceux qu'il anime de son souffle le plus pur, ou n'a-t-il attaché la portion de félicité accordée à l'homme sur la terre, qu'à un exemption extraordinaire des misères humaines? O mon ami! on diroit que vous parlés. comme si elles vous avoient été inconnues jusqu'à présent; et cependant, combien de larmes n'avés-vous pas déjà versées? Ne blasphémés point, je vous en conjure; ne soyés point ingrat envers la nature; si vous souffrés en ce moment, c'est parce que

vous avés été doué de plus de biens qu'elle n'en accorde au commun des êtres; il vous en échappera plus d'un encore avant que vous subissiés la loi qui ne fait exception de personne; sachés apprécier ceux qui vous restent, et vous supporterés moins douloureusement les sacrifices dont il faut les payer. Avec un esprit éclairé qui connoît tous ses devoirs et ne sauroit enfin se tromper sur la vertu, avec un cœur généreux qui sait goûter tout ce qu'elle a d'exquis, tu pourrois être malheureux et te plaindre?... Non, tu ne serois plus toi-même, ni mon ami. Vas! oses envisager ta carrière, comptes, si tu peux, tout le bien dont tu dois l'embellir, tu seras plus juste et rendras grâces aux dieux.

Lyon 27 janvier 1791.

[1] Nous avons oublié, mon cher ami, de vous prier, quand vous serés à Londres, d'aller chez mylady Egremont, *Dover street Piccadily*, vous informer où l'on doit adresser les lettres de M. Dezoch, astronome du prince de Saxe-Gotha, pour qu'elles lui parviennent. Cette mylady est mariée en secondes noces avec le comte de Brhule; envoyé de Saxe en Angleterre, ami de l'astronome. Nous l'avons vu chez lui, en 84: quand nous fûmes à

[1] Ce passage est de Lanthenas.

Londres. Il est répandu en Allemagne dans l'aristocratie, et nous avons pensé qu'en le provoquant à nous écrire, nous pourrions savoir peut-être ce qui s'y trame. Si vous pouvez nous avoir son adresse, quoiqu'il y ait long-temps que nous n'avons de ses nouvelles, nous renouerons correspondance avec lui.

On n'a pu obtenir de la société des Amis de la constitution une adresse vigoureuse à l'Assemblée nationale. Elle n'a voté que des demandes, l'organisation de la garde nationale. On a osé y soutenir que l'Assemblée nationale savoit ce qu'elle avoit à faire et qu'on n'avoit pas d'adresse à lui faire. Venez vite, et nous combattrons ensemble. Salut.

[1] Nous allons aussi écrire en Suisse, dans la même intention. Les lenteurs, les délais de l'Assemblée nationale à organiser toutes les parties de la force publique sont impardonnables. Les mécontens ne se tiennent pas pour battus et ne cessent d'intriguer. Leurs petites manœuvres intérieures ne me paroissent pas fort inquiétantes, et je compterois pour rien les assemblées nocturnes qui recommencent ici et auxquelles se rend *La Chapelle*, précédent commandant les troupes de ligne, ne s'étant retiré de cette ville en apparence que pour s'arrêter à Trévoux, si la coalition

[1] Ici madame Roland continue.

presqu'universelle des évêques n'annonçoit d'une part qu'ils espèrent le soutien des bayonnettes, et si les préparatifs d'Allemagne ne prouvoient de l'autre que les manifestes de tous les princes de ce côté seront suivis de tentatives. Ces conjurations du dehors et de l'intérieur ne prévaudroient pas sans doute contre une Assemblée sage, ferme et respectée ; mais cette Assemblée perd tous les jours à vue d'œil, et devient un foyer de corruption où aboutissent toutes les ressources de la liste civile, où se forment une infinité de décrets détestables, et où s'oublie l'achévement de la constitution.

Il ne seroit pas impossible que, sous un mois ou six semaines, notre ami fût dans le cas de se rendre à Paris où je le suivrois ; mais c'est encore très-incertain et nécessairement soumis aux circonstances de la chose publique.

Adieu, nous avons des brouillards comparables à ceux d'Angleterre, mais la température physique et les altérations politiques n'influent sur les âmes dévouées au patriotisme et à l'amitié que pour assurer leurs dispositions et fortifier leurs sentimens.

Le 11 février 1791.

A M. H. Bancal, a Londres.

Assurément, le premier besoin pour une âme saine c'est de n'avoir embrassé aucune résolution

qui n'ait été fondée sur la conscience de ses devoirs et le sentiment de ses obligations. La volonté de remplir les uns et les autres est même si naturelle aux cœurs droits qu'elle ne peut être anéantie, et qu'elle est seulement aveuglée par l'erreur ou les passions. Aussi, la grande affaire des honnêtes gens n'est pas de s'exciter à ce qu'ils doivent, mais de bien juger ce qu'ils ont à préférer.

Nous recevons aujourd'hui votre lettre à Bosc du 31 dernier ; il nous mande qu'il vous a répondu, sans nous rien dire de ce qu'il vous a marqué. Je vois avec cette douce satisfaction qui nous fait jouir des vertus de nos amis bien plus que des nôtres, peut-être parce que nous ne voyons qu'elles en eux et que nous sentons nos propres foiblesses, je vois, dis-je, que vous recherchés de bonne foi les raisons qui peuvent vous déterminer à prolonger votre séjour dans l'étranger ou à vous rendre dans votre patrie.

Je ne m'établirai sûrement pas juge des uns ni des autres, parce que les données nécessaires ne sont pas toutes à ma connoissance ; mais je me reproche de vous avoir si vivement et peut-être inconsidérément engagé à revenir. Je ne vous ai envisagé que sous un seul point de vue ; vous n'étiés présent à mon esprit que plongé dans la douleur et loin de toute consolation ; je vous ai désiré au sein des vôtres et recevant d'eux le baume qui charme les maux de la vie ; mais vous êtes homme et vous saurés supporter la tristesse d'une situation

où il seroit utile que vous demeurassiés encore. Encore une fois, c'est ce que je ne juge point; mais je vous prie de n'avoir aucun égard à ce que je vous ai exprimé et de conserver toute l'impartialité dont vous aurés besoin de vous rendre témoignage pour être toujours content de vous. Je souffrirois trop de penser que vous eussiés jamais quelque motif de ne pas l'être, et encore d'avoir contribué à vous procurer cet affligeant mécompte. En vous invitant à rentrer en France, j'ai suivi l'impulsion d'un sentiment qui raisonne, il est vrai, mais qui ne saisit que les choses qui lui sont favorables.

Lanthenas vous a parlé dans la sincérité de son âme ; dévoué aux soins d'un apostolat qu'il remplit avec un zèle et un oubli de soi-même vraiment admirables, il n'imagine pas qu'un citoyen françois doive être ailleurs dans ce moment qu'au milieu de ses frères et occupé d'autre chose que de les servir et de les éclairer. En applaudissant à sa conduite qui ajoute à mon estime pour lui, je n'adopte pas exclusivement sa façon de penser. Je crois qu'il est plus d'une manière d'être utile, et que, dans la diversité des moyens, il est permis à chacun de choisir ceux auxquels il se sent le plus propre. Je crois cela par raisonnement et principes; je le crois encore d'après ce que vous avés fait : car vous n'avés pas agi à l'aventure, et vous avés voulu, autant que personne, servir votre pays. Je ne sais si cette dernière preuve seroit de toute

évidence sur les bancs de l'école, mais je sais que le sentiment qui me la fournit, est aussi sûr qu'un syllogisme. Enfin, vous avés consulté Bosc sur les faits; consultés le sévère Garan sur l'application qu'on en peut faire, et surtout consultés-vous vous-même en éloignant toute considération particulière. Aussi bien ces vents dont vous parlés me semblent ajouter un terrible poids aux raisons de demeurer. Dans tout cela, je n'aurai point la fausse délicatesse de vous cacher que je vais à Paris; je pousserai même la franchise jusqu'à convenir que cette circonstance ajoute beaucoup à mes scrupules de vous avoir invité au retour. Il y a, dans cette situation une infinité de choses et de nuances qui se sentent vivement, quoiqu'on ne puisse les expliquer; mais ce qui est très-clair et ce que je vous exprimerai franchement, c'est que je ne voudrois jamais vous voir aux dépends d'aucune raison qui ait dû diriger votre marche, et que vous auriés fait plier à des considérations passagères ou à des affections partielles.

Rappellés-vous que, si j'ai besoin du *bonheur* de mes amis, ce *bonheur* est attaché, pour ceux qui sentent comme nous, à une *irréprochabilité* absolue. Voilà le point où j'espère que nous nous retrouverons toujours, et il est assés élevé pour que nous puissions nous y réunir malgré les vicissitudes du monde et l'étendue de l'espace.

Paris le 7 mars 1791.

A M. Henry Bancal, a Londres.

[1] Nous avons trouvé ici, mon cher ami, une lettre de vous que vous avez fait passer à l'ami Bosc, et qui est encore entre les mains de Brissot qui veut en faire usage. Depuis notre arrivée, nous sommes tous tellement en l'air que nous n'avons pu vous écrire et que nous ne pouvons même pas le faire aujourd'hui longuement.

La chose publique marche ; mais il est bien besoin que les bons citoyens se réunissent pour ce moment, où la fin de la constitution fera faire les derniers efforts à tous les partis qui lui sont contraires. Vous en aurez vu quelques symptômes dans ce qui s'est dernièrement passé aux Thuilleries. Tout est calme dans ce moment. Madame Roland a été malade les premiers jours que nous avons été ici. Elle a cependant été à l'Assemblée nationale; elle en connoît maintenant les principaux personnages, et elle s'est convaincue que la liberté, la constitution ne doivent pas tenir et ne tiennent pas en effet aux hommes qui ont paru le plus dans le moment de la révolution. Elle vous en causera peut-être assés au long, si le temps le lui permet. Quant à moi, je vous dirai seulement que je fais ici de mon mieux pour provoquer des

[1] Cette tête de lettre est de Lanthenas.

sociétés populaires comme celles de Lyon. Je ne sais le bien que vous faites en Angleterre, mais si vous aviez été ici et si vous aviez voulu m'aider, vous auriez, je pense, été plus utile.

Les jacobins et beaucoup de députés me semblent extrêmement changés en pis depuis que je ne les avois vus. Nous aurions eu du plaisir à juger de tout cela avec vous. Ménagez-vous, écrivez-nous. Mille saluts. Je vous serai obligé de faire mes commissions.

[1] Voilà quinze jours que je respire mon air natal; j'ai vu de vieux parens, seuls débris d'une famille qui s'est presqu'éteinte depuis dix ans; j'ai été, à sept lieues d'ici, visiter une digne femme dont l'amitié fut chère à ma jeunesse et qui, dans la simplicité des mœurs champêtres, exerce aujourd'hui mille vertus utiles à tout ce qui l'environne; j'ai repassé, avec un charme inconcevable, sur tous les lieux où se sont écoulées mes premières années; je me suis livrée avec délices à cet attendrissement dont on aime à se trouver capable, parce qu'effectivement on ne l'éprouve qu'autant qu'on a préservé son âme du dessèchement que produit l'ambition, qu'entraînent les sollicitudes et les petites passions.

J'ai vu mon pays devenir libre, j'ai admiré tout ce qui m'attestoit cette liberté, et je n'ai plus regretté de n'être pas née sous un autre gouver-

[1] Ici madame Roland continue et achève cette lettre.

nement que le mien. Après mes devoirs particuliers, mon premier empressement a été pour cette Assemblée nationale qui a fait tant de choses, ou du moins qui a revêtu du caractère de la loi tout ce que faisoit réellement la force des circonstances, et celle de l'opinion publique. Si je n'avois pas été patriote, je le serois devenue en assistant à ses séances, tant la mauvaise foi des noirs se manifeste évidemment. J'ai entendu le subtil et captieux Maury, qui n'est qu'un sophiste à grands talens; le terrible Cazalès, souvent orateur, mais souvent aussi comédien et aboyeur; le ridicule d'Epresmenil, vrai saltimbanque, dont l'insolence et la petitesse finissent par faire rire; l'adroit Mirabeau plus amoureux d'applaudissemens qu'avide du bien public; les séduisans Lameth, faits pour être des idoles du peuple et, malheureusement, pour égarer celui-ci, s'ils n'étoient eux-mêmes surveillés; le petit Barnave, à petite voix et petites raisons, froid comme une citrouille fricassée dans de la neige, pour me servir de l'expression plaisante d'une femme de l'autre siècle; l'exact Chapelier, clair et méthodique, mais souvent à côté du principe. Que sais-je encore? l'Assemblée foible et se corrompant; les nobles réunis par la complicité pour leurs intérêts, et les patriotes sans ensemble, sans concert pour le succès de la bonne cause. Cependant tout ira, je l'espère, par cette force et cette opinion qui ont tout commencé.

J'ai vu l'excellent Brissot ; je viens de voir l'honnête Garran ; il m'a dit que vous aviés ici un frère nouvellement arrivé. Je n'ai pas le temps de vous entretenir longuement, et je m'en tiens à vous réitérer les sentimens qui vous sont voués parmi nous. Notre ami est extrêmement fatigué ; son activité a été fort exercée depuis notre arrivée ; elle ne souffre pas de délais dans ce qui intéresse la chose publique et la confiance dont il se trouve l'objet.

Adieu ; je pense que vous nous donnerés bientôt de vos nouvelles.

Paris le 15 mars 1791.

M. H. Bancal, a Londres.

Il y avoit peu de jours que notre première de cette ville vous avoit été addressée, lorsque nous avons reçu celle de vos lettres qui nous apprend votre retour à Londres, vos projets ultérieurs, et votre constance à poursuivre leur exécution. Celle-ci ne sera pas troublée par une prochaine convocation de la seconde législature ; il n'est pas vraisemblable que l'Assemblée nationale ait fini sous quatre mois les travaux constitutionnels, et assurément aucun de ses membres ne sauroit assigner l'époque de cet achèvement. Tous et chacun travaillent au jour le jour, à bâtons rompus, sans

ordre prévu, et souvent au rebours de celui qui avoit été arrêté; c'est une grande machine mise en jeu par les circonstances et dont les effets seroient difficilement calculés. Malheureusement ce qui paroît le plus clair aujourd'hui, c'est que la masse s'altère et se corrompt toujours davantage, en même temps qu'elle est plus livrée à elle-même. Le peuple a fait la révolution par lassitude de l'esclavage; la nation éveillée a forcé ses représentans de s'élever à la hauteur où l'indignation l'avoit portée; maintenant que les bases de la constitution sont posées, elle regarde faire les législateurs qu'elle s'est donnés; ceux-ci, abandonnés à leurs propres facultés, ne sont plus généralement que les hommes médiocres ou corrompus du régime passé.

Les *noirs* sont peu redoutables au sein de l'Assemblée; l'évidence de leurs intérêts particuliers, l'acharnement avec lequel ils les deffendent sans pudeur, les ridicules sophismes dont ils s'appuyent, le langage servile dont ils font gloire, les ont rendus l'objet du mépris ou de la risée du public.

Mais 89 ou les impartiaux sont devenus nos plus dangereux ennemis; leur nombre s'est prodigieusement accru; il y a, parmi eux, une faction puissante qui regrette les pas que nous avons faits vers la démocratie; qui tend à faire rendre, le plus qu'il lui sera possible, au pouvoir monarchique; qui voudrait que nous nous rapprochassions du gouvernement anglois; qui, au défaut de la no-

blesse qu'elle n'ose redemander, désire une distinction constante entre la classe des riches et celle de ceux qui ne le sont pas; cette faction veut la *liberté*, dit-elle; mais elle hait l'*égalité*, elle la suppose impossible ou dangereuse; elle n'imagine de paix et de bonheur que dans la grande influence d'un monarque, et les gradations que cette influence favorise ou établit.

Vous jugés que cette faction embrasse ou séduit tous les gens médiocres ou ambitieux qui espèrent davantage de la faveur que de leur propre mérite, et dont les passions s'irritent de la concurrence qui règne dans un état parfaitement libre. Vous jugés combien le ministère fomente ces dispositions et est habile à proffiter d'elles. Joignés à cela un tas de bûches à dix-huit francs par jour, qui n'entendent pas toujours la question sur laquelle elles sont appellées à vôter : il ne reste du bon côté que ces jacobins, affoiblis, et par les défections, et par la perte de leur crédit dans le public; perte qu'ils doivent à la trop grande influence qu'ils ont laissée sur eux aux Lameth, jugés actuellement comme des ambitieux et de mauvaises têtes, que l'affaire des Colonies a démasqués ainsi que Barnave.

Voilà ce qu'il me semble de l'état actuel de l'Assemblée; il est très-affligeant pour de vrais patriotes; et si ma curiosité a été alimentée en suivant ses séances, mon cœur s'est souvent indigné de ce qui s'y passoit. Vous ne sauriés vous repré-

senter l'indécence avec laquelle on a violé le principe de l'organisation du trésor public; la nomination de ses administrateurs étoit résolue devoir être donnée au roi, par tous les impartiaux, avant que la discussion fût entamée; l'impatience se manifestoit ouvertement à l'exposé des bonnes raisons qui combattoient ce système; on interrompoit, on a presque hué Robespierre et Rœderer qui les déduisoient avec courage, et l'on a visiblement précipité le décret, de peur que l'opinion publique, qui n'étoit pas assés éclairée sur cette matière, ne se mûrît par la discussion. Maintenant, qui croyés-vous que la cour portera à ses places de finance? Lafayette le demandoit dernièrement à Delessart; mais, répondit ce dernier, il faudra bien dédommager par elles les personnes précédemment employées dans les affaires de ce genre, et qui ont fait quelques pertes par la révolution. — Ainsi, nous allons retomber dans les mêmes mains qui servoient à nous dévorer.

Il ne paroît pas actuellement que nous ayons autant à redouter de l'Allemagne qu'il a semblé durant quelques instans; ceux de ces princes, propriétaires en Alsace, entrent, pour la plupart, en négociation pour indemnités. Les prêtres, du moins une grande portion, se coalisent pour faire schisme, s'il est possible; mais, quels que soyent leurs efforts, leur drogue a tellement perdu faveur, que, malgré l'effroi des dévotes et d'une somme d'imbéciles, je ne pense pas qu'ils réussissent à

leur gré. Paris a, pour évêque, M. de Lyda; l'abbé Syeyes étoit sur les rangs; il a déclaré renoncer à toute place de cette espèce pour se voûer à l'administration.

Je ne sais pour combien nous sommes dans ce pays; peut-être sera-ce pour long-temps, car l'activité de notre ami, loin d'être secondée, est cruellement contrariée, les détails du comment nous entraîneroient trop loin.

J'ai embrassé mes parens, j'ai revu mon pays, je suis prête à retourner sans peine au fond de la province; il me semble même que les jours passés dans mon hermitage me laissent mieux, à la fin de chacun d'eux, la conscience de les avoir employés au bien de mes semblables, que ceux que je passe ici. Je sens que j'ai plus de besoin de vertus que d'amusement, et la retraite où je vis, pour ainsi dire, avec mon cœur, est encore préférable au lieu où l'esprit seul s'exerce. D'ailleurs Eudora est à Villefranche, et c'est un aimant très-actif.

J'ai vu avec un singulier intérêt le brave Brissot et sa très-aimable femme, qui a beaucoup de tact et de jugement; j'ai vu, avec ce sentiment qui naît du rapport des âmes et de cette simplicité qui nourrit la confiance, Caton-Garran et sa douce famille; nous allons passer la journée de demain au milieu d'elle, et c'est une vraie fête de mon goût.

Je ne suis allée à aucun spectacle; quoique avec

l'idée de les revoir tous ; le charme des beaux-arts et de tout ce qui y tient étoit autrefois le plus grand de la capitale, du moins à mon gré ; mais, en acquerrant une patrie, nous prenons nécessairement une autre façon de voir, et les sollicitudes des patriotes laissent à peine quelque place au souvenir des choses de goût. Il fait un temps superbe dont je n'ai pas toujours pû jouir. Vous allés voir renaître les beaux jours en Angleterre, et ils nous procurèront sans doute de grands plaisirs ; car l'hyver est bien sombre dans ce pays, et les campagnes y ont des grâces qui leur sont particulières. Si vous étendés vos courses jusqu'aux montagnes de l'Écosse, vous verrés tous les sites qui ont enflammé Thompson, et qu'il a si bien décrits, non en géographe, il est vrai, mais en peintre. La guerre de l'Inde sera donc continuée, et la soif de l'or toujours excitée par le commerce, va de nouveau faire verser le sang humain. C'est profondément calculer sur notre situation qui véritablement ne nous permet guère de nous mêler des querelles de personne sur un autre hémisphère. N'avés-vous pas cherché à connoître madame Macaulay ? Son esprit, ses talens, sa trempe républicaine me paroissent la rendre bien intéressante. J'ai demandé à Brissot qu'il me prêtât son histoire, et j'en ai commencé la lecture. Si vous étiés dans des circonstances moins graves, je vous chercherois querelle sur l'*ennui* dont vous faites l'aveu ; je crois que vous vous êtes trompé sur le mot ; les

âmes ardentes n'éprouvent point d'*ennui*, c'est la maladie d'un tas de gens auxquels vous ne ressemblés point ; mais ce n'est pas le cas de chicanner sur les expressions.

Adieu; nous vous aimons toujours, à Paris comme à Lyon.

[1] Je n'ajoute qu'un mot, mon cher ami, pour vous adresser la présente. C'est M. Bertrand, mon ancien associé, qui désire vous voir et faire quelques tournées avec vous, si les lieux où ses affaires l'appelleront excitoient votre curiosité. Il va voir son fils qui est à Bermingham. C'est un enfant de bonne espérance, auquel il a toutes les raisons possibles d'être attaché.

Cy-joint quelques pamphlets pour les noirs. — Il s'agit de les remettre à M. Philips pour la société des amis des noirs. — Salut.

Paris, mardi 22 mars 1791.

A M. Henry Bancal, a Londres.

Nous vous avons écrit deux fois depuis notre séjour ici ; l'une de nos dépêches vous est portée par l'associé de Lanthenas ; j'imagine que le tout vous sera parvenu à l'arrivée de la présente.

[1] Cet ajouté est de Lanthenas.

Votre dernière, du 11, a été reçue, il y aura demain huit jours; la lecture s'en est faite chez Caton-Garran où nous dînions avec Bosc, Brissot, etc. Il a été doux pour vos amis de rencontrer inopinément l'un de vos frères, dont le maître de la maison nous avoit donné la compagnie; à votre absence, nous l'avons regardé comme votre représentant, et il s'est assés bien montré dans le sens de la révolution pour n'être pas indigne de ce rôle. Garran s'est chargé de la lecture de votre lettre; il m'a paru, à vous parler franchement, que le rassemblement des meilleures têtes n'étoit pas toujours le plus sûr moyen de tirer parti d'elles. Assurément, chacun de nous, en particulier, n'auroit sû (du moins je le crois ainsi) prendre connoissance de votre projet sans émotion et sans attendrissement, par l'effet naturel des sentimens qui l'ont dicté; cette première disposition auroit commandé l'attention nécessaire à la discussion du projet et au calcul des moyens de l'effectuer. Au contraire de tout cela, je ne sais quelle dissipation n'a pas permis de s'arrêter sur ces idées; une sorte de préoccuppation des affaires courrantes, l'apperçu des difficultés, la réflexion faite par Garran, que l'association du cercle social tendoit au but que vous proposiés, que sais-je encore? toutes ces choses ont laissé glisser votre excellente lettre, et ce n'est que depuis deux jours que je l'ai recueillie pour la joindre avec intérêt à celles que nous avons déjà.

Il est très-vrai que le train des choses dans la capitale, l'agitation où vivent nécessairement ceux qui sont chargés de quelques affaires ou travaux, l'incertitude où nous sommes encore à quelques égards pour le salut public, employent les facultés et se refusent à ces méditations calmes et profondes, qui enfantent les vastes projets et embrassent dans leur étendue le bonheur du genre humain. Vous êtes dans une situation différente. Sorti du tourbillon dont la force entraîne avec lui tout ce qui se trouve dans sa sphère d'activité, vous portés au loin vos regards, vous maîtrisés vos pensées, et l'expansion de votre amour pour le bien de vos semblables ne connoît point d'obstacles.

Il vous faudroit ici des correspondans, solitaires comme vous au milieu du monde; mais tous nos amis ont la main à l'œuvre; l'action les emporte malgré eux, et chaque jour suffit à peine à l'obligation qu'il impose. Je suis allée vendredy au cercle social; j'ai été très-satisfaite de la séance; j'y ai entendu déduire avec force, chaleur et clarté les plus grands principes de la liberté; je les ai vu applaudir avec transport; l'abbé Fauchet, que les patriotes mêmes taxent trop légèrement d'exaltation et d'imprudence, m'a paru un excellent et vigoureux apôtre de la meilleure doctrine.

On a lu une motion qui a pour objet d'établir à Londres un cercle des amis de la vérité à l'instar de celui de Paris; cette motion a été accueillie, l'Assemblée a arrêté que son directoire choisiroit

quatre de ses membres qui seroient chargés de la recherche des moyens. Les motifs dont cette motion étoit appuyée, les vues dont elle étoit accompagnée m'ont paru rentrer parfaitement dans celles que vous aviés exposées, et j'ai trouvé de la justesse dans la réflexion de Garran que cela m'a rappellée. Ma première idée a été d'écrire au président pour vous indiquer comme l'homme le plus propre à tous égards à favoriser cet établissement à Londres, et à lui donner la meilleure forme. Je suis rentrée chez moi avec la résolution d'agir en conséquence, mais j'ai voulu m'entretenir du cercle social et connoître l'opinion sur cette société; je lui ai entendu reprocher des vues de mysticité qui la discréditoient dans l'esprit de bons citoyens et d'hommes sages; sans ajouter foi à cette inculpation, j'ai craint de faire une chose qui ne conviendroit pas en vous nommant sans votre aveu et vous indiquant à des personnes dont les relations pourroient n'être pas ce qu'elles m'avoient semblé devoir être; je me suis contentée de communiquer le tout à Brissot pour le remettre à son jugement et à ses soins; j'ignore ce qu'il en a pensé.

Vous aurés vu, par mes précédentes, ce que je juge de la chose publique; mes observations ultérieures confirment cet apperçu; l'Assemblée est divisée, foible et se corrompant chaque jour; les jacobins perdent de leur crédit, ne remplissent plus ou remplissent mal le devoir qu'ils s'étoient imposé de discuter les objets dont l'Assemblée aura

à s'occuper ; ils sont conduits par leur bureau , et celui-ci est soumis à deux ou trois particuliers bien plus soigneux de conserver leur propre ascendant que de propager l'esprit public et de servir efficacement la liberté ; les Parisiens ont passé le moment de fermentation qui les avait élevés au dessus d'eux-mêmes ; leur municipalité est détestable et rend des ordonnances que le vieux despotisme n'auroit osé publier ; les prêtres se coalisent ; les intéressés à l'ancien régime proffitent du schisme qu'élèvent les premiers pour couvrir leurs passions d'un manteau religieux , et ils font avec eux cause commune ; c'est une criaillerie épouvantable contre l'exigence du serment pour la constitution civile du clergé qu'ils prétendent détruire l'unité de l'église , la primauté de Rome , dogmes chéris des catholiques. Les dispositions du roi les autorisent ; aucun des fonctionnaires ecclésiastiques de sa maison n'a prêté le serment. On menace les nouveaux évêques ; les dévots font leurs pâsques pour ne pas communier avec les intrus , et quelques gens d'esprit vont jusqu'à se persuader que ce schisme est l'écueil contre lequel la constitution doit échouer. Mes craintes ne sauroient s'étendre jusques-là ; mais je gémis sur nos mœurs et notre caractère bien peu dignes d'un peuple libre , et sur le peu de force de l'esprit public au milieu de tant d'intérêts et de passions.

J'ai été fort occuppée , ces jours-ci , d'une amie de ma jeunesse , qui réside ici et qui vient de de-

venir veuve; puis d'une ancienne amie de notre ami que ses affaires ont appellée de la Normandie à Paris qu'elle ne connoissoit point encore. J'avois besoin de remplir par les soins de l'amitié des jours qui me paroissent trop s'écouler en distractions, ou dans une façon de vivre qui me tire hors de moi-même.

Je suis interrompue; je cède la plume, en vous réitérant l'attachement que nous vous avons voué; il doit être inaltérable comme les principes qui l'appuyent et le civisme qui le nourrit.

J'apprends que, ce matin, le comité diplomatique, chargé de s'informer des mesures qu'avoit dû prendre le ministère pour la deffence de nos frontières, a rendu compte à l'Assemblée de la réponse du ministre. Celui-ci fait savoir que l'Alsace et ses environs sont fournis de vivres pour nourrir, durant une année, dix-huit mille hommes de troupes de ligne, mais qu'il n'y en a que douze mille dans ce département et qu'il n'est pas possible d'y en envoyer davantage, parce qu'il faudroit pour cela les tirer de places et autres lieux où elles sont nécessaires.

Un silence morne a suivi cette annonce, qui n'a fait naître aucune observation. Cependant, Basle et Berne donnent passage sur leurs terres aux impériaux, et nous avons déjà des soldats allemands établis à *Porentru*. On n'organise toujours point les gardes nationales, et l'on dit, tout bas, manquer d'armes pour les armer. Lorsque je rapproche

toutes ces circonstances de la rumeur des prêtres et de leurs suppots, je crois la guerre civile inévitable.

Il y a de nouvelles tentatives méditées sur Lyon, pour le mois de may. Le département y est mauvais, sa marche est lente et oblique; il fait disposer un camp pour exercer les troupes de ligne et prépare à grands frais des atteliers de charité qui pourroient bien ressembler à ceux qu'entretient ici le club monarchique.

Le ciel nous laisse la paix avec la liberté! mais celle-ci est bien difficile à établir avec l'autre, et, malheureusement, la guerre ne lui seroit peut-être pas non plus favorable.

Garran est nommé membre du tribunal de cassation par le département des Deux-Sèvres.

Paris le 5 avril 1791.

Ce n'est pas un trop bon moyen d'accélerer la correspondance que d'écrire par des occasions; au moment où vous nous addressiés votre dernière du 25, vous auriés dû, ce me semble, en avoir une de nous, dont avoit été chargé l'associé de l'ami Lanthenas. Mais enfin, elle sera sans doute arrivée à son tour, de même qu'une troisième qui répondoit, sinon à votre projet, du moins à l'envoi que vous nous en aviés fait.

La chose publique est ici dans une situation fort

singulière. L'esprit général est bien toujours pour la liberté, mais les mœurs continuent d'être à contre-sens, et si la révolution est faite au phisique elle ne l'est absolument que là, ce qui ne sauroit suffire. Le trésor est livré au pouvoir exécutif, l'armée est à sa disposition et je ne vois, pour balancer ces grands moyens d'empire et de corruption, qu'une somme de lumières auxquelles le peuple ne participe guères encore, et une constitution imparfaite qui doit demeurer telle, ou dont l'achèvement sera détestable. Le gros de l'Assemblée songe véritablement, je ne dirai pas à completter, mais à terminer ses travaux; et l'on ne sait ce que l'on doit le plus craindre, ou la précipitation qui laissant beaucoup de choses en arrière nous livre au hazard des évènemens; ou la prolongation qui, pour achever de traiter les objets constitutionnels, ne nous mettroit peut-être à l'abri de nouvelles secousses qu'en altérant toujours davantage les principes de la constitution. Ce qui me paroît indubitable, c'est que nous approchons d'une crise qui pourroit être fâcheuse, et que ce sera tant pis pour nous si nous n'en avons pas. Je sais que de bons citoyens, comme j'en vois tous les jours, considèrent l'avenir avec un œil tranquille, et, malgré tout ce que je leur entends dire, je me convainc plus que jamais qu'ils s'abusent. Nous sommes dans un état de malaise et de langueur dont nous ne pouvons sortir que par un accès, ou par la durée duquel nous retomberons dans le sommeil de

l'esclavage. Le désordre des finances a amené notre révolution; ce désordre existe toujours, sans mesures efficaces pour l'arrêter. Voilà le foyer du mal secret qui nous ronge et qui finira par nous dévorer. Je n'ai entendu aucun raisonnement, je ne conçois aucun calcul qui détruise ce fait-là.

Grand nombre des députés me paroît pencher pour la rénovation du corps électoral; d'autre part, les ambitieux veulent faire décréter la rééligibilité, du moins d'une partie des membres. On vient de prendre une mesure pour accélérer les opérations préliminaires à la nomination de la nouvelle législature, et il paroît qu'elle ne doit pas tarder plus de deux mois.

L'affaire particulière qui nous amenoit ici n'a pas pris une bonne tournure. Lyon doit trente-cinq millions, dont deux d'arrérages actuellement exigibles; elle n'a aucun moyen de satisfaire à ses engagemens. Confondant ses intérêts avec ceux des autres villes et envisageant les choses de la manière la plus générale, la seule qui puisse convenir à l'unité d'un bon gouvernement, elle sollicitoit l'admission du principe que les dettes des villes, de même que celles des pays d'état, doivent être déclarées nationales. Il n'y avoit que ce moyen de conserver l'ensemble et l'égalité, sans lesquels l'administration sera toujours vicieuse et oppressive.

C'est ainsi que notre ami avoit présenté les objets et il a trouvé de son avis tous les hommes qui

ont de l'étendue dans leurs vues. Contrarié dans sa marche par une foule de gens timides et bornés, combattu par les petits moyens d'un comité qui avoit imaginé un impôt municipal; tous ses efforts n'ont pû empêcher un détestable décret qui a été rendu le 29 mars dernier et qui ordonne, provisoirement et pour trois mois, des sols additionnels par émargement de rôle, pour chacune des villes, en proportion de leurs charges particulières.

Imaginés que, si l'on tentoit à Lyon l'exécution de ce décret, on y causeroit une insurrection, parce que les charges y sont déjà si considérables, et les dettes, en concurrence desquelles il faudroit les accroître, sont si prodigieuses, qu'il en résulteroit un impôt intollérable; d'où, la diminution de valeur des immeubles, par conséquent du produit de l'impôt nationnal; la vente moins avantageuse des biens nationnaux, etc., etc. Notre ami a eu beau parler, écrire, tonner, le sot décret a passé; il faut maintenant solliciter des exceptions, faire adopter des moyens, et nous voilà jetés dans un labyrinthe de petites opérations qui nous conduiront je ne sais où, ni jusques à quand.

Notre ami avoit un collègue député, poussé par une faction particulière, et qui n'a servi qu'à le contrarier en toutes choses; il prend enfin le parti de s'en aller; ce qui sera un grand bien en soi, et un vrai soulagement pour nous avec qui il demeure depuis notre séjour dans la capitale.

Les papiers publics vous auront appris la mort

prématurée de Mirabeau ; prématurée quant à l'âge mais non sans doute quant à l'usage qu'il avoit fait de la vie, et très à propos pour sa gloire.

Cette fin hâtive et presque subite d'un homme à grands talens, et qui a véritablement servi la chose publique, a je ne sais quoi de solemnel et de triste dont on ne peut éviter l'impression. Je suis loin de partager l'enthousiasme de tant de personnes pour l'être étonnant que l'on regrette, et pourtant je hais la mort d'avoir été si prompte à saisir cette grande proye, quoique la réflexion m'oblige d'applaudir au décret du sort.

De long-temps peut-être le peuple ne jugera bien et l'homme et l'évènement ; la vérité ne perce qu'avec peine, et beaucoup de choses se réunissent ici pour nourrir l'illusion. Aussi la sensation est-elle prodigieuse; le peuple croit sincèrement avoir perdu son meilleur défenseur ; la mort de Mirabeau ressemble à une calamité publique; ses funérailles ont été plus augustes que celles des rois les plus orgueilleux ; et les citoyens les plus éclairés applaudissent volontairement à ce triomphe, car enfin tous ces hommages sont rendus à la liberté, par l'opinion de ce qu'elle doit à l'homme qui vient de s'évanouïr. Quant à moi, en particulier, je regarde Mirabeau comme nous ayant offert le plus monstrueux assemblage d'un génie qui connut le bien, qui eût pu l'opérer, et qui l'a fait quelquefois, avec un cœur corrompu qui se jouoit de la vertu même, qui rapportoit tout à sa propre gloire et qui com-

promettoit cette gloire même quand elle se trouvoit en concurrence avec ses ardentes passions. Il a usurpé la plus grande partie de sa réputation par des ouvrages qu'il n'avoit pas faits ; il a vendu son talent et la vérité à l'avarice et à l'ambition, à l'or, dont ses dérèglemens lui donnoient un si grand besoin. Sans remonter à sa conduite lors du *veto*, et du décret sur le droit de la *paix* et de la *guerre*, il a été lâche et traître en dernier lieu, *l'organisation du trésor public*, dans la question de la *régence* et dans l'affaire des *mines*. J'ai été indignée de son silence perfide, des ses discours contradictoires et de sa scélératesse.

Mirabeau haïssoit le despotisme, sous lequel il avoit eu à gémir ; Mirabeau flattoit le peuple, parce qu'il connoissoit ses droits ; mais Mirabeau eût vendu la cause de ce dernier à la cour, que ménagent toujours les hommes corrompus qui veulent de l'autorité, et à laquelle il vouloit se rendre utile parce qu'il ambitionnoit le ministère. S'il eût vécu davantage, il n'eût pû éviter d'être connu, et sa réputation se seroit flétrie avant sa mort ; il s'éteint, encore au lit d'honneur, du moins aux yeux du vulgaire, et c'est un coup de sa bonne fortune. Le commun de l'Assemblée a été étonné de voir disparoître celui dont l'ascendant le dominoit si souvent ; les factieux Lameth gémissent, à la manière de César sur la mort de Pompée, en triomphant de se voir délivrer d'un rival qu'ils redoutoient et dont les bons citoyens

regrettent le contre-poids à leurs intrigues. Le jour de la mort de Mirabeau, l'Assemblée étoit occupée de la grande question de l'égalité des partages, ou plutôt de la *faculté de tester;* en annonçant cet évènement on apprit aussi que Mirabeau avoit un travail sur cet objet; il l'avoit remis la veille à l'évêque d'Autun qui fut prié de le lire. C'étoit un excellent discours, où les meilleurs principes de la justice et de l'égalité étoient développés avec cette vigueur et ces traits saillants qui caractérisoient l'auteur: ce fut une véritable couronne dont il décora son tombeau. Les patriotes ne purent refuser un soupir à l'homme capable de servir la vérité; les noirs frémirent de l'ascendant qu'il exerçoit contre eux pour la dernière fois. Cependant, fidèle à son habileté à ménager les esprits, il ne concluoit pas à l'abolition de la faculté de tester, quoiqu'elle fût la conséquence rigoureuse des principes qu'il avoit établis, mais à la réserve d'un dixième à la disposition du testateur.

Je n'ai pû m'empêcher de songer que si Mirabeau eût été vivant et qu'il eût assisté à la fin de la discussion, il auroit fini par accorder davantage s'il avoit vû l'Assemblée s'y porter. Tel fut son art suprême : de développer d'abord les bons principes, puis de les plier aux circonstances; de mannière qu'il eût l'air d'être le champion de la vérité; puis le modérateur des deux partis et le dictateur de l'Assemblée, quand il n'étoit que sa propre idole et sacrifioit la république à sa répu-

tation ou à ses intérêts particuliers. Tous les journalistes se sont emparés de sa mort comme d'un morceau précieux, riche et pathétique, dont chacun tire parti suivant ses talens. Je ne connois que Brissot qui ait eu la sagesse d'éviter l'idolâtrie, avec la prudence de ne pas offenser l'opinion. Sans doute, un jour il dira la vérité; mais on n'est pas mûr pour elle; ce seroit la faire honnir que de se presser de la montrer.

La formation des clubs populaires seroit infiniment utile, comme vous le remarqués très-bien; mais il faut être plusieurs pour la tenter ici, et rien n'est si difficile qu'une réunion de personnes pour concourir à un même but. Quelques-uns de nos meilleurs amis, députés et autres, ont tenté de se rapprocher pour augmenter leurs forces; mais chacun a sa marotte et veut qu'on s'occuppe d'elle, sans égard à la marotte d'autrui. Quand est-ce que les hommes seront assés sages pour se tolérer, dans toute la force du terme, et pour viser au bien commun, en ménageant l'opinion de chacun sur la mannière d'y parvenir?

On va prononcer aujourd'hui sur la grande question de la faculté de tester; il y a prodigieusement de partialité dans l'Assemblée; on eût dit l'autre jour, qu'elle n'étoit composée que d'héritiers universels bien avides et bien insolents; c'est le dernier retranchement de l'aristocratie.

Adieu, donnés-nous de vos nouvelles et n'oubliés pas plus vos amis que votre patrie.

Le même *jour au soir.* L'ami *Bosc* vient de nous remettre ensemble vos deux lettres du 29 dernier et 1er du courant; nous causerons avec Brissot de vos excellentes idées sur l'union si désirable des hommes de diverses nations, et nous ne laisserons point d'autre part ignorer au cercle social les moyens que vous pourrés lui fournir d'étendre et d'appliquer les vues qu'il a prises en considération.

Le mardy 6 avril.

Assurément, l'union des hommes éclairés pour développer et répandre les principes nécessaires à la perfection des sociétés est un grand moyen de hâter cette perfection et de travailler au bonheur de l'humanité. Ne perdés pas de vue cette union désirable et le généreux projet de la former. Vous trouverés beaucoup d'obstacles; j'en juge par l'extrême difficulté que je vois à rapprocher fructueusement un petit nombre d'hommes de mérite. Cependant, je crois que la société dont je viens de vous parler se formera, et peut-être même qu'elle aura ses séances au lieu de notre demeure actuelle. Si elle peut s'asseoir, ce sera le cas de mettre votre projet sur le tapis et de le lui faire gouter. Je doute pourtant que cela puisse se réaliser avant votre retour, de mannière à ce que vous puissiés lier les choses avec vos Anglois; mais la correspondance que vous conserverés avec ceux-ci pourra vous servir à opérer de loin ce que vous n'aurés pu que

préparer en personne. Quant au cercle social, je ne passerai point deux jours sans qu'il ait une lettre capable de le porter à agir avec vous, s'il a de l'énergie et de l'activité. Je lui ai écrit déjà dans une autre circonstance, sans me nommer toutefois; car, je ne crois pas que nos mœurs permettent encore aux femmes de se montrer; elles doivent inspirer le bien et nourrir, enflammer tous les sentimens utiles à la patrie, mais non paroître concourir à l'œuvre politique. Elles ne peuvent agir ouvertement que lorsque les François auront tous mérité le nom d'hommes libres; jusque-là, notre légèreté, nos mauvaises mœurs, rendroient au moins ridicule ce qu'elles tenteroient de faire, et par là même anéantiroient l'avantage qui, autrement, pourroit en résulter.

Il me paroît bien, par la disposition des affaires publiques et votre marche particulière, que vous ne devés plus beaucoup tarder de revenir. Peut-être serons nous encore ici. On doit incessamment faire le rapport contre les inspecteurs. La question de la faculté de tester est ajournée. Le bon parti a été forcé de prendre cette tournure pour éviter un mauvais décret. Mais il est à craindre qu'un beau jour, au commencement de quelque séance, où les aînés se verront en force, ils ne parviennent à faire passer une décision conforme à leurs préjugés.

Adieu encore.

J'ai appris que le courrier pour Londres ne par-

toit que demain 7. Je vous quitte pour écrire à l'abbé Fauchet. Mais, en écrivant, je ne communique point votre plan; ce sera à vous de faire à cet égard ce que vous jugerés convenable, si la société s'adresse à vous.

Paris le 14 avril 1791.

M. H. Bancal, a Londres.

L'ami Lanthenas vous a écrit ce matin; mais, comme sa lettre doit vous être remise par un voyageur, je pense qu'il est bon de vous instruire, par la poste dont la marche est plus rapide, de ce qui fait l'objet de votre attente. J'ai fait, ainsi que je vous en avois annoncé le projet, une lettre à l'abbé Fauchet, nourrie de la plupart des bonnes raisons et des excellentes idées que contenoient vos missives, avec l'indication de votre personne infiniment propre à réaliser les vues d'union entre les hommes éclairés des divers pays. Comme le nom d'une femme ne me semble pas la meilleure des recommandations, je n'ai pas mis le mien à mon épître; mais Lanthenas s'est chargé de la remettre afin de donner à son contenu l'authenticité nécessaire. Il s'est entretenu avec l'abbé Fauchet qui, le soir même, a lu la lettre au cercle social; les idées en ont été applaudies, et le directoire de cette société s'est proposé de vous écrire. C'est ce

qu'a appris Lanthenas, qui est retourné chez l'abbé Fauchet et lui a communiqué votre dernière du 5 qui nous est parvenue sur ces entrefaites. Il a parole donnée pour se rendre ce soir au directoire, où l'on dresse la lettre qui vous est destinée et qu'on doit remettre à un Genevois (le même à qui Lanthenas donne la sienne) qui part pour Londres, où il va chercher de l'emploi, comme ministre de l'Évangile. Il étoit à Surène chez M. Clavière, où nous avons dîné il y a quelques jours; mais je ne me le rappelle pas, à moins que ce ne soit un *Abauzit* dont le nom m'a frappée, parce que Rousseau l'a rendu recommandable. Ainsi, sous peu de temps, vous aurés mission de la société pour suivre et lier un projet cher à votre cœur; vous verrés ce que les circonstances vous permettront de faire et, sans doute après, vous songerés à revenir. Je ne vous cacherai pas que presque tous vos amis, à commencer par Brissot, sont persuadés que vous seriés mieux à votre place et à vos devoirs de citoyen, en France, que partout ailleurs.

Il faut bien leur pardonner cette mannière de voir; il me semble même impossible qu'ils en ayent une autre dans leur situation. Représentés-vous le feu des intrigues, le jeu de tous les intérêts particuliers tendant continuellement à détruire partout ou à altérer les principes et les bons effets de la constitution; l'Assemblée même devenue le foyer où se concentrent toutes les manœuvres et d'où elles influent au dehors; les dernières parties

de la constitution se faisant d'une mannière contradictoire avec ses bases. Représentés-vous un petit nombre de bons citoyens dans une lutte perpétuelle, active, pénible et souvent infructueuse, contre la masse des ambitieux, des mécontens, des ignares; et jugés si ce petit nombre ne doit pas naturellement regretter et blâmer l'éloignement de quiconque auroit pû le fortifier. Aussi Brissot me disoit-il nettement, il y a quelques jours, que les avantages résultant de votre voyage ou vous étoient particuliers, ou n'auroient qu'une application future au bien de votre patrie, tandis qu'actuellement et depuis votre départ on avait un excessif besoin de la plus grande réunion possible de tous ses enfans pour soutenir la cause commune et de la voix et de l'exemple, et par l'impression, et par tous les moyens imaginables que peuvent inspirer le zèle et les circonstances.

Au reste, je vous transmets cela, parce que la connoissance des faits ou des jugemens est toujours bonne à acquérir; je crois, pour mon compte, qu'il y a plusieurs mannières de faire le bien et qu'il faudroit être à la place de chaque individu, ou bien au fait de tout ce qui le concerne, pour juger rigoureusement ce qui a dû être le mieux pour lui. Je crois vous avoir mandé, par ma précédente, que les travaux de l'Assemblée se pressoient, qu'elle se hâtoit elle-même et que la convocation de la nouvelle législature devenoit prochaine.

On achève, ces jours-ci, la pitoyable organisation du ministère, et celle des gardes nationales est à l'ordre de cette semaine. L'engouement sur Mirabeau n'est point encore passé; on renouvelle même les idées de l'empoisonnement. Ce qui me les fait paroître absurdes est la difficulté d'attribuer à aucun parti le projet de se défaire d'un tel homme à qui les uns se croyoient redevables et dont les autres espéroient beaucoup.

D'ailleurs assés de causes se sont réunies pour sa destruction. Mirabeau fit un souper de plaisir le samedy avec mademoiselle Coulon qui desiroit faire sa conquête; il la conduisit chez elle et la fêta très-bien, dit-on; le lendemain il se rendit à sa campagne où madame Le Jay lui fit une vie de mégère; il l'appaisa, très-généreusement. Le lendemain (pour continuer l'histoire à la mannière de Dorothée) il vint à l'Assemblée nationale et y fut atteint d'un accès de colique hépatique à laquelle il étoit sujet; il sortit pour se mettre au bain; l'indigestion s'en mêla, il fut saigné, la maladie devint mortelle et il fallut la vigueur de sa constitution pour y résister durant quelques jours avec des spasmes violens et des douleurs cruelles. Le discours, contre la faculté de tester, dont on fit lecture le jour de sa mort et qui me parut honorer sa tombe, n'est pas plus de lui que ne le sont tant d'autres ouvrages auxquels il a dû la plus grande partie de sa réputation.

Le soir à 8 heures.

Je suis obligée de reprendre une partie de cette lettre. Lanthenas s'est rendu au directoire et n'y a plus trouvé l'abbé Fauchet, de mannière que nous ignorons si l'on s'est occuppé de vous écrire. Dans tous les cas, il me paroît qu'on n'y a pas mis une grande célérité, ni même celle que l'intérêt de la chose pouvoit exiger. J'ai quelque raison de croire que la tête de Bonneville ne se trouveroit pas bien casée avec la vôtre, ce qui, sans doute, ne vous afflige guère, mais ce qui pourroit bien être cause que la société ne s'empresseroit pas, comme elle pourroit faire, de vous prier d'être son agent! D'après cette ouverture je présume que si, quelques jours après la présente, vous n'entendés point parler du cercle social, c'est qu'il aura jeté ailleurs ses plans. Je ne sais ce que Lanthenas fera de sa lettre qu'il devoit joindre au paquet de la société; peut-être, au contraire, la joindra-t-il à celle-ci.

M. Payne est ici; il a été question entre nos amis de la traduction de son petit ouvrage contre Burke : mais un secrétaire de La Rochefoucauld l'a déjà commencé. On dit madame d'Orléans et madame Lafayette parties ensemble pour la campagne, quittant toutes deux leurs maris; le développement des pourquoi seroit assés piquant; mais ces anecdotes fort importantes dans

l'ancien régime, n'ont plus qu'un très-foible intérêt aujourd'hui ; elles n'en auroient même aucun si la conduite des hommes en place ne touchoit toujours de quelque manière à la chose publique.

Je laisse une place à l'ami Bosc. Adieu.

F. Lanthenas au citoyen H. Bancal.

SALUT !

Votre dernière, mon cher ami, nous entretenoit de vos projets de fédération universelle; et c'est là-dessus que je me propose de vous entretenir.

Nos dernières, parties il y a huit jours, vous auront appris ce que nous avons pu faire pour vous seconder, et ce que nous pensons de ce que vous pourrez faire. Il y eut le lendemain au cercle social une rupture éclatante entre l'abbé Fauchet et Bonneville. Celui-ci fut honni par toute l'assemblée, convaincu d'avoir dans son journal travesti les opinions de l'abbé Fauchet pour le faire passer pour un adhérant aux idées philosophiques antireligieuses et autres dont il le remplit. Bonneville ne put parler. Son adversaire usa de toute sa supériorité pour exciter le mépris sur sa mauvaise foi : et il y réussit complètement. Cette scission ne peut que faire le plus grand tort au

cercle social, dont les travaux déjà n'avoient pas tout le développement qu'une certaine charlatanerie auroit fait croire.

Nous pensons toujours, Brissot et moi, ce que je vous ai mandé sur vos projets. La fédération des philosophes est totalement faite; — que servira de les faire convoquer, qu'à donner un éclat à des travaux qu'il est bien mieux de faire dans le silence. Les despotes ne sont déjà que trop éveillés : et quant à moi, je n'ai point votre sécurité. Je vous répéterai ce que je n'ai cessé de dire aux patriotes que j'ai le plus connu, c'est de la suite et de l'ensemble qu'il faut maintenant, plutôt que de l'éclat, pour établir solidement la liberté. Je ne suis à cet égard content de personne, ni de moi-même. Depuis que je suis ici, je me serois joint à Brissot d'une manière à pouvoir le seconder, mais M. Page, dont le caractère est beaucoup formé sur l'ancien régime, nous a empêché de trouver moyen de rien conclure. Celui-ci s'est emparé de l'imprimerie du Patriote françois. c'est sa besogne particulière : il en fait une affaire d'argent, et nous aurions voulu en avoir une qui pût nous donner moyen de répandre les lumières avec moins de frais.

Vous disiez dans une de vos lettres que vous consacreriez votre fortune, votre temps, votre vie au projet dont vous nous entreteniez. Si ce n'est pas une manière de dire, je pense que vous pourriez voir que le seul moyen d'arriver à

quelque chose de solide est de suivre les idées que je vous ai communiquées et de se mettre en mesure pour les développer. Or des mesures possibles, les plus puissantes me semblent être, exciter les grandes assemblées du peuple, leur parler chaque jour dans les gazettes et remâcher la même nourriture en cent manières pour la faire prendre. On ne peut suivre ces mesures qu'en ayant un point fixe, un établissement pour cela, et des hommes tenaces. — Je pensois que vous, Brissot et moi pouvions marcher ensemble; examinez encore si ce n'est pas le seul moyen de cesser vous et moi de battre l'eau presque en vain.

Nous pensons Brissot et moi qu'il y a à entreprendre ici des journaux des mois, des revues de l'année entière, ouvrages d'utilité première. En les faisant sans vues de profit on est doublement sûr de les répandre.

Brissot ne prétend à autre chose que d'assurer l'existence de sa famille : moi je ne veux qu'exister et employer pour cela les fonds que j'ai. Si vous avez le même gout pour l'existence la plus philantropique qu'on puisse embrasser, écrivez-nous-le et hâtez-vous d'arriver.

Vous vous procurez sans doute à Londres la feuille du Patriote françois ; celle d'aujourd'huy vous expliquera assez ce qu'il faut penser des derniers évènemens. Les allarmes s'augmentent, et le sang françois coule; on aura bien lieu à regretter d'avoir resté dans la sécurité au milieu

du péril, quand on a eu tant d'avantages pour le prévenir.

Salut!

F. Lanthenas.

[1] Notre ami me remet sa lettre, j'y ajouterai un mot. Je ne reviendrai pas sur les faits qu'il y expose, j'ai été témoin de cette rupture de Fauchet et Bonneville, j'en ai été scandalisée; le premier, sans doute, a des raisons de se plaindre, mais l'éclat de ces divisions est toujours blâmable et ne fait honneur à personne, pas même à celui qui triomphe; l'abbé Fauchet m'a paru *prêtre* pour la première fois. Quant à votre entreprise, elle me paroît liée maintenant et aura, je pense, son utilité. Il est naturel que la mannière de voir de nos amis soit renforcée par les circonstances. On ne peut se dissimuler que depuis trois semaines le roi est en pleine contre-révolution; les quatre cents Autrichiens arrivés depuis long-temps à Porentru sont aujourd'hui augmentés de six cents autres; Paris regorge d'étrangers qui affluent on ne sait d'où; le parti aristocratique a plus de morgue que jamais et l'on annonce assés hautement le carnage. Au moment du départ prémédité pour Saint-Cloud, c'est la garde nationale qui a fait opposition, mais deux partis se sont manifestés dans son sein, les armes ont été chargées des deux

[1] Madame Roland ajoute les lignes suivantes.

côtés, et il n'a tenu qu'à un fil qu'une affaire fût engagée. Le roi est demeuré opiniâtrément dans sa voiture durant une heure et demie. Cette sottise a ses avantages et doit sapper l'idolâtrie dont tant de gens sont encore atteints; la reine a reçu beaucoup de propos mortifians qui lui ont annoncé les dispositions générales sur son compte. Je vois les meilleures têtes se persuader que nous ne pouvons éviter la guerre civile et que nous touchons au moment où elle doit éclater. Le renouvellement du corps législatif n'est point encore déterminé, il me paroît soumis à de nouvelles circonstances et n'est peut-être plus si prochain; c'est ce que huit jours encore nous apprendrons sûrement.

J'ai dîné avant-hier avec votre compatriote qui vous juge et vous aime, et j'ai été bien aise de faire sa connoissance.

Adieu, je ne puis causer longuement avec vous aujourd'hui; ci-joint une épître du bon ami Garran.

La lettre à J. Bewau est du quaker françois *Marsillac*, de la connoissance de nos amis Brissot et Lanthenas; elle vous annonce à d'autres quakers de Londres, ainsi que votre projet d'union universelle, et elle est destinée à vous procurer de nouveaux moyens de le réaliser. Vous verrés quelles ressources vous pourrés trouver pour cela chez ces *amis* de l'humanité qui doivent singulièrement goûter tout ce qui s'accorde avec les sentimens de la fraternité.

Paris 27 avril 1791.

M. Henry Bancal, a Londres.

Je reçois à la fois vos deux lettres des 19 et 22 ; elles viennent de nous être remises par l'ami Bosc.

La célérité de la correspondance tient à l'attention de choisir les jours du départ du courrier ; il n'y en a que deux ici par semaine, c'est pourquoi je m'empresse de vous tracer un mot ce soir, car je sors demain de bonne heure pour aller à l'Assemblée nationale où votre compatriote m'a ménagé une place, et si je ne vous écrivois dans ce moment il faudroit remettre la partie à lundy.

Je pense qu'actuellement vous avés vu Abauzit, et que vous n'aurés pas trouvé inutile la lettre pour les quakers qui ont maintenant leur assemblée générale à Londres ; ces amis de l'humanité doivent gouter votre projet et pourront concourrir à son exécution. Je ne sais ce que deviendra le cercle social ; la querelle de ménage que l'abbé Fauchet y a rendue publique m'a fait une vraie peine et ne peut être que nuisible à cette association. Je savois alors qu'il étoit question quelque part de le nommer à un évêché, et qu'il en étoit instruit ; je me suis persuadée, peut-être à tort, que c'étoit à cause de cela qu'il se montroit si chatouilleux sur l'interprétation de ses sentimens religieux et

l'inexactitude qu'avoit commise Bonneville en citant quelques unes de ss phrases.

La nomination a eu lieu, et l'abbé Fauchet est évêque du département du Calvados. Son éloquence et son talent étoient le soutien, l'aliment et la gloire des séances du cercle social; j'imagine qu'il y fera ses adieux vendredy et j'irai l'entendre; après lui, je ne sais ce que deviendra cette société.

Je n'ai rien à ajouter à ce que nos amis vous ont marqué; vous transmettre les faits d'une part, et les jugemens de l'autre, c'est vous mettre à même de les combiner avec votre propre situation et de vous déterminer pour ce que vous seul pouvés voir être le mieux. Ce que je peux dire, c'est que dans des momens aussi solemnels, il n'y a que le sentiment de ce mieux et la volonté de l'atteindre qui puisse servir de base aux résolutions et de guide dans les démarches.

Paris est dans une grande agitation dont on calculeroit difficilement les suites. Vous avés su le départ du roi le 18, l'opposition du peuple, la force d'inertie des gardes nationales, la nécessité pour le roi de renoncer au départ, le dépit de la reine, les frayeurs de la cour, d'où s'est ensuivie la fameuse lettre de Montmorin aux ambassadeurs chez les puissances étrangères; lettre extrême, hypocrite, qui donne la mesure de la crainte, de la foiblesse et de la dissimulation des traîtres du ministère. Lafayette avoit donné sa démission, on

l'a pressé de reprendre le commandement, il a accepté ; grandes félicitations, et nouvel éclat. A ce moment de prospérité, à ce renouvellement de faveur, le premier usage qu'il a fait de son autorité c'est de casser la compagnie soldée des grenadiers (ces braves gardes françoises) qui se sont montrés opposans au départ du roi et qui ont désobéi à leur commandant lorsqu'il leur a ordonné de déployer la force contre leurs concitoyens et leurs frères. Je ne voudrois pas juger le général que vous admirés et croyés sincère, mais cet acte me paroit impolitique, il met tout Paris en fermentation.

Les malheureux cassés se comportent à merveille, ils restent et pleurent dans leurs casernes ; mais, leurs amis, leurs concitoyens vont gémir avec eux et s'indigner contre le traitement qu'ils ont enduré. Partie de la garde nationale s'émeut et frémit ; le peuple s'inquiette ; les groupes se forment au Palais-Royal.

Lafayette perd tous les jours la confiance qu'on lui avoit accordée ; il court à l'oubli ou à la mort, il est presqu'impossible qu'il se soutienne. L'un de ses aides-majors, Parisot, vient de faire un guet-à-pens à *Carra*, j'ai presque dit un assassinat, et rien n'y ressemble davantage que son procédé.

D'autre part l'augmentation du prix de l'argent tourmente les esprits ; les ouvriers s'assemblent pour demander une augmentation de main-d'œuvre ; le moment est fort orageux. Des nouvelles

arrivées des frontières détruisent la sécurité que de précédentes avoient inspirée; il paroît que le licenciment de l'armée et une prompte réorganisation est une mesure inévitable si nous voulons échapper à tous les maux d'une division certaine.

Avignon et tout le Comtat est désolé par les dernières horreurs d'une guerre civile et religieuse; des patriotes ont été égorgés, coupés par morceaux; on a dansé autour de leurs restes sanglans, et un évêque est venu faire chanter le *te Deum* sur leurs cadavres. L'Assemblée, qui auroit dû s'enflammer à ces affreux récits, résultats de sa mollesse et de son perfide décret, a remis, ajourné, le rapport de l'affaire, pour donner à *Menouet* le temps de faire des recherches savantes dans la bibliothèque du roi.

Enfin c'est demain que la discussion doit s'ouvrir sur ces terribles évènemens. Ceux des colonies sont aussi atroces, et les décrets *Barnave* doivent les multiplier jusqu'à l'entière perte de ces établissemens où nous eussions pu faire des heureux.

Hâtez-vous de faire du bien; il n'y a dans ces temps fâcheux que la consolation de travailler à l'affranchissement des nations et à la pratique des plus grandes vertus, qu'on puisse goûter en dédommagement.

Je viens de remettre à Brissot celle de vos lettres où vous nous entretenés de la cause des malheureux noirs; cet excellent homme et le penseur Clavière se dévouent parfaitement à la chose publique.

Lanthenas est allé observer au Palais-Royal ; notre ami travaille près de moi.

Nous vous aimons et embrassons en frère et en bon ami.

Paris 5 may 1791.

M. H. Bancal, a Londres.

Vos deux lettres, mon cher Bancal, du 26 et 29 du passé, me sont parvenues. Je remis aussitôt à C. Fauchet la lettre pour lui. Il part lundi pour son évêché. Il a dû communiquer votre lettre au directoire du cercle social. Bosc a dû remettre hier à Garran la lettre qui étoit pour lui. Il paroît que je me suis mal expliqué dans ce que je vous ai dit du jugement que nous portions de vos efforts et de votre projet. Il n'est pas douteux que la réunion à laquelle vous travaillez ne puisse être utile, mais nous avons douté si, dans ce moment, c'étoit le plus pressé ; s'il n'étoit pas plus pressant de s'adresser aux peuples eux-mêmes en faisant d'abord assembler le nôtre et mettant entre ses mains tous les principes, tous les plans de philantropie qu'il sentira aussi bien qu'aucun philosophe et qu'il appuyera mieux. Vous ferez pourtant bien de profiter de la bonne volonté que vous rencontrez dans les personnes que vous voyez. Il est bon que la société des amis connoisse où nous en

sommes et ce qu'on peut plus que jamais espérer et faire pour le bonheur des hommes, qu'ils ont, plus qu'aucune secte du monde, constamment recherché. Le peu d'amis sincères de la liberté, ceux au moins qui en soutiennent les principes purs, continuent de livrer ici chaque jour, un combat inégal contre ceux qui haïssent la liberté ou veulent, par des sentimens inconcevables de modération, s'écarter des principes qui peuvent, seuls, nous l'assurer. Nous vous avons parlé d'une réunion dont nous concevions quelque espérance et à laquelle nous concourions. Elle reste bornée à si peu d'individus, qu'elle a très-peu d'influence, cependant, ceux qui se sont apperçus de la foible résistance qu'elle oppose quelquefois au torrent des opinions qui conduisent maintenant la majorité de l'Assemblée, ou plutôt qui l'ont connue par les indiscrétions de ses membres, la croient, en nombre, bien plus redoutable. Ils pensent qu'il y a une confédération puissante pour la république ; qu'elle s'étend dans le royaume ; et ils y attachent des chainons qui n'en dépendent sûrement pas.

Si nous avions ici l'esprit public qui fait trouver si facilement, en Angleterre, des fonds, pour pousser ce qui est utile et grand, nous pourrions effectivement, je pense, réaliser les craintes de ceux qui nous redoutent. Mais imaginez que nous n'avons pas le moindre sol pour faire imprimer. Lafayette a long-temps entretenu Brissot d'espé-

rances de lui en donner. Mais nous avons reconnu qu'il caressoit et entretenoit notre ami, comme Mirabeau faisoit pour Desmoulins, afin d'arrêter sa plume, en tenant en suspens ses sentimens.

Mon travail sur les sociétés populaires est en attendant là. — Nous aurions voulu le faire tirer à un très-grand nombre d'exemplaires, et nous n'avons encore rien arrêté. Je viens de m'occuper de la liberté indéfinie de la presse; le département de Paris sollicite sur elle des lois, et ses amis ont de nouvelles craintes de la voir anéantir. Mille saluts et encouragemens à Clarkson et aux autres amis de la vérité, de la fraternité entre les hommes. *Vale.*

L'Angleterre a certainement grand intérêt que les principes de philantropie universelle, les principes démocratiques par conséquent, triomphent ici et s'établissent solidement. Si leurs ennemis parvenoient à les étouffer, si l'on réussissoit à faire prédominer la monarchie, il est certain que celle-ci, pour s'affermir en entretenant la guerre et par l'effet de la force que la liberté lui auroit restituée, écraseroit bientôt l'Angleterre : — ce qui n'arrivera jamais, si la liberté s'établit dans toute son étendue; — mais s'il reste dans la constitution des deffauts essentiels à cet égard, il est impossible, si les peuples s'y soumettent, que la force du pouvoir exécutif ne les aveugle et ne les conduise bientôt à tout ce qu'il voudra, pour peu qu'il soit habile. Sous ce rapport, les amis de la liberté, en Angle-

terre, devroient se réunir pour fournir des moyens à ceux de France de faire triompher les bons principes; et je ne crois pas qu'on dût craindre de leur dire, que ce soin seroit digne d'eux.

LANTHENAS.

[1] Je crois au contraire, aujourd'huy, que ce n'est plus que par des associations générales qu'on peut effrayer, poursuivre et terrasser le despotisme; il faut l'attaquer de toutes parts pour l'extirper de chez nous même. Nous voudrions en vain perfectionner notre liberté si nous n'excitons pas tous nos voisins au même culte. Je n'aurai jamais le courage de vous écrire tout le mal que je pense de notre Assemblée, je suis dégoutée d'aller à ses séances et je suis intimement convaincue qu'elle ne sauroit plus faire que de mauvais décrets. Il nous faudra une nouvelle insurrection, ou nous serons perdus pour le bonheur et la liberté : mais je doute qu'il y ait assés de vigueur dans le peuple pour cette insurrection, et je vois les choses livrées au hazard des évènemens. Dans tous les cas ce seroit folie que de s'attendre à la paix, nous sommes voués aux troubles pour toute cette génération, et ils nous seront moins funestes que ne pourroit l'être la sécurité. L'adversité forme les nations comme les individus, et la guerre civile même, toute horrible qu'elle soit, avanceroit la régénération de

[1] Cette suite est de madame Roland.

notre caractère et de notre mœurs. Il faut être prêt à tout, même à mourir sans regrets, car du sang des honnêtes gens jailliroient la haine puissante des passions qui l'auroient fait répandre, et l'enthousiasme des vertus dont ils auroient donné l'exemple. On brûle le pape au Palais-Royal, et l'on reconnoit à l'assemblée ses prétendus droits sur Avignon; cependant, le combat est livré à tous les déchiremens d'une guerre civile et religieuse, et une foule de petits intérêts de nos députés propriétaires dans le Comtat, tels que *Crillon* et autres, empêchent l'assemblée de reconnoître les droits des peuples et de porter secours aux malheureux. Oui, liés les amis de l'humanité de toutes les nations; il ne faut pas moins que cette confédération générale; nous sommes trop foibles et trop corrompus pour nous relever seuls; que la lumière se fasse partout, il est temps que le genre humain sorte du chaos.

Paris le 12 mai 1791.

Je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps, parce que j'ai eu peu de courage à vous entretenir de la chose publique, et qu'il seroit presque honteux de s'occuper d'objets qui lui fussent étrangers. Il s'en faut tout que je sois contente de notre situation; la sécurité même de beaucoup de gens qui

ne sont pas sans civisme m'est un sujet de regrets, car il faut être bien froid sur les intérêts de cette patrie qu'ils disent aimer, ou bien aveuglé sur la manière de les calculer, pour demeurer calme à la vue de tout ce qui existe. Sans doute, je ne crois pas à ce qu'on appelle une contre-révolution, elle est impossible, grâce, non au patriotisme de la pluspart des raisonneurs, mais à la ferme volonté du peuple des villes et des campagnes de conserver des avantages qu'il a commencé de goûter. Je crois à la force et à l'empiétement du pouvoir exécutif, à la plus mauvaise administration des finances, à une détestable organisation du ministère, à une foule de mauvais décrets et de vices constitutionnels qui gênent l'exercice de la liberté, arrêtent les progrès de l'instruction, établissent l'aristocratie des richesses, s'opposent à la régénération du caractère national et des mœurs, nous préparent enfin de nouveaux fers que le peuple ne sauroit appercevoir et dont il se trouvera chargé avant de les avoir prévû. Je vois l'Assemblée si excessivement corrompu qu'il me paroît nécessaire que toutes ses opérations soyent fautives, ce qui n'est que trop prouvé chaque jour; j'ai renoncé à suivre ses séances, elles me donnent la fièvre. Il n'y a pas, du côté gauche, un seul homme à caractère, qui unisse à un ardent amour du bien cette fermeté courageuse qui s'élève contre les orages, les brave, et les fait tomber. Les meilleurs patriotes me semblent plus occupés de leur petite

gloire que des grands intérêts de leur pays et, en vérité, ils sont tous des hommes médiocres, quant aux talens même. Ce n'est pas l'esprit qui leur manque, c'est de l'ame; il n'y a qu'elle qui puisse élever un homme à ce généreux oubli de lui-même dans lequel il ne voit que le bien de tous et ne songe qu'à l'opérer, sans s'occuper des moyens de s'en assurer la gloire.

Mais avant de m'abandonner à vous raconter tout ce que je pense, je dois m'acquitter de ce que Lanthenas s'étoit chargé de vous écrire et que je lui ai promis de vous mander. Brissot, toujours dévoué, comme vous le connoissés, et auquel je ne désirerois que deux adjoints dont la plume valût la sienne pour conduire l'Assemblée avec la capitale, Brissot vous prie de rapporter, pour la société des amis des noirs, plusieurs exemplaires de tout ce que la société de Londres a publié depuis six mois, surtout les évidences et les précis; il demande si cette société a reçu les adresses que celle d'ici lui a envoyées, par Philips, il y a plus de quinze jours; enfin, il est un troisième article à traiter verbalement entre vous et Clarkson, ou autre de la société, de la mannière que vous saurés faire, c'est la nécessité des secours. Vous savés que la société d'ici, forte de zèle et foible de moyens pécuniaires, ne peut trouver d'aide de ce genre que dans la société de Londres; elle compte renouveller ses attaques pour la prochaine législature et ne rien négliger pour cela suivant ses facul-

tés. Elle est actuellement dans un grand mouvement ; il s'agit du sort des gens de couleur.

Le comité colonial a eu l'infamie de proposer un projet de décret dont l'un des objets étoit la formation dans les isles, d'un congrès de blancs, auquel on laisseroit à discuter le sort des gens de couleur. Pétion s'est élevé avec indignation et il a fallu combattre pour obtenir l'impression et l'ajournement de ce projet ; la société s'est hâtée d'imprimer et de répandre des instructions, et elle a eu fort peu de temps, la discussion s'est ouverte hier, elle a été vive ; on la continue aujourd'huy et probablement il y aura une décision.

L'abbé Grégoire, que j'ai vu hier au soir, trembloit sur ce qu'elle pourroit être ; tous les noirs de l'Assemblée sont, comme de coutume, contre la raison et l'humanité ; ils sont, pour cet article, d'accord avec Barnave qui cependant a été entendu hier avec défaveur ; les Lameth ne disent mot, et ils ont leurs motifs pour soutenir Barnave, mais ils ne le font pas d'une manière officielle pour éviter de se compromettre : soin bien superflu.

Le comité de constitution a osé proposer un décret sur le droit de pétition ; il consistoit à ôter ce droit aux citoyens passifs, aux sociétés ou clubs, et aux corps administratifs, à exiger enfin que toute pétition fût signée de l'individu qui la présente, ou de tous les individus qui voudroient qu'elle fût faite en leur nom ; il y avoit encore dans ce décret, je ne sais quelle absurdité sur le

droit d'affiche, car on a l'inconséquence de désigner par le nom de *droit* ce qu'on prétend restreindre ou anéantir par des loix. C'est l'impudent Chapelier qui a fait le rapport en conséquence; il a été tellement astucieux, l'Assemblée est si mauvaise, et le peuple est si ignorant, qu'on l'a applaudi de toutes parts.... Je ne sais comment on peut être témoin de pareille scène et ne pas verser des larmes de sang... Deux ou trois bons députés se sont récriés, Robespierre a obtenu seulement le renvoi au lendemain, après avoir vainement demandé la question préalable; et le lendemain le projet a passé en plus grand partie; on est venu à bout de l'échancrer, de l'affoiblir, mais enfin, il est résulté une mauvaise loi. Vous aurés vu, par les papiers, comment a été traitée l'affaire d'Avignon; durant trois jours on a longuement discuté pour rendre un sot décret qu'on a été trop heureux d'annuller le lendemain par un tour d'adresse, et les choses ne sont pas plus avancées qu'avant l'examen de la question. Cependant toutes les horreurs d'une guerre civile et religieuse désolent le Comtat; les Avignonois tombent dans un triste état, ils manquent de munitions pour suivre le siège de Carpentras; cette ville se défend vigoureusement et l'aristocratie qui l'a prise pour son foyer s'y maintient avec succès. Vous connoissés l'état de l'Europe et l'éveil qui tient en armes toutes ses puissances. Il est prouvé aujourd'hui, pour le plus grand nombre des personnes in-

struites, que le départ de Louis XVI, le dix-huit précédent, étoit pour la frontière. La petite armée Condée est aujourd'hui de dix mille hommes; beaucoup de ci-devant partent, de divers lieux de la France, pour s'y réunir. Tout cela ne seroit que risible si nous avions une bonne assemblée; je ne sais plus quand elle cédera la place à l'autre législature, et je crois que les plus sages sont ceux qui avouent que le calcul des événemens futurs est devenu presqu'impossible. Seulement, il est clair que cette génération est vouée aux troubles, et que ce seroit tant pis pour elle s'il en étoit autrement; car, ce n'est plus que dans le choc et le hazard des passions et des choses qu'on peut espérer d'obtenir quelque résultat favorable au grand nombre. Je soupire après mon hermitage et le bonheur d'y faire quelque bien dans le silence, j'en ai assés de Paris; il étoit beau à voir au moment de la révolution, il m'afflige aujourd'hui et je le quitterai sans regrets. Les affaires de Lyon ne vont ni vite ni mieux que les autres, mais comme elles occupperoient extrêmement mon mari s'il étoit actuellement à Lyon même, je me console de le voir ici, où elles lui laissent quelque relâche; c'est ainsi qu'il y a compensation à tout.

Adieu, nous sommes toujours vos bons amis.

Paris 12 mai 1791.

M. Henry Bancal, a Londres.

Qu'êtes-vous donc devenu? nous n'entendons plus parler de vous et ne savons qu'en penser.

Vous étiés bien aise, disiés-vous, de nous savoir à Paris, parce que ce rapprochement rendroit la correspondance plus facile et plus fréquente; mais votre dernière date déjà de plus d'un mois, malgré les lettres que nous vous avons adressées dans cet intervalle. Je me rappelle d'un temps où de semblables délais nous étonnoient beaucoup, et ne nous faisoient cependant que supposer quelques suites de circonstances ou de distractions, balancées par des craintes d'altération de santé; c'étoit l'absorbement du chagrin, et vous nous fîtes part de sa cause. Cette expérience ajoute aux inquiétudes que peut inspirer votre silence et elle se mêle douloureusement aux combinaisons que nous faisons à votre sujet. Si vous avés quitté Londres, pourquoi ne pas nous avoir prévenus de votre départ? Si vous l'habités encore, comment pouvés-vous demeurer si long-temps sans communiquer avec vos amis? Je présume que votre projet d'alliance n'a pas été sans cuccès, et je m'étonne que vous ne faisiés point participant de ceux-ci les personnes que vous savés y prendre tant d'intérêt..

Dans une correspondance plus suivie, je vous aurois tenu au courrant de notre Assemblée ; mais, au reste, les papiers vous y mettent, et les choses se succèdent avec tant de rapidité que leur ensemble échappe à la narration quand on ne la reprend qu'à des époques éloignées.

L'organisation du corps législatif se fait passablement et, du moins jusqu'à ce moment, l'Assemblée paroît s'être rajeunie pour cette partie. Les législatures n'auront pas besoin d'être convoquées par le roi et il ne pourra les dissoudre ; les membres de celle-ci ne sont pas rééligibles ; voilà d'excellentes choses, et nous devons les premières énoncées, à cette non réélection qui fut d'abord heureusement décrétée.

La cause des gens de couleur est gagnée ; les succès m'ont un peu réconciliée avec notre Assemblée ; mais il est toujours instant qu'elle finisse, car l'avantage du bon parti tient à si peu de choses qu'on est toujours sur le bord du précipice. La rareté, le haut prix de l'argent font actuellement la crise publique ; il se vend douze, quinze, et même vingt pour cent. Le désordre des finances inquiette les plus confians ; c'est à qui réalisera ses capitaux ; aussi les biens fonds se vendent un prix fou ; on s'estime heureux d'acheter des terres à deux pour cent de revenu. La législature ne sauroit être encore long-temps en exercice ; mais ce sera sûrement au-de-là du mois de juillet. Je ne vous dis rien de nos affaires parti-

culières, elles ont toujours la même incertitude.

Je laisse la plume à l'ami Lanthenas, après vous avoir réitéré l'attachement du ménage. Adieu.

[1] Je partage, mon cher ami, les inquiétudes que donne votre silence; et je souhaite que vous nous en tiriez bientôt. Je n'ai rien à vous dire sur l'objet de vos dernières occupations à Londres. Je ne fréquente point le cercle social. L'abbé Fauchet est parti. Je ne sais quelle est la chaleur que cette société peut mettre au développement de ses projets au dehors. Je suis celui des sociétés populaires ici. Il se forme une société centrale, à laquelle j'ai été adjoint. J'y ai fait part de mes idées et j'espère qu'elles y concourront au bien. Robespierre m'a perdu un manuscrit que je lui avois confié, sur l'établissement de ces sociétés et un autre sur la liberté de la presse. C'étoit le travail de plusieurs mois. J'ai eu le courage depuis quelques jours de le recommencer. Nous espérons de vous voir arriver au premier moment et que vous viendrez nous aider; — il est temps d'ailleurs que vous vous rapprochiez pour les élections.

Je vous recommande l'objet des secours pour la société des noirs dont notre dernière vous entretenoit. Vous voudrez bien aussi vous rappeller de ce dont je vous avois prié près du libraire Philips. Si M. Baumgartner m'a fait quelques commis-

[1] Lanthenas continue.

sions que je lui avois données, vous me ferez plaisir de vous en chargez.

Garran à été nommé président du tribunal de cassation. — Il a été dans les embarras d'un déménagement et maintenant il a une belle-sœur qu'il est sur le point de perdre.

Bosc et Creuzet se portent bien ; le premier joindra sans doute à la présente quelque chose.

Bonne santé et prompt retour. Salut.

Paris, lundy 20 juin 1791.

Peu après votre passage ici, nous avons reçu votre avant-dernière de Londres du 27 passé, que l'absence de Bosc avoit sans doute retardée puisqu'elle nous a été renvoyée par lui. Nous attendions avec empressement vos nouvelles de Clermont, jugeant bien à la fois et de la fatigue que vous deviés ressentir, et des impressions que renouvelleroit la vue de votre pays. L'amitié recueille et partage avec attendrissement vos affections et vos regrets ; c'est le seul genre de consolation qu'elle sache offrir à des pertes réelles et si vivement senties : elle laisse au temps à rappeller les considérations qui peuvent les tempérer, et se borne à les préparer par l'adoucissement d'une douleur partagée. — J'ai tardé de quelques jours de vous écrire afin de pouvoir mieux répondre à divers articles de vottre lettre ; je sortis une fois en vain pour la

communiquer à l'ami Garran, chez qui je ne trouvai personne ; Lanthenas l'a vu hier, et ils doivent aller ensemble un de ces matins dans votre appartement pour y faire la recherche et y mettre l'ordre que vous desirés. Mais, en attendant d'avoir à vous en communiquer le résultat, je craindrois de mettre un délai qui vous feroit mal juger de notre plaisir à soutenir et à alimenter notre correspondance avec vous. Nous avons aussi vû *Brissot*, mais non encore obtenu de lui vos deux lettres sur les pétitions ; nous avions dessein de les fondre et de les faire publier par Tournon. Mais en vérité, ce qui est une fois livré aux écrivains demeure enseveli, souvent perdu dans leurs papiers, lorsque le moment ou leur disposition n'en a pas favorisé, déterminé l'emploi. C'est ainsi que notre ami a perdu deux petits morceaux donnés l'un à *Robert*, l'autre à *Clavière ;* j'espère que vos lettres n'achèveront pas le trio. La préoccupation de Brissot est extrême ; ses travaux habituels, sa propre vivacité, la variété des circonstances de chaque jour la rendent toujours très-grande ; les élections y ajoutent tout ce qu'il est possible d'imaginer. Il est électeur, malgré les pamphlets répandus contre lui au moment des assemblées primaires ; nous ne pouvons songer à l'intéresser pour votre projet ; il n'y a pas encore foi ; il ne juge propres à la chose ni William, ni Clarkson. Ce n'est pas une raison d'abandonner l'idée de l'amener un jour à y concourir lui-même ; mais, il faut le temps ; le choix

du moment de votre présence. J'ai eu occasion d'observer, depuis mon séjour ici, que les difficultés d'opérer le bien étoient encore beaucoup plus grandes que les hommes, même réfléchis, ne sont portés à l'imaginer : car, on ne sauroit faire le bien, en politique, que par une réunion de soins et d'efforts, et il n'est rien de si rare, de si difficile que de lier des volontés pour tendre à un même but par une marche constante. Il est un égoïsme d'amour-propre, aussi funeste que celui de l'intérêt ; chacun ne croit à la bonté que de son système et de son mode ; on s'irrite, on s'ennuye de celui d'autrui, et faute de savoir se plier à une allure un peu différente de la sienne, on finit par marcher tout seul sans atteindre à rien de bien utile pour l'espèce. Depuis plus d'un siècle la philosophie prêche la tolérance ; elle a commencé de s'établir dans quelques esprits ; mais je ne la vois guère encore dans les mœurs. Je pense qu'à cet égard vous aurés fait en Angleterre un cours infiniment avantageux ; la diversité des opinions religieuses y maintient des oppositions dont vous avés senti la force et que vous avés eu à éviter dans vos tentatives : vous trouverés chez nos têtes françoises des oppositions tout aussi multipliées quoique les préjugés religieux n'y soyent pour rien. Nos beaux esprits ont plaisanté de la *patience* comme d'une vertu négative ; j'avoue qu'elle est a mes yeux le vrai signe de la force d'âme, le fruit d'une réflexion profonde, le moyen nécessaire pour con-

cilier les hommes et répandre l'instruction, enfin la vertu des peuples libres. Nous avons tout à acquérir sur ce chapitre.

Brissot a reçu des nouvelles de M. *Bridel;* c'est tout ce que j'en ai pu savoir. Quant à la question de savoir s'il faut attendre pour rendre compte de la société des amis de la paix, le résultat des assemblées dont vous étiez convenu, je suis peu pour l'affirmative. Je pense, d'ailleurs, que pour le meilleur effet, il convient que ce soit vous-même qui le rendiés : personne ne le feroit avec un intérêt égal et capable d'en produire un semblable.

Les prêtres s'agitent partout comme dans votre département ; Lyon est dans une agitation extrême; une nouvelle tentative de contre-révolution a été sur le point d'y répandre les plus grands désordres ; tous les malveillans se sont réunis pour opérer une division afin de pouvoir cabaler avec plus de succès dans les élections. La municipalité, seule patriote, a été seule en butte aux corps administratifs et à une partie de la garde nationale, mis en jeu par les intriguans.

Il est difficile de présumer quel sera le résultat des élections dans une telle fermentation. Quant aux intérêts pécuniaires de cette commune, nous avons obtenu que le rapport de ce qui les concerne seroit fait avant le 1er juillet ; c'est toujours plus pressant, et je ne sais ce qui pourroit arriver si l'on tardoit encore de nous secourir. On ne croit pas ici aux attaques extérieures ; le décret contre

Condé doit l'arrêter ou le ramener ; l'inquiétude des peuples chez tous nos voisins arrête et contient aussi leurs tyrans. Mais, si la prochaine législature n'est pas vigoureusement composée, nous serons déchirés et perdus. Les finances sont dans un état très-fâcheux ; on vient encore de décréter une nouvelle émission d'assignats, presque sans discussion, et personne n'entend rien à l'emploi des fonds du trésor public.

Le comité de constitution ne veut ni *convention*, ni révision, et il cherche à lier, par tous les moyens, les législatures suivantes. *Syeyes* et *Condorcet* ont fait imprimer une sorte de profession de foi qu'ils vouloient faire signer à beaucoup de gens marquans, afin de la répandre dans les corps électoraux et de la donner comme un signe de ralliement ; elle est fautive et insignifiante à plusieurs égards, et très-dangereuse à plusieurs autres. Le tribunal criminel est fortement organisé : *Robespierre*, accusateur public; *Pétion*, président; *Buzot*, substitut. Les aristocrates font rage et se répandent en infâmes déclamations ; quelques uns d'eux émigrent. On a arrêté hier, aux Jacobins, d'envoyer quatre députés à Londres pour assister à la fête que les amis de la révolution se proposent de célébrer au 14 juillet, mais la cabale qui fait tout aujourd'hui dans ce club, autrefois si utile, ne permet guère d'espérer un bon choix pour cette députation ; j'ai été témoin de ses clameurs pour étouffer la voix d'un citoyen qui vouloit faire des

observations sur le choix dont on a à s'occuper. La translation de Voltaire donnera lieu à un nouveau genre de fête, le 4 du prochain ; le plan de cette cérémonie est vraiment superbe. J'entends répetter de tous côtés, ce que vous nous exprimés, qu'il y a à présent, bien peu de femmes patriotes. *Ignorance* et *foiblesse* me semblent les mots de l'énigme ; elles sont les sources de cette misérable *vanité* qui dessèche tout sentiment généreux, qui répugne à l'esprit de justice et d'égalité ; c'est la faute du siècle et de l'éducation bien plus que celle du sexe. La même sensibilité qui se disperse et s'atténue sur des bagatelles, d'où elle se résoud en sottise et en égoïsme, peut aisément se concentrer et se sublimiser sur de grands objets ; et sans doute, ce ne seront pas des religieuses qui les montreront à de jeunes cœurs.

Cela me fait soupirer pour la petite plante éloignée de mes mains ! Sans doute que vous aurés été nommé électeur ; donnés-nous de vos nouvelles, que nous nous rejouissions pour la patrie. Je crois bon, sous tous les points de vue possibles, de faire des acquisitions, quoique les fonds soyent à un prix exorbitant.

Adieu, tous vos amis vous embrassent et sont à jamais unis avec vous dans l'amour de cette patrie qui devient tous les jours plus chère par les soins même qu'elle coûte.

Mardy 10 heures du matin.

Je vous ai écrit hier après midy; je décachette ma lettre pour vous dire, au bruit du canon et dans le moment de la plus grande fermentation, que le roi et la reine sont enfuis; on ferme les boutiques, on s'agite de toutes parts. Il est presque impossible que Lafayette ne soit pas complice.

Voilà la guerre déclarée.

Paris, mercredy 22 juin 1791.

Vous êtes trop bon citoyen, mon ami, pour ne pas mériter d'être instruit de tout ce qui se passe ici. Je me flatte pourtant bien moins de vous rendre un compte exact de tous les faits, que de vous exprimer ce que je pense du résultat des évènemens.

Le roi et sa famille sont partis; c'est loin d'être un malheur, si nous avons du bon sens, de l'énergie et de l'union. La masse du peuple de cette capitale le sent ainsi, car la masse est saine et voit juste; aussi l'indignation contre Louis XVI, la haine des rois, et le mot de République s'exaloient hier de toutes parts. On s'est assemblé dans les sections, plusieurs d'entre elles ont pris l'arrêté d'être permanentes; quelques unes développent le plus grand enthousiasme; les sociétés fra-

ternelles en ont fait autant : nous serions à la plus belle époque si, comme au mois de juillet 89, nous n'avions ni gardes nationales organisées, ni marc d'argent décrété, ni ministériels bien concertés.

Les dispositions de l'esprit public sont excellentes, le moment est heureux : mais, qu'est donc et que fera l'Assemblée? C'est une autre question, dont les pronostics m'affligent profondément.

Il paroit, d'après les aveux mêmes de Lafayette, publiquement faits, et notamment à la barre, que depuis la Pentecôte, lui, ses aides-de-camp, Bailly et le comité des recherches savoient qu'il existoit des projets d'une prochaine évasion ; les gardes étoient doublées seulement depuis dimanche, et par une fatalité bien singulière elles étoient composées, dans la nuit du 20 au 21, de la même division qui étoit au château le 28 février, dans l'affaire des poignards, et le 18 avril lors de la tentative du départ soi-disant pour Saint-Cloud. Un seul membre de l'Assemblée a voulu faire sentir la nécessité d'éclairer la conduite du commandant et des responsables ; cette motion a été écartée, surtout par Barnave et les Lameth (ceux-ci se sont reconciliés avec la reine il y a huit jours) qui jamais n'ont mieux montré qu'hier une intime union avec d'André, Chapelier, Beaumetz. On eût dit que, prévenus de ce qui est arrivé, ils avoient leur plan de conduite tout tracé ; ce sont eux qui ont tout fait et la partie sembloit liée pour ôter la

parole à Robespierre, Pétion et Buzot. Quelles mesures a-t-on prises? on a conservé tous les ministres, qui sont tous, évidemment les ennemis de la révolution et qui n'ont cessé de la trahir, à l'exception peut-être du garde-des-sceaux, homme foible et sans caractère. On a confié le soin des parties les plus importantes, de tout ce qui concerne notre action et notre deffense, aux comités *diplomatique* et *militaire*, unis aux ministres chargés des parties correspondantes : à ces comités dont les perfides lenteurs et la conduite plus que suspecte ont laissé préparer nos ennemis, négliger nos frontières, persécuter les soldats patriotes et maintenir l'armée dans une organisation détestable; à ces comités que les bons citoyens dénoncent depuis si long-temps, que l'opinion publique a flétris, et qui devroient être punis si l'on pouvoit exercer actuellement une justice contre eux. Que l'on nous fasse de belles proclamations pour nous exhorter à nous tenir sur nos gardes, que l'on décrète fastueusement que les citoyens sont invités à la vigilance, à l'union, et à la confiance dans l'Assemblée, qui fait les plus touchantes protestations; je vous demande s'il y a lieu d'être tranquille et satisfait? — Les Jacobins se sont assemblés; ils étoient nombreux, ils ont eu de nobles élans, et le serment, car nous sommes devenus d'impitoyables jureurs, le serment d'être libres ou de mourir a été repetté par eux avec transport. Robespierre est monté à la tribune; il a eu le courage

d'exprimer, avec l'énergie propre à son caractère, ce dont je ne viens que de vous transmettre l'énoncé; on sentoit que son cœur opprimé de la mollesse de l'Assemblée, de la corruption d'une partie d'elle-même, venoit s'épancher dans une société autrefois célèbre, et que les circonstances rappelleroient peut-être à la pureté de son origine; Robespierre a été couvert d'applaudissemens; ils étoient bien mérités. Mais, bientôt après, arriva tout le club de 89, Lafayette à la tête. Le vigoureux Danton déploya vainement son éloquence contre le commandant et l'inculpa hautement; Lafayette, sans se justifier de rien, fit parade de son zèle, parla de liberté, et on l'applaudit; Syeyes et d'autres parlèrent à leur tour s'élevant contre les défiances qu'ils prétendoient devoir être soigneusement écartées; Barnave renchérit sur le tout en prêchant l'union et proposant une adresse concise à toutes les sociétés affiliées, rédigée dans ces principes et cet esprit. Elle fut adoptée. Voilà tout le résultat de l'une des plus brillantes séances de cette société, qui devroit être le foyer des meilleures résolutions, et cela, dans les circonstances les plus graves et les plus décisives où nous nous soyons encore trouvés. — J'étois, au commencement de la journée d'hier, dans l'activité des plus grandes espérances; je suis maintenant dans l'inquiétude et la crainte. Je voudrois répandre l'une et l'autre; je voyois depuis six mois qu'on ne travailloit qu'à nous endormir; j'ai souri au

moment d'un réveille, et j'apperçois avec effroi qu'on s'efforce de nous calmer de la même manière. Nous n'avons que des liens presqu'imperceptibles; ils seront rivés en fer avant que nous en jugions toute la force. Lorsque je considère que, dans notre constitution, les ministres étoient plus que le roi lui-même, par leur action continuelle; que les ministres en place sont dévoués à l'aristocratie, et qu'ils sont continués dans leurs fonctions avec des comités pervers, je vois Louis XVI préparant au dehors des attaques combinées avec les mouvemens intérieurs et la marche de l'Assemblée même qu'il continue de diriger; je vois que nous sommes environnés de pièges, de séducteurs et d'assassins, et que si nous pouvons espérer encore d'arriver à la liberté, ce ne sera que par une mer de sang.

Votre société recevra donc la bénigne adresse de nos Jacobins; il seroit bien bon qu'en réponse vous *en fissiés une qui contint l'exposé de* si jutes craintes; il faudroit en projeter une à l'Assemblée nationnalle elle-même, pour lui *demander de nouveaux ministres et une autre composition de tous ses comités;* car enfin si l'on ne trouve pas un moyen d'épurer cette assemblée, de ne mettre en action que ce qu'elle a de plus sain, nous sommes inévitablement perdus. Mais une pareille adresse devroit sortir à la *fois de toutes les assemblées primaires;* c'est le seul moyen d'opérer un grand effet. Un des articles de l'adresse ne pourroit-il pas être de de-

mander la convocation solemnelle de toutes ces assemblées à l'effet de délibérer, par *oui* et par *non*, s'il convient aux François de conserver à leur gouvernement la forme monarchique? Le contrat que nous avions passé admettoit un roi; mais ce roi même, qui étoit une des parties contractantes, renonce aux clauses de notre transaction; les parties qui restent peuvent donc en mettre de nouvelles. Il seroit bien besoin de répandre avec profusion une petite instruction propre à éclairer et à diriger le peuple; nous sommes dans une crise dont le résultat doit être la perte ou la perfection de notre constitution. Nous avons plus de bras que de têtes; notre jeunesse se battra vigoureusement; mais ses combats et ses victoires mêmes pourroient ne servir qu'à nous épuiser si nous demeurons sous l'influence des traitres et que nous jugions mal du but vers lequel il convient de diriger tous nos efforts.

Je ne sais si vous aurés reçu à temps ma lettre d'hier; j'ai lieu de présumer que toutes les expéditions ont été arrêtées, et c'est encore une des astuces des chefs de bureaux. Car, le départ du roi étant effectué, ses partisans n'avoient rien à mander de redoutable, et il étoit fort instant de laisser propager les impressions que les patriotes pouvoient produire dans ces premiers momens. L'Assemblée n'a pas voulu non plus adopter une mesure qui lui a été proposée et qui, par des signaux, auroit éveillé tout le royaume en vingt-quatre

heures. — On ne travaille qu'à tout *calmer*. On ne veut que du sommeil; il entre pourtant dans le complot quelque tentative de massacre dans Paris. Je ne m'appesantis pas sur des détails que les papiers publics vous donneront assés; ils vont être tous remplis de l'ordre admirable qui règne ici et de la sagesse de l'Assemblée. Vous y verrés le sot manifeste du roi, manifeste après lequel il est encore plus sot d'appeller sa fuite un enlèvement, comme a fait Bailly. Le roi de Suède est à Bruxelles; Louis XVI s'y rend, et tous les despotes vont s'unir comme vous pouvés croire. Nous étions inondés de croix de Saint-Louis, de ci-devant gardes du roi, tout cela est disparu; mais il nous reste beaucoup de malfaiteurs et les ouvriers des atteliers de Charité ont été licenciés il y a peu de jours.

Adieu, notre bon et digne ami, unissons-nous toujours davantage; il faut voir tout ce mal pour tout prévenir sans jamais désespérer; il faut mourir sur la brèche avant d'abandonner la partie.

Paris le 23 juin 1791.

Qui pourroit suffire à exprimer, à peindre, les affections, les mouvemens qui nous agitent! Hier, à cinq heures du soir, réunis avec Robespierre et plusieurs autres, nous nous considérions sous le couteau; il n'étoit question que des moyens de porter le peuple à de grandes mesures dont l'As-

semblée est incapable, et chacun ne songeoit qu'à la manière de se rendre plus utile au salut public, avant de perdre la vie qu'un massacre imprévû pouvoit nous ôter d'un moment à l'autre.

Ainsi que je vous l'avois marqué, l'esprit général étoit excellent; mais, il y avoit dans l'Assemblée une coalition redoutable, il étoit évident qu'elle n'étoit pas concentrée dans son sein; on se voyoit environné de pièges, et, tout en s'occupant à proffiter des circonstances pour les succès de la liberté, ses plus ardens amis s'attendoient à y périr.

J'allai aux Jacobins. Ils étoient aussi nombreux, et la séance commença aussi solemnellement que la veille; je ne sais si je vous avois dit qu'on y avoit renouvellé, avec un transport inexprimable, genou en terre, épée nue à la main, le serment de vivre libre ou de mourir. Cet élan n'étoit rien en comparaison de l'intrépidité franche et gaye de tout le peuple; mais le jeu couvert de 89 et l'agence des ministres, et la vue de ce faquin de Lafayette, répandoient l'inquiétude. Tout à coup arrivent courriers sur courriers, apportant la nouvelle que le roi et sa femme avoient été arrêtés par une petite municipalité des frontières de la Champagne et de la Lorraine, celle de Varennes près Stenay; le zèle et le danger ont appellé de proche en proche 30 à 40 mille gardes nationales qui environnent Châlons-sur-Marne où l'on a amené nos Grands Brigands. Que fera-t-on d'eux? C'est un problême curieux à résoudre. Il me sem-

ble qu'il faudroit mettre le mannequin royal en séquestre et faire le procès à sa femme. Mais, notre assemblée ne vaut rien pour cela. Hâtés-vous de finir vos élections et que tout l'empire demande la nouvelle législature, elle sera le sceau nécessaire; si celle-ci se prolonge elle finira par nous trahir nous-mêmes, nous vendre à la cour, ou se rendre sénat aristocratique. Il faudroit proffiter de ces grands mouvemens pour appeller tous les citoyens à l'activité, pour réformer enfin les vices de notre constitution..... Je suis pressée et je quitte à regret; — mais, tant que la paix avoit duré, je m'en étois tenue au rôle paisible et au genre d'influence qui me semblent propre à mon sexe; lorsque le départ du roi a déclaré la guerre, il m'a paru que chacun devoit se dévouer sans réserve. Je suis allée me faire recevoir aux sociétés fraternelles, persuadée que le zèle et une bonne pensée peuvent être quelquefois très-utiles dans les instans de crise.

Je ne sais pas me tenir chez moi et je vais voir les braves gens de ma connoissance pour nous exciter tous au plus grandes mesures. La scène change encore une fois; il faut songer maintenant à quelqu'instruction à faire et à répandre.

Donnés-nous de vos nouvelles. Je ne sais si mes précédentes vous seront parvenues, car, nous avions tout à suspecter et à craindre des chefs de bureaux, aux postes comme ailleurs. Cette lettre doit être la cinquième. Adieu, mon ami; j'espère que nous nous reverrons.

Paris le 24 juin 1791.

La fatigue m'oblige à rester chez moi, du moins ce matin; je me propose de vous entretenir sur notre situation présente, quoique j'aye l'intention de ne faire partir ma lettre que demain, car je veux pouvoir vous mander les résolutions de l'Assemblée. Elles vont, à peu près, décider de nos futures destinées. Les bons citoyens sont dans les allarmes, en considérant la foiblesse de nos représentans; le peuple est admirablement disposé, mais il est trop confiant et il ne sent pas la nécessité de pousser et de guider ses médiocres législateurs.

On ramène Louis XVI, sa femme, ses enfans et sa sœur; que doit-on faire d'un roi parjure, qui renonce et trahit ses engagemens, viole le contract dont il tenoit son pouvoir, réclame hautement contre les clauses de la transaction, et fuit parmi les ennemis de sa nation pour revenir combattre et subjuguer le même peuple qui lui avoit assuré le trône? — Tel est l'important problême qui se présente et qu'il faut résoudre avant l'arrivée de Louis XVI, puisque cette solution doit prescrire la manière de le recevoir et de le traiter? — Louis XVI est en route, accompagné de quinze à vingt mille gardes nationales, et demain matin, il sera dans nos murs.

Monsieur et sa femme sont à Mons; l'empereur s'y est rendu; on s'agite extrêmement sur les fron-

tières, et quelque soit le zèle et la foule de nos gardes nationales, les préparatifs et les munitions nous manquent, ainsi que l'habitude de la discipline, et des chefs habiles et sûrs. Le pays est ouvert et sans deffense du côté de la Flandre; on peut par les Ardennes, arriver jusqu'à peu de distance de la capitale. Lafayette a perdu la confiance publique, malgré le zèle aveugle d'un grand parti de sectateurs; sa conduite est suspecte, répréhensible; on ne doit pas lui conserver son commandement, et ce seroit bientôt fait si l'on avoit quelqu'un à mettre à sa place; mais Noailles n'en veut pas, Dubois-de-Crancé est trop médiocre et trop machine pour être capable de la remplir. Les Lameth ne sont vraiment que des factieux et nous plongeroient dans de nouveaux embarras, on ne voit personne d'ailleurs. Après ce coup d'œil général considérons quelques faits de détails. Hier, dans tous les groupes du Palais-Royal et de la ville régnoient un même esprit et un même langage : profond mépris pour la personne du roi, embarras de son retour, dont on est bien aise parce qu'il rompt les mesures d'un traitre et semble éloigner la guerre qui allait commencer, mais qui dérange les idées républicaines auxquelles on commençoit à se livrer; desir de se passer de roi, peu de vues sur la manière d'y parvenir. mélange de confiance dans l'assemblée, d'attente que ses mesures seront excessivement modérées; sorte de résignation d'y souscrire, qui décèle le défaut des

lumières, car l'énergie ne manque point, mais l'espoir des moyens d'arriver au but.

Dans l'après-midi, une foule de députations et des détachemens de bataillons, tous les tribunaux, etc., ont été solemnellement à l'Assemblée prêter le nouveau serment de fidélité à la *nation* et la *loi*, seulement; mais ce qui a été bien plus frappant, tout le fauxbourg Saint-Antoine s'y est porté, au nombre de je ne sais combien de mille ames; les hommes armés de piques, de bâtons, les femmes avec un air de fête, tous défilant en bon ordre rangés sur six de front, et occupant ainsi depuis la rue du fauxbourg jusqu'aux Thuileries, la musique nationale à leur tête; entrés dans l'Assemblée, par parties, ils y ont tous juré à leur manière, d'être fidèles à la nation; ils y ont crié vive la loi, vive la liberté, *f.* du roi. Vive les bons députés! que les autres prennent garde à eux!..... Et la musique de jouer *Ça ira*, et les gens de chanter le refrain, en envoyant au diable le roi et les aristocrates. — Durant cette scène imposante dans sa triviale énergie et faite pour encourager les républicains, les jacobins passoient leur temps en discussions pitoyables, ils admettoient d'Orléans, Chapelier, Castellas et autres 89, demandant à être reçus, en abrégeant les formalités pour mieux seconder leur empressement; ils improuvoient *Robert* qui ventoit la république, ils écoutoient *Danton* dont la vigueur, ou fausse, ou peu éclairée, ne trouvoit d'expédient que dans

une *régence*. Cependant, le lâche comité de constitution, le perfide *Thouret*, présentent un projet de décret contenant quelques mesures d'après l'*enlèvement* du roi, pour assurer la tranquillité de sa personne jusqu'à sa *réunion* au corps législatif; prononçant des peines contre ceux qui oseraient l'insulter, etc., etc. — Observés qu'on a envoyé *Pétion* au-devant du roi, que *Buzot* sort de maladie et peut à peine se faire entendre, que la permanence de l'Assemblée entraînant beaucoup de fatigue oblige ses membres à s'absenter par momens; heureusement, *Robespierre* rentroit dans la salle; il s'élève avec son énergie ordinaire, on l'arrête, et l'on suspend l'Assemblée pour quelques heures.

Quant à nous, voici ce que nous pensons et ce que nous disions à Buzot après minuit. Remettre le roi sur le trône est une ineptie, une absurdité, si ce n'est une horreur; le déclarer en démence, c'est s'obliger, d'après la constitution qui a prévu le cas, à nommer un régent. Nommer un régent seroit, non-seulement confirmer les vices de notre constitution dans un moment où l'on peut, où l'on doit les corriger, mais encore ouvrir les voyes à la guerre civile : qui nommerés-vous, de ceux que votre loi d'hérédité appelle à cette régence? — *Monsieur?* — *d'Artois?* — *Condé?* ou *d'Orléans* qui n'y a pas un droit rigoureux, qui est vicieux et méprisé, qui discréditeroit votre opération et feroit soulever les provinces? Faire le procès à

Louis XVI seroit, sans contredit, la plus grande, la plus juste des mesures, mais vous êtes incapables de la prendre et il ne faut pas raisonner sur des hypothèses. Eh bien ! mettés-le, non en *interdit*, proprement dit, mais en *suspens*, comme on faisoit autrefois des magistrats qui avoient prévariqué ; c'est bien le moins que votre délégué, trahissant tous ses devoirs, soit *suspendu* de ses fonctions, jusqu'à plus mûr examen ; cependant, vous le détiendrés sous bonne et sûre garde, vous ordonnerés l'information contre tous ceux qui ont concourru à sa fuite ; vous maintiendrés votre première mesure d'agir sans sanction royale, et, afin de mettre plus de régularité, d'activité dans la répartition et l'exercice des pouvoirs, vous nommerés, pour l'exécutif, un président national et temporaire, le tout provisoirement. — Avec cette marche, vous suivés, sans entrave, toutes les opérations du gouvernement ; vous prouvés par le fait, aux départemens bien moins avancés que Paris à cet égard, qu'un roi n'est pas nécessaire et que la machine peut aller et va bien sans lui. Cependant mettés vos frontières en état de deffense, ordonnés des munitions, veillés à vos finances ; les bons citoyens répandront l'instruction par des écrits, le patriotisme de la capitale s'étendra de toutes parts, la réforme de la constitution se prépare, s'assure, et la république s'établit. Voilà ce qui nous semble devoir être préféré, voilà ce que nous prêcherions sur les toits si nous avions des

voix de Stentor et ce que nous répettons autour de nous. — Je ne suis pas contente de Brissot, dans ces grandes circonstances, je voudrois que sa feuille fût toute instruction sur cette matière, je la trouve toute gazette sur les évènemens. Les heures se précipitent; on ne peut à la fois concevoir, observer, parler à beaucoup de monde, et écrire pour imprimer à temps. C'est en ce moment que nous sentons ce défaut et combien auroit résulté d'avantages d'une association telle que nous l'avions imaginée, de trois ou quatre personnes, bien indépendantes, bien dévouées au salut public, ne s'occupant que de murir l'opinion, et ayant une imprimerie consacrée à cet objet. Mais il faut bien s'entendre, oublier toute considération particulière, ne chercher dans l'établissement que de quoi l'assurer et le faire fleurir, sans ambition de places ni d'argent. C'est cette entante et le degré d'énergie, de désintéressement quelle exige, qu'il est si difficile de trouver dans trois ou quatre personnes qui ayent en même temps assés d'estime réciproque pour se tolérer les differences de caractère, des lumières et quelque talent. A quoi a-t-il tenu, pourtant, que quelques têtes de votre connoissance et de la mienne ayent formé cette réunion, bien suffisante dans ces temps de révolution pour opérer les plus grandes choses?

Lyon est toujours dans une agitation désolante; les factieux paroissent l'emporter dans les assemblées primaires; on aura les plus mauvais électeurs

qu'il soit possible d'imaginer, et, si les représentans leur ressemblent, la députation sera pire encore que celle d'aujourd'hui, ce qui semble au-dessus de toute expression à ceux qui la connoissent. Tâchés de mieux faire ; adieu, jusqu'à demain.

Samedy 25.

Nous marchons au milieu des intrigues et des pièges ; le moment heureux pour la liberté s'échappe sans qu'on en proffite, les ambitieux seuls savent en user ; c'est qu'ils sont coalisés pour leurs intérêts, tandis que les gens de bien, dévoués à l'avantage commun, demeurent isolés ou en petit nombre. Nous avons hier longuement et vivement conféré sur les moyens de faire un *parti*, puisqu'il en faut un même à la vérité ; il est bien tard, et les factions sont devenues très-puissantes. L'Assemblée a décrété la suspension des élections ; pour deux raisons qui décèlent également sa foiblesse et son despotisme. La première, c'est afin que les corps électoraux n'imaginent pas de prendre en considération la chose publique et d'émettre des vœux, qui pourroient ressembler à des ordres, sur les partis à prendre ; la seconde, c'est la crainte d'avoir tous prêts, de nouveaux représentans qui, selon les circonstances, pourroient se convoquer et élever autel contre autel. Comment a-t-elle été promptement amenée à cette mesure, car le décret a été comme surpris ? Par la calomnie, adroitement répandue, que Brissot et Clavière, regardés comme

chefs extérieurs d'un parti républicain, avoient expédié le matin 88 courriers pour insinuer le républicanisme dans les départemens; calomnie dont le but étoit de mettre en défiance contre Robespierre, Buzot, etc., etc. Il est à parier que le roi sera bien reçu par l'Assemblée et que nous allons tomber sous le règne d'un sénat aristocratique, soutenu d'une sorte de Maire de palais, ou de Protecteur; j'employe ces noms pour indiquer à peu près la chose. *Barnave* et *Maubourg* vont concerter avec le roi la conduite qu'il doit tenir, lui dicter des désaveux, des protestations que l'Assemblée prendra au pied de la lettre; *Pétion* ne sert, au milieu d'eux, qu'à voiler ces mesures aux yeux du public et il sera leur dupe comme doit l'être un homme ouvert et sans défiance avec d'adroits intriguants. —*Lafayette* est plus puissant que jamais; son jeu annonce plus de profondeur et d'habileté qu'on ne lui en auroit supposé; les idées de guerre le rendent intéressant, il a la force armée; il s'est conservé d'aveugles partisans, il s'est lié intimement avec la portion ambitieuse de l'Assemblée, et il fera tout avec elle, parce qu'ils ont un besoin réciproque l'une de l'autre pour gouverner ensemble.

Robert a été maltraité dans les corps de gardes comme membre des *cordeliers;* chaque jour les colporteurs de *Marat*, de l'*Orateur du Peuple*, sont arrêtés, et leurs feuilles déchirées par les satellites de Lafayette. On travaille en même temps

à laisser avilir le roi dans l'opinion, ce qui est juste et facile, et à persuader que c'est une machine nécessaire ; on veut le faire regarder comme indispensable dans la constitution et sans danger pour elle ; on est assés bien parvenu à cette fin. On a l'art de prêcher l'ordre, la paix et l'union pour anéantir les inquiétudes, enchaîner l'activité ; on ne veut de forces que celles qu'on peut diriger. Il suit de là que le peuple, qui, en se reportant au niveau du 14 juillet 89, pouvoit achever de reconquérir ses droits et perfectionner la constitution, perd de vue l'avantage que les circonstances venoient lui offrir ; son attention ne se porte que sur l'idée de se deffendre des ennemis extérieurs ; il rive les liens forgés par les mauvais décrets, il se dévoue à une assemblée perverse, dominée par l'intrigue et l'amour du pouvoir ; il est la dupe d'une poignée de factieux qui ne veulent qu'accroître leur puissance et satisfaire leurs petits intérêts ; il adore la liberté dont on s'efforce de ne laisser que le simulacre ; il court à un état de choses qui ne vaudra peut-être pas même celui de l'Angleterre. D'après ce qui se passe, il est évident qu'il eût été meilleur pour la liberté que le roi ne fût pas arrêté, parce qu'alors la guerre civile devenant immanquable, la Nation alloit forcément à cette grande école des vertus publiques. C'est une chose cruelle à penser, mais qui devient tous les jours plus frappante, que nous devons rétrograder par la paix et que nous ne saurions être régénérés que

par le sang. Caractère léger, mœurs corrompues ou frivoles, voilà des données, incompatibles avec la liberté, qui ne peuvent être changées que par les froissemens de l'adversité.—Il paroît bien que nous serons attaqués au dehors, mais la guerre extérieure n'est bonne qu'à fortifier nos intriguans, habiles à se rendre nécessaires et à épuiser nos forces. — Je suis profondément affligée; l'avenir n'est gros que d'évènemens parmi lesquels je désespère de voir s'exalter et se purifier nos esprits et nos affections. Je suis dégoûtée des *Jacobins* comme je l'étois de l'*Assemblée ;* faut-il n'apprendre qu'à mépriser les hommes en les observant davantage!...... Puisque les élections sont suspendues, vous reviendrés sans doute ici; c'est encore le centre où il faut que se réunissent les bons citoyens pour y combattre les autres. Donnés-nous de vos nouvelles.

On attend le roi demain.

Brissot commence pourtant à raisonner dans sa feuille d'aujourd'hui.

Paris le 1er juillet 1791.

Les papiers publics vous auront instruit de la suite des évènemens, je n'ai plus pensé qu'il fût également nécessaire de vous donner les détails de chaque jour.

Nous venons de passer la plus belle époque pour

la liberté, sans qu'on l'ait mise à proffit avec la sagesse et la vigueur desirables dans les circonstances. Cependant l'avenir est gros d'évènemens; nous ne faisons que commencer la révolution, et nous sommes encore à la veille d'une nouvelle crise. Le roi est *suspendu* et *détenu* par le fait; mais on n'a pas ôsé prononcer l'un et l'autre; il s'en suit qu'on ne se presse pas d'organiser le pouvoir exécutif d'une manière durable, et que le prisonnier n'est pas tellement gardé qu'il ne puisse communiquer avec qui lui plait; on s'est contenté d'exprimer que l'on continuerait à se passer de sanction. Le seul triomphe qu'ayent obtenu les partisans de la bonne cause a été de faire décréter que le gouverneur du Dauphin seroit choisi hors de l'Assemblée. On parle beaucoup de *Condorcet*, qui n'est pas sans mérite, mais c'est un intriguant, et ce caractère n'est point recommandable. On ne doute pas qu'une partie de l'Assemblée nationale ne parte au premier jour; déjà les noirs les plus fameux ne paroissent plus aux séances. La reine médite des vengeances, et l'on ne sait ce qui peut arriver. On marche au milieu des pièges et l'on ignore, en mettant le pied sur le gazon, s'il n'y a point de fosse creusée par dessous. Le roi est tombé au dernier dégré d'avilissement; il s'est montré à nud par son équipée, il n'inspire que du mépris; on a effacé de partout son nom, sa figure, ses armes; les notaires ont été obligés d'enlever les écussons fleur-de-lysés qui désignoient leurs maisons; sa per-

sonne n'a plus d'autres dénominations que celles de Louis-le-Faux, ou du gros cochon; des caricatures de toute espèce le présentent sous les emblêmes, non les plus odieux, mais les plus propres à nourrir et augmenter le dédain. Le peuple se porte de lui-même à tout ce qui peut exprimer ce sentiment, et il est impossible qu'il revoye jamais sur le trône un être qu'il méprise aussi complétement.

Je vous disois dans ma dernière que Lafayette perdoit beaucoup dans l'opinion et qu'il étoit plus puissant que jamais; cette contradiction existe, toute difficile qu'elle semble à expliquer.

Il est presqu'impossible de ne pas croire le commandant instruit à l'avance de la fuite de la famille, et cette persuasion est généralement répandue; mais, en même temps, on ne sait qui porter à sa place; on le croit nécessaire et il a un parti considérable dans l'Assemblée. Celle-ci, timide et peureuse, fera toutes les sotises que voudront les factieux dans la crainte de la guerre, et l'on ne manque pas de lui présenter à propos cet épouvantail. Elle a eu pourtant la mollesse de passer tranquillement à l'ordre du jour sur la lettre insolente de Bouillé; mais ceux qui la travaillent connoissent bien son foible et savent s'en prévaloir. Il seroit à souhaiter que, dans les provinces, le peuple un peu moins confiant sentît la nécessité de manifester son opinion et de régler l'Assemblée. Il seroit aussi bien important qu'une autre législature

fût nommée; mais il faudroit que les choix fussent bons; et, à voir ceux des électeurs, en plusieurs endroits, on n'ôse se livrer à l'espérance. Vous aurés vu le spécieux projet de *Duport* sur une fédération militaire et municipale; c'étoit un moyen imaginé pour réunir des adorateurs de la vieille idole et la faire réintégrer.

Je ne sais, en vérité, que prévoir; la seule chose qui me paroisse constante c'est que l'impulsion vers la liberté est si forte et si générale qu'il faudra bien que nous arrivions à cette liberté, fût-ce à travers une mer de sang. Les nations ne peuvent rétrograder; la chute des trônes est arrêtée dans la destinée des empires, et si nous ne jouissons pas des fruits de la perfection sociale et politique, du moins nous la préparerons à nos neveux. Avec ce sentiment et cette perspective, quels obstacles sont insurmontables?

[1] Je viens, mon cher ami, de chez M. Turpin. J'ai retiré de chez lui les papiers qui regardent M. Addington parce qu'il ne peut rien faire sans la procuration de celui-ci. Si vous écriviez à Londres, il faudroit la demander. L'ordre qui est derrière l'effet est battonné; on ne peut y en substituer un autre.

Je viens de faire imprimer quelque chose sur la liberté de la presse. Je me propose de vous en en-

[1] Cette suite est de Lanthenas.

voyer mille exemplaires dont je vous prierai de faire faire la distribution dans votre département, le mien et ceux des environs, par votre société des amis de la constitution.

Nous n'avons point pu réussir à ravoir vos lettres sur les pétitions. — Au reste dans ce moment des intérêts plus importans encore méritent qu'on les préfère. Les élections étant suspendues, si vous veniez ici nous pourrions suivre l'encouragement des sociétés populaires. C'est un des sujets les plus intéressans à traiter maintenant, et je vous offrirois de publier ensemble l'ouvrage que j'ai préparé sur cette matière. Il se feroit temps aussi que nous vissions si nous exécuterons quelque chose de ce dont il a été question entre nous et Brissot. M. Roland ne seroit point éloigné d'y prendre part, afin de se faire une existence indépendante à Paris. Si vous pouvez venir nous retrouver bientôt ce sera bien.

J'ai pressé ici pour qu'on profitât de la suspension que l'on a mise aux élections, et qu'on passât deux décrets nécessaires pour assurer leur bonté — savoir un pour le scrutin épuratoire de quatre listes et l'autre pour que l'on puisse dans chaque département choisir les citoyens éligibles de tout le royaume. Sans doute, dans les circonstances, l'Assemblée nationale auroit du s'élever et détruire tous les mauvais décrets qu'on lui a fait porter, le marc d'argent et toutes les distinctions qui restent entre citoyens, etc.; mais au moins

devroit-on obtenir ceux-là sur les élections. Cependant je n'ai pu persuader à nos patriotes d'en faire la motion. — Cela vaudroit bien la peine qu'on fit des départemens de pétitions. — Au scrutin épuratoire il y auroit une perfection à ajouter que Brissot trouvoit très-juste : c'est de faire signer par chaque électeur ses listes après la première, afin que chacun fut pressé de composer sa liste de bons choix, ou au moins d'y mettre quelques hommes de mérite ; on se raprocheroit ainsi de la manière de voter que Rousseau trouvoit la plus digne d'un peuple libre. Si on joignoit à cela les discussions et scrutins préparatoires dans les sociétés patriotiques, on seroit assuré d'obtenir les meilleurs choix. Salut !

Paris 1er juillet au soir 1791.

M. Henry Bancal.

Ma lettre étoit partie lorsque la vôtre m'est parvenue ; nous avons lu cette dernière avec le plus vif intérêt ; vos sentimens, vos idées, s'accordent si parfaitement avec les nôtres, que leur expression nous plait et nous anime en même temps. Brissot vient d'emporter et votre lettre et votre motion imprimée pour en faire usage ; cependant, en publiant une partie de votre lettre, il la supposera d'un autre lieu que de Clermont, car, il

faut à la fois effrayer l'Assemblée par la peinture de l'énergie des peuples, et éviter qu'elle voye si bien ceux qui peuvent la développer, qu'elle sache à qui s'en prendre pour arrêter les progrès du bon esprit. Je ne saurois trop vous le répetter, les dispositions sont excellentes, il ne manque au peuple que de savoir combien l'Assemblée est foible et corrompue, afin d'y avoir moins de confiance et de prendre la résolution de la diriger. Bosc arrive de la province, il a parcourru trois départemens, et ses observations s'accordent aussi très-bien avec ce que nous avons recueilli de toutes parts ; il ne faut que des lumières.

Vous ferés une chose excellente si vous pouvés porter vos assemblées primaires à délibérer que les circonstances requerrant un nouvel examen de la chose publique, elles ont voulu connoître quels changemens il convenoit d'y apporter, et, d'après une sage discussion, ont arrêté sur telles-telles considérations, que l'Assemblée nationale seroit priée de convoquer toutes celles du royaume pour avoir leur vœu sur la formation d'un conseil électif et temporaire auquel seroit confié le pouvoir exécutif, etc., etc. Vous avés toutes les données nécessaires pour rédiger une excellente addresse; faite-la tirer à milliers, envoyés-la à toutes les sociétés, que l'opinion se forme et prenne son empire : voilà le seul moyen de salut. Représentés-vous que notre détestable Assemblée veut réintégrer le roi, que la faction des Lameth s'est unie à

à ce Lafayette; qu'elle agit de concert avec le comité de constitution et les modérés, et que les noirs la fortifient. On tente de porter des atteintes à la liberté de la presse; il y a trois jours que l'on fit une dénonciation et rendit un décret contre une édition de la déclaration du roi; heureusement que Buzot obtint, par amandement, de faire exprimer que c'étoit à cause du faux matériel commis par celui qui avoit pris le nom d'une imprimerie de laquelle l'édition ne sortoit pas; aujourd'hui autre tapage. Vous saurés qu'il s'est formé une société *républicaine*, qui doit faire un journal dont le titre annonce et le but et les principes; *Payne* est à la tête; c'est lui qui a fourni les matériaux du prospectus affiché ce matin de tous côtés en forme d'avis, sous le nom d'un particulier de la société. Maloüet a dénoncé cette affiche comme digne de toute la rigueur des loix; le plus violent orage s'est élevé dans l'Assemblée, ce n'a été qu'en caressant son amour pour la monarchie, en disant du mal du républicanisme et de ses partisans qu'on est venu à bout de lui faire entendre que telle ridicule qu'en soit l'opinion, encore faut-il lui laisser un libre cours, et passer à l'ordre du jour sur la dénonciation faite avec transport et appuyée avec fureur. Jugés par cet échantillon, dans quelles mains nous sommes livrés si nous ne savons pas rompre nos lisières et conduire nos législateurs! Nous avons cependant deux sociétés de *Tyrannicides*; les *Cordeliers* qui se sont déclarés

tels, dès les premiers instans de la fuite du roi; et une autre de *particuliers* qui, ne voulant pas se nommer pour se conserver plus surement la faculté de porter leurs coups, se sont fait annoncer par un seul citoyen nommé Le Brun. Aujourd'hui le cercle social discute ouvertement s'il convient ou non de conserver des rois; c'est le seul club, après les Cordeliers, qui, dans cette capitale, ose agir aussi ouvertement. Les Jacobins, comme l'Assemblée, entrent en convulsions au nom de république; cependant, ils agréent la chose, cas ils sont à peu près décidés pour le conseil électif. Or, il est évident qu'un gouvernement républicain étant celui où tous les pouvoirs sont exercés par des élus du peuple, choisis à temps et responsables de leur conduite, nous sommes république si nous confions le pouvoir exécutif à un conseil électif, puisqu'il n'y avoit plus que celui-là qui, dans notre constitution, fut abandonné à l'hérédité d'une famille et à l'absurde inviolabilité d'un chef. Il nous faut ce conseil pour établir la balance du corps législatif, ainsi que dans le congrès des États-Unis la maintient le *Sénat* par rapport à la portion *législative*.

On croit généralement que nous serons attaqués par la Flandres, et que Paris sera l'objet immédiat de l'attaque et des efforts de l'ennemi. Les Ardennes couvrent le chemin très ouvert jusqu'à la capitale. Mais, encore une fois, tout le danger me paroît être dans la corruption d'une Assemblée

devenue monstrueuse, à qui il ne manque plus que de faire emprisonner ceux de ses membres ou des citoyens qui osent blâmer sa conduite, pour ressembler au long parlement d'Angleterre. Voilà ce que les provinces ignorent et ce qu'il faut leur apprendre; je suis toute occupée d'y écrire. Faites de bons imprimés et répandés-les; eh. bien! si la liberté s'élève en sanctuaire dans votre département, ce sera l'azyle de ses deffenseurs si les autres départemens les rejettent de leur sein; ce sera du moins un point de raliement, et il en faut un dans les troubles qui se préparent.

Une chose sur la quelle il me paroît très important d'insister c'est d'éclairer la nation sur l'état actuel de l'Assemblée, de mannière, non à avilir cette assemblée, mais à faire sentir la nécessité de l'influencer et de la gouverner par la force de l'opinion. La disposition générale est si bonne qu'il me semble qu'on pourra tout en espérer dès qu'on saura partout qu'une confiance aveugle dans nos représentans seroit funeste dans ses conséquences, tandis qu'une action bien dirigée les obligera d'espérer notre bonheur.

Ayés soin d'écrire et d'envoyer votre motion imprimée à Joseph Servan, à Condrieux. Cet excellent homme, bon patriote et bon officier, que son amour pour la révolution a fait chasser de la maison du roi, ne s'occupe dans l'obscurité de sa retraite, qu'à propager les lumières et la vérité; il a fait, dans sa campagne, près Condrieux, un club

populaire, et il produit un grand bien dans ses entours; je le préviens de votre correspondance, je crois très utile d'étendre celle des amis de la liberté, il faut entre eux une sainte coalition pour renverser celle des factieux et des partisans de la tyrannie. Ce Servan est un frère cadet et très-différent du Servan ci-devant avocat-général de Grenoble par lequel il ne faudroit pas le juger. Mais lorsque nous vous le donnons pour un ami, vous n'hésiterés pas. Ce seroit un homme précieux à mettre à la tête de quelque commandement dans les gardes nationales; dans tous les cas, il peut beaucoup servir la liberté; parce qu'il n'est pas sans influence dans son canton.

Paris samedy 9 juillet 91.

M. Henry Bancal.

En rentrant hier au soir, à plus d'onze heures, nous avons trouvé votre paquet du 5. Moi seule j'ai pû lire ce matin vos réflexions; je les goûte beaucoup; vous tonnés contre la royauté que j'abhorre, par ce qu'elle me paroît le comble de l'absurdité, et l'une des sources des maux qui désolent la société; et vous saisissés fort bien la circonstance la plus favorable pour combattre et détruire les préjugés qui la soutiennent encore. Je crois vos *arrêtés* dans les principes, quoique je soye un peu

embarrassée d'une *convention* actuelle, par ce que je crains qu'il ne soit pas aisé d'en faire une bonne en même temps qu'une législature qui le soit aussi, et que, d'ailleurs, je redoute quelque confusion entre ces deux corps dans ce moment de crise où le peuple n'a pas des idées très-distinctes sur la *convention*. J'avois pensé dernièrement, dans la nécessité de renouveller promptement la législature et cependant le besoin de continuer les travaux constitutionnels, qu'il auroit peutêtre fallu que cette *législature* prochaine fût investie par ses commettans, d'une mannière expresse, des pouvoirs constituans, comme par une exception particulière, uniquement due à la singularité des circonstances. Vous demandés l'organisation de la haute cour nationale; je crois bien me rappeler qu'elle est arrêtée par les décrets et qu'il n'est question que de procéder à la nomination des grandsjurés suivant les formes prescrites. Au reste, je ne vous fais mes observations qu'avec doute, par ce que, très-occupée d'expéditions, je n'ai pas eu le loisir de les méditer, et que d'ailleurs, je n'ai pû conférer avec nos amis, tous entrepris ce matin par la correspondance. Il faudroit qu'il plût des addresses de toutes parts, et le meilleur moyen de les obtenir de certains endroits c'est de les y envoyer toutes faites; en conséquence, nous travaillons à qui mieux mieux. Brissot vient diner avec nous aujourd'hui, nous causerons et lirons votre morceau; je le trouve très-digne d'occuper une

place dans le *Républicain* dont je vous envoye le premier n°, et je crois qu'il y figurera bien. Je vous ai désolé hier par la peinture de ce que font et veulent faire les comités, je n'ai rien à changer à cela, mais il faut du moins que je partage avec vous la lueur d'espérance que j'ai vû apparoître aux Jacobins. La séance devoit être consacrée à l'examen de la question *que fera-t-on de Louis XVI?* La cabale a déployé toute son intrigue pour écarter, cet ordre du jour; les plus violens orages se sont élevés, mais ils n'ont pû l'éviter. *Pétion* a parlé, très-judicieusement, avec beaucoup d'addresse et de succès, il a bien développé la marche que les comités se proposoient de suivre, les subtilités dont ils vouloient se prévaloir, la grande doctrine décrétée de *l'inviolabilité* dont ils prétendoient s'appuyer, en criant à la nécessité d'*observer la constitution;* car c'est devenu un mot de ralliement pour s'opposer à toute amélioration, pour conserver au contraire tout ce qui est en opposition avec ses bases et parvenir ainsi à la détruire effectivement à l'aide de ce qu'elle a de vicieux. Le vieux royaliste *Préfeln* a gâté sa mauvaise cause de mannière à dépiter les comités qu'il vouloit deffendre; on ne peut être plus pitoyable en raisonnemens, plus choquant en personnalités. *Rœderer*, par un très-noble et très-beau mouvement, est parvenu à faire accueillir avec applaudissemens le nom de *républicain* qui jusque-là n'avait été reçu, dans cette société, qu'avec des huées. Enfin, le mépris

pour le roi, la volonté de l'écarter, l'indignation à la seule idée de le voir rétablir, se sont manifestés avec la plus grande énergie, malgré l'opposition du parti.

Il arrive déjà beaucoup d'addresses des départemens qui annoncent les mêmes dispositions; celle de *Perpignan* est si vive et si bien faite qu'on n'a pas voulu la lire à l'Assemblée nationale, et c'est ainsi qu'on évite les leçons auxquelles on ne veut pas se conformer. Les Jacobins ont décrété l'impression de celle de *Die* qui, sans être frappée au même coin de supériorité, exprime également les plus fières résolutions et de grandes vérités.

Nous ne sommes pas à l'abri d'une mauvaise décision, parce que les comités sont assurés de la majorité dans l'Assemblée; mais l'opinion publique me paroît se former, et il faudra bien enfin que, de mannière ou d'autre, son empire commande aux passions mêmes; ne négligeons rien pour l'éclairer et la fortifier.

Si nos neveux seuls doivent jouir de la liberté, du moins nous l'aurons établie, et s'il est vrai que son règne soit le plus favorable aux vertus, il l'est également qu'il faut de grandes vertus pour le fonder.

Farewel my dear friend.

Paris 11 juillet 1791.

On vit ici dix ans en vingt-quatre heures ; les évènemens et les affections s'entremêlent et se succèdent avec une singulière rapidité ; jamais d'aussi grands intérêts n'avoient occupé les esprits, on s'élève à leur hauteur, l'opinion s'éclaire et se forme au milieu des orages, et prépare enfin le règne de la justiee. Les comités, résolus, comme je crois vous l'avoir marqué, de mettre le roi *hors de cause* dans l'examen du fait de son évasion, et ne cherchant que le moment de faire adopter cette résolution à l'Assemblée, très-disposée à l'accueillir, avoient encore lâché, hier aux Jacobins, le vieux royaliste Préfeln, chez qui l'opiniâtreté de préjugés invitérés, jointe à un caractère naturellement énergique, produisent une constance et une fermeté qui seroient héroïques si elles étoient employées pour la bonne cause. Il a tenu la tribune si long-temps qu'on a cru voir avec indignation le dessein de faire perdre la séance en tumulte, et d'ôter aux autres orateurs le moyen de parler. Enfin, *Brissot* a paru ; Brissot, que des jaloux et l'austérité de ses principes n'ont fait écouter quelquefois qu'avec défaveur aux Jacobins où d'ailleurs il va rarement ; Brissot a entrepris de prouver les vices de la doctrine des royalistes sur l'inviolabilité, mais après avoir établi préliminairement que les patriotes *monarchistes* et *républicains* ne différoient point au

fond, que tous vouloient également la constitution, dont les bases sont *républicaines* et les formes représentatives; il a fait voir ensuite que même en admettant l'*inviolabilité*, telle qu'elle est décrétée, elle n'est point applicable dans ce cas-ci; il s'est appuyé de l'exemple des Anglois que nos adversaires avoient voulu citer, et il a bien prouvé que le roi *pouvoit* être jugé; la seconde partie de son discours a été employée à établir qu'il *devoit* l'être; il a passé en revue toute l'Europe pour démontrer que la crainte des puissances étrangères ne devoit point nous arrêter dans ce que la justice et la raison exigeoient de nous à cet égard. Il a traité ces grandes questions avec tous les moyens du savoir et d'un grand talent, avec toute la force de la raison, l'empire du sentiment, l'autorité de la vertu; ce n'étoit plus un simple orateur, c'étoit un homme libre, deffendant la cause du genre humain avec la majesté, la noblesse et la supériorité du génie même de la liberté. Il a convaincu les esprits, électrisé les âmes, commandé ce qu'il a voulu; ce n'étoient pas des applaudissemens, c'étoient des cris, des transports; trois fois l'assemblée entraînée s'est levée tout entière, les bras étendus, les chapeaux en l'air, dans un enthousiasme inexprimable. Périsse à jamais quiconque a ressenti ou partagé ces grands mouvemens et qui pourroit encore reprendre des fers! Mais cela ne sauroit être. On a arrêté que le discours seroit imprimé au nom de la société, des exem-

plaires envoyés à tous les membres de l'Assemblée nationale, à toutes les sections de Paris, à tous les bataillons, à tous les départemens et aux sociétés affiliées : on avoit ajouté à toutes les municipalités de l'empire ; la longueur du tirage a empêché, ou plutôt une petite tourbe s'est servi de ce prétexte pour circonscrire, s'il lui étoit possible, un succès qui fait son désespoir et qui n'a pas d'exemple.

Les comités sont déconcertés. Si l'Assemblée corrompue brave cette opinion, elle se perd elle-même ; ce qui, isolément, ne seroit pas un grand mal, puisqu'elle ne vaut plus rien ; mais ce qui nous jeteroit infailliblement dans des crises terribles. Je me suis hâtée de vous esquisser ce triomphe de la raison dont j'espère d'heureux effets. Aujourd'huy nous sommes occupés de celui de Voltaire : puisse une Nation sensible, habituée maintenant à de sublimes élans, éviter tous les pièges qui pourroient la faire retomber dans le néant de l'esclavage ! — Enfin, j'ai vû le feu de la liberté s'allumer dans mon pays ; il ne sauroit s'éteindre, les derniers évènemens l'ont alimenté, les lumières de la raison se sont unies à l'instinct du sentiment pour l'entretenir et l'augmenter, il faudra bien qu'il dévore jusqu'aux restes du despotisme et qu'il fasse croûler tous les trônes. Je finirai de vivre quand il plaira à la nature, mon dernier souffle sera encore le souffle de la joye et de l'espérance pour les générations qui vont nous succéder.

Paris 15 juillet 1791, vendredy.

Je vous peindrois difficilement, mon triste ami, la situation où nous sommes. Je vous ai écrit lundy, dans l'espèce d'espoir que m'inspiroit la manifestation aux Jacobins d'une opinion saine qui avoit enfin triomphé. L'après-midy du même jour fut consacrée à la pompe triomphale de Voltaire, le peuple montra un vif intérêt à cette fête noble et touchante qui semble prédire la ruine entière de la superstition et le règne de cette justice qui défère les honneurs publics aux services rendus à la patrie. L'activité des sociétés patriotiques, les bons écrits, présageoient d'autre part des révolutions propres à influencer l'Assemblée nationale. Elle a commencé la discussion mercredy, ce n'est que par des efforts extraordinaires que les honnêtes gens sont parvenus à la faire continuer jusqu'à aujourd'huy. Au milieu de l'inquiétude générale, on a cependant célébré les 13 et 14 juillet, par le fameux hyèrodrame et l'excellente musique exécutés à la cathédrale, et par la fédération au champ de Mars. J'ai assisté à l'un et à l'autre, et j'ai cru voir, avec douleur, beaucoup plus de gens amoureux de spectacle, guidés par une curiosité frivole, que de personnes animées des sentimens qui font tout le charme de ces brillantes réunions. La fédération m'a paru morne, quoiqu'il y eut un peuple immense; il n'y a pas eu le moindre signe d'allégresse, point de mouvemens, point d'élans

qui montrassent de l'énergie ou décélassent des sensations vives ; pas un seul cri pour la liberté, qu'on eût dû chanter avec transport pour annoncer l'enthousiasme avec lequel on doit la deffendre.

Cependant, l'accès des Thuileries et constament interdit au peuple, des manœuvres indécentes président à l'admission aux tribunes de l'Assemblée; des personnes gagnées sont presque les seules qui puissent y pénétrer, le lieu des séances est environné de gardes nombreuses qui, revêtant pour la pluspart, le ton et les mannières des soldats du despotisme, présentent aux hommes réfléchis l'aspect de gardes prétoriennes à la dévotion d'un fourbe. Les sociétés fraternelles se sont réunies et présentées à la porte de l'Assemblée pour faire une pétition à la barre, en attendant la réponse du président, on a fait passer les femmes en dedans de la première barrière à l'extérieur, et là, les gardes les environnant, ont dirigé leurs bayonnettes sur ce foible troupeau comme s'il eut été composé de tigres qu'il fallût contenir ou immoler, vous jugés des cris des hommes outrés ; la cavalerie est arrivée et a fait cesser cette scène révoltante ; le président ayant répondu que l'Assemblée ne pouvoit écouter la pétition en ce moment, — Retournés lui dire, reprit celui qui étoit à la tête des sociétés, retournés lui dire que c'est une partie du Souverain qui demande à ses délégués d'être entendue. — Cette sommation ne valut rien autre que d'être renvoyée au lendemain matin. Le parti espéroit

fermer alors la discussion qui fut encore continuée; les sociétés vont se présenter ce matin, d'autre part il se fait un rassemblement au champ de Mars, Mais Lafayette fait mettre toutes ses gardes sous les armes; que peut faire une foule sans moyens que sa douleur contre une force armée qui suit aveuglément l'impulsion d'un homme?

Nous ne sommes plus en 89; on nous a préparé des chaînes; on ne prêche que paix et union aux gardes nationales parce qu'on sent bien que la division d'une partie qui se joindroit au peuple rendroit des forces à celui-ci. Voilà les fruits de cette séparation de toute une nation en deux classes dont l'une est passive et nécessairement esclave; l'homme armé sera toujours un despote pour celui qui ne l'est pas; et le premier tyran de l'empire saura se servir de l'une de ces deux classes pour subjuguer l'autre.

La coalition est si forte dans l'Assemblée qu'il n'y a pas plus de quarante députés pour la bonne cause: Robespierre a demandé en vain le renvoi du projet du comité et la consultation du vœu des assemblées primaires; aujourd'huy immanquablement, on prononce la honte de la France et l'on entre dans la carrière de son nouvel esclavage ou des troubles les plus affreux. Dans le moment où je vous parle, des hommes gagés environnent la statue d'Henry IV et la couronnent de fleurs.

Nous trouvâmes en rentrant mardi soir, votre dernière lettre, et nous la fimes passer à Brissot

pour décider l'impression des réfléxions que M. Caldagnez apporta ; Brissot prit le tout et partit pour la campagne sans rien livrer à l'impression. Nous l'attendions hier matin, il n'étoit pas revenu le soir et nous envoyons actuellement chez lui, vraiment inquiets de sa personne.

Marat est mourant; on le dit empoisonné, comme beaucoup de gens assurent que l'a été *Loustalot*. Ce qu'il y a de certain, c'est que les mouchards de Lafayette exercent la plus horrible inquisition et sont toujours prêts à faire un mauvais parti à quiconque ne fait pas son éloge, ou prêche le peuple trop vivement. Si les provinces ne nous sauvent pas, je ne sais ce que nous deviendrons, il faudroit que les corps électoraux fussent bons, qu'ils s'assemblassent sur-le-champ et nommassent les nouveaux législateurs, puis, que les assemblées primaires convoquassent ceux-ci avec pouvoir de continuer la constitution.

L'assemblée actuelle n'est pas prête à révoquer son décret de suspension ; elle veut tout régler, tout assujettir avant de se retirer. Je ne cesse de le dire depuis six mois ; elle est devenue incapable de faire autre chose que d'annuller la déclaration des droits par des loix vicieuses ; la conserver c'est maintenir les instrumens de nos maux.

Je serois embarrassée de vous dire où vous serés le plus utile ; dans une pareille confusion, il est difficile de le distinguer. Cependant, je suis, comme toujours, persuadée que c'est par un grand

rapprochement de lumières, de soins et d'actions qu'on peut produire d'effet, bien plus que par l'activité d'hommes épars, tel talent et telle énergie qu'ils ayent. Il faut de l'ensemble et un plan ; c'est le défaut de l'un et de l'autre qui a anéanti les patriotes de l'Assemblée, dont la réunion se réduit à trois ; ce sera encore le défaut d'une grand coalition qui empêchera la France de devenir libre. Toutes les passions, tous les intérêts sont en jeu, tous les ambitieux s'unissent, et si la vertu ne se fait un *parti*, il faudra bien qu'elle succombe. Or un *parti*, quel que soit son but, ne se fait que d'une mannière, par l'unité d'action d'un nombre d'hommes dévoués au même objet et d'intelligence dans la recherche ou l'employ de toutes les moyens de réussir.

J'ai le cœur trop rempli, la tête trop agitée pour vous entretenir plus longuement. Adieu.

Paris 16 juillet 91.

Votre lettre du 12 m'est parvenue hier, je vous avois écrit le matin dans l'inquiétude et l'agitation qui partageoient tous les bons citoyens. L'Assemblée s'est séparée à près de quatre heures ; elle a voulu persister dans la disposition de ses comités, sans ôser nettement braver l'opinion publique qu'elle n'a cependant pas suivi. Le roi est *mis hors de cause* négativement, c'est-à-dire que cela n'es

pas précisément exprimé ; la question étoit de savoir qui l'on renverroit par-devant la haute cour Nationale à cause de l'évasion du Roi, et l'on n'y a renvoyé que trois personnes subalternes, de manière que l'on désigne et livre à la justice des *complices* sans avoir de *coupable* et sans constater le délit. On a évité de prononcer sur la personne de Louis XVI, quoique Robespierre ait fort bien dit que l'intention de l'Assemblée étant évidemment de mettre le Roi hors de cause, suivant le mode dans lequel la discussion avoit commencé, il falloit qu'elle l'exprimât clairement, parce qu'une loi ne doit jamais être obscure. Mais les lâches qui pourtant s'étoient préparés à répandre du sang, ont été effrayés de la sagesse du peuple et ont espéré réussir en voilant leurs intentions d'une ambiguité dont personne n'est dupe, malgré quelques articles préparatoires qui ont l'air de prévenir une nouvelle fuite. Dix mille ames s'étoient rassemblées au champ de Mars pour y signer sur l'autel de la patrie une pétition dont l'inutilité ne les a pas découragées. Dès que la nouvelle du décret a été rendue, on s'est porté à tous les spectacles pour les faire fermer dans ce moment de deuil universel, et les sociétés patriotiques se sont mises dans la plus grande activité. On a proposé aux Jacobins une mesure à laquelle la tournure du décret laisse lieu; car ne prononçant pas *la mise hors de cause*, on suppose du moins que le Roi demeure dans le même état de suspension, donc il est encore temps

de dire qu'il ne doit pas en sortir et d'exprimer sur cela un vœu général. On a chargé six commissaires, du nombre desquels sont Brissot et Lanthenas, de rédiger, ce matin, une pétition qui aura pour objet d'exprimer ce vœu sur ce qu'il convient de faire de Louis XVI et sur le renouvellement prochain de la législature; la pétition sera portée au champ de Mars, des milliers d'exemplaires en seront répandus à Paris et dans tout l'empire pour être revêtus de signatures dont la société fera le relevé pour présenter cette pétition avec l'authenticité la plus imposante et la preuve d'une généralité que l'assemblée ne puisse révoquer en doute; comme on délibéroit à ce sujet, sur les onze heures, une députation du peuple assemblée au Palais-Royal dans un nombre prodigieux, est venue remplir la salle et solliciter la société de se rendre au champ de Mars pour y jurer de mourir plutôt que de reconnoître jamais un Roi dans le perfide Louis XVI. Mais cette proposition a fait place au projet qui l'avoit précédé, dont on a instruit la députation et qu'elle a accepté. On agit actuellement pour le réaliser, mais, au moment où je vous parle, on ne voit et n'entend que détachemens et tambours des gardes que le commandant répand de tous côtés. La cavalerie est toute royaliste ainsi qu'une grande partie de la troupe soldée et quelques compagnies de citoyens. Il a été fait une dénonciation terrible par un capitaine du bataillon de Popincourt, brave officier, précédemment

garde françoise, chez qui, le 14 juillet à plus d'onze heures du soir, se sont transportés deux officiers aides-majors, qu'il nomme, pour le sonder et le prévenir, avec invitation et menaces, sur ce qu'on préparoit pour le quinze, au cas d'insurrection contre le décret qui devoit se rendre. L'usage de la violence étoit résolu, en conséquence on ordonnoit les dispositions des bataillons dont on connoît les sentimens contraires, et l'on s'attendoit à mettre la capitale à feu et à sang, à faire s'entre-déchirer les gardes nationales et les citoyens, et à ménager dans ces horreurs le triomphe des royalistes, ainsi que la perte de leurs adversaires les plus redoutables.

La dénonciation du brave capitaine est très-bien faite et circonstanciée; il s'étoit hâté, dès le grand matin du 15, de la rédiger et de la faire remettre à la ville par des commissaires de la section; puis de la communiquer à la société des Némophiles, qui vint en faire part aux jacobins; ceux-ci se dispersoient alors, il étoit près d'une heure du matin, on n'a point pris de délibération sur cet objet; chacun regagnoit ses foyers, j'ai fait comme les autres et j'employe à vous écrire les premiers momens de ce jour. Nos amis ont dit hier positivement à Brissot qu'il falloit livrer à l'impression vos réflexions, en lui faisant quelques reproches de ne l'avoir pas encore fait. Il est toujours temps de répandre la lumière; quand elle ne prévient pas les maux, elle donne le moyen de les réparer. Mais,

en vérité, on est ici dans une préocupation dont l'effet nuit quelquefois au zèle même qui la produit ; événemens, circonstances et journées se succèdent avec une effroyable rapidité.

Adieu, faites de votre mieux, nous ne restons pas ici dans l'inaction.

Dans le doute que Bosc soit à son bureau et ne voulant manquer le courrier, j'expédie directement.

Dimanche 17 juillet 91.

Les affaires se brouillent de plus en plus ; il est possible qu'avant huit jours nous soyons ici en pleine guerre civile. Hier au soir l'assemblée a décreté que Louis XVI demeuroit suspendu jusqu'à la fin de la constitution qui lui seroit alors présentée pour être acceptée *oui* ou *non ;* vous jugés de l'indignation qu'inspire une telle comédie et des mécontentemens qui germent de toutes parts. Ce n'est pas la seule farce indécente qu'on fasse jouer ; le département a paru à la barre, les ministres doivent aller dans l'assemblée pour rendre compte aux législateurs et débiter de grands mots convenus d'avance avec eux, sur leurs *grands* travaux, leur *grande* vigilance, le *bon* état de toutes choses et *l'ordre* admirable des finances.

Quand on voit d'une part la force de coalition qui tient à sa disposition l'argent, les correspon-

dances extérieures, tant d'hommes armés, tant de corps administratifs, et de l'autre la masse imposante d'une grande portion de peuple et du petit nombre des meilleurs citoyens, on ne voit qu'ébranlemens, secousses terribles et dénouement incertain. Hier, on lût au champ de Mars la pétition des Jacobins offerte aux citoyens, elle ne contient que la demande du vœu de 83 départemens pour prononcer sur le sort de Louis XVI et le remplacer d'une manière constitutionnelle; cette dernière phrase éloigne bien des gens qui y voyent l'élévation d'un enfant au trône et la régence d'un ambitieux; elle est de Laclos, voué aux d'Orléans, et personne n'a pu la faire réformer.

Aujourd'hui, l'on doit rédiger une autre pétition pour la convocation de la prochaine législature; on attend cent mille hommes au champ de Mars.

La faction régnante ne redoutant rien que l'opinion et l'influence des Jacobins pour les formes vient d'élever un autre club aux Feuillans afin de balancer cette influence. La division se fomente dans les gardes nationales; cet état est violent et il doit nécessairement conduire à une rupture éclatante. Malheureusement, je ne vois pas encore assés d'ensemble dans le bon parti; on n'a point de *credo* commun sur tous les points duquel on soit bien d'accord; seulement on ne veut pas de Louis XVI, et l'on desire également le changement de législature; mais, pour tout ce qui est subséquent, on diffère à l'infini.

Quant au premier article, notre assemblée est déclarée, et quant au second, il est clair qu'elle ne veut, ni se séparer avant la fin de la constitution, ni hâter cette fin, ni laisser nommer à l'avance ses successeurs.

Encore une fois les matériaux de l'insurrection et de la guerre civile s'amassent et s'amoncèlent chaque jour ; le feu éclatera au premier instant.

Le décret d'hier au soir démontre l'assurance et l'audace du parti, il rend plus difficile une opposition légale au rétablissement de Louis XVI, puisque son sort est prononcé, ou remis entre ses propres mains, par ce décret.

Toute la cavalerie est aujourd'hui sur pied ; la municipalité répand et fait afficher ses exhortations ordinaires et insignifiantes de paix et de confiance ; les calomnies contre les patriotes sont plus actives et plus multipliées que jamais ; on fait dissiper les groupes çà et là ; on a arrêté hier inconsidérément, puis relâché avec hypocrisie, et saisi traîtreusement chez lui, dans la nuit, un citoyen paisible porteur d'une pétition de club à l'Assemblée Nationale ; et on l'a fermé à l'Abbaye ; on a bâti une dénonciation et on l'a faite au Comité des recherches contre Robespierre ; on élève contre lui des soupçons pour diminuer le poids de son opinion et l'influence de ce caractère énergique qu'il n'a pas cessé de développer; on faitcourrir les menaces, et nous sommes dans un tel état que je ne serois pas étonnée d'apprendre à quelque moment le sacri-

lège assassinat de trois ou quatre députés dont les talens et l'honnêteté militent pour la bonne cause. Je ne saurais vous peindre la situation où nous sommes; je me sens environnée d'une silencieuse horreur; le cœur s'affermit dans un calme solemnel et triste, prêt à tout sacrifier plutôt que de cesser de deffendre les principes, mais ignorant le moment où ils pourront triompher et ne formant d'autre résolution que de donner un grand exemple.

Adieu, on m'apprend que le courrier ne part point aujourd'hui; j'ajouterai un mot demain.

Lundy 18.

Le deuil et la mort sont dans nos murs; la tyrannie s'est assise sur un trône souillé de sang, elle étend son sceptre de fer, et il n'y a plus de liberté dans Paris que pour les gardes nationales qui veulent égorger leurs frères. Des citoyens s'étoient rendus au champ de Mars, dans le dessein paisible d'y entendre lire et d'y signer une pétition pour demander la nomination des députés à la prochaine législature; la municipalité avoit été prévenue suivant les règles; tous étoient sans armes et sans bâtons; des femmes portant ou conduisant leurs enfans composoient une grande partie de cette assemblée, faite sous les cieux, autour de l'autel de la patrie, dans un lieu ouvert de toutes parts et dans la confiance des plus saints des droits,

des plus justes sentimens. Deux hommes sont trouvés cachés dans la charpente où ils s'étoient introduits en levant des planches, ils s'occuppoient, sous la partie où l'autel est élevé, à faire des trous çà et là sous les pieds des spectateurs; on s'en apperçoit, on les saisit, on les conduit à une municipalité voisine; ils étoient munis d'eau-de-vie et d'eau-forte, ils s'obstinent à taire leur dessein et quelques hommes furieux s'emparent d'eux et les pendent. On fait conduire du canon sur les lieux; trois officiers municipaux s'y rendent, ils trouvent le calme rétabli, ils écoutent la pétition, avouent qu'elle est sage, disent qu'ils la signeroient s'ils n'étoient pas en fonctions et qu'ils vont faire retirer le canon; ce qui fut effectué. Tout ceci se passa avant trois heures. Dans l'après midy, beaucoup de personnes augmentèrent le concours et prirent le champ de Mars pour le but de leur promenade; tout à coup une nouvelle artillerie arrive, dix canons sont rangés devant l'École-Militaire; un corps de troupe paroît et le drapeau rouge est au milieu; nulle sommation n'est faite aux citoyens assis et signant sur l'autel; les trois sommations prescrites par la loi sont négligées; la première décharge qui doit être à poudre, est à balles, cinq à six autres suivent, la cavalerie court sus à ceux qui fuyent, le sabre atteint ceux que les balles ont épargnés, et c'est ainsi qu'on met en déroute le tranquille troupeau d'honnêtes gens assemblés sur la foi publique.

La générale avoit été battue dans tout Paris pour y répandre l'allarme et faire croire à une émeute; les corps-de-gardes se multiplient, tout se hérisse de bayonnettes, les Jacobins sont investis et une petite porte environnée de soldats est laissée pour seule issue; le Palais-Royal est rempli d'hommes armés, tenant leurs armes hautes, présentant la bayonnette au moindre groupe; le bataillon des enfans y est employé au même usage et l'on prostitue la jeunesse à se jouer de la vie des citoyens. Des chevaliers de Saint-Louis et autres aristocrates habitués de cette promenade applaudissent, excitent ces prouesses. Cependant la calomnie, ménagée de loin, se répand à flots : on imprime des pétitions incendiaires qu'on prétend être celles des citoyens assemblés; on en fait de même de libelles auxquels on donne le nom de Robespierre, des relations infidèles de ce qui s'est passé; enfin les conjurés, car c'est ainsi qu'il faut appeler maintenant la faction dominante de l'assemblée nationale, réunis aux Feuillans, vont écrire, ou ont déjà écrit à toutes les sociétés affiliées pour les détacher des Jacobins et se les unir. Tel est le dernier moyen qu'ils veulent employer pour dominer l'opinion. Comme ils oppriment ici les personnes! Si les départemens cèdent à cette séduction, la liberté est perdue et nous sommes asservis au nom de la constitution. Vous ne sauriés vous représenter la puissance et l'intrigue de la coalition. Il n'est plus permis de manifester son opinion; l'...

d'hier étoit, à tout factionnaire, de tirer sur tous ceux qui seroient unis au nombre de cinq ou six. Ceux qui, hier au soir, disoient dans les rues que la scène du champ de Mars étoit affreuse, étoient colletés et conduits au corps-de-garde. Oui, les gardes nationales sont les instrumens de l'oppression, les satellites d'un homme abominable; on peut dire que la contre-révolution est faite à Paris par le gros de l'Assemblée nationale et la force armée avec Lafayette à la tête.

Le drapeau rouge est arboré à la Maison-de-Ville, l'appareil de la guerre est partout contre un peuple sans deffense; nous perdrons bientôt les meilleurs citoyens et les bons écrivains, on les représente comme des séditieux, parce que toutes les feuilles qui courrent les rues sont achettées par la coalition.

Adieu, mon ami; il faut s'ensevelir dans la retraite et se consoler, s'il est possible, par les vertus privées, des maux affreux dans lesquels on nous plonge; conservons-y du moins le feu sacré de la liberté, tâchons de l'étendre et de le transmettre dans sa pureté à une génération plus heureuse, si nos efforts continués ne lui obtiennent pas plus de succès de nos jours. Il y auroit encore de l'espérance si les départemens s'entendent. Mais, nous sommes menacés d'un sénat vénitien et d'un roi coalisé avec lui pour la ruine de l'empire et de l'humanité.

Le public n'est plus admis aux séances de l'Assemblée; elle a fait afficher hier qu'on n'admettroit

que les députés et les personnes nécessaires au service.

On veut justifier l'atrocité de l'exécution de la loi martiale, sans les formes prescrites, par un coup de fusil qu'on prétend avoir été tiré, ou quelques pierres jettées à l'entrée du champ de Mars contre les gardes apportant le drapeau rouge; l'excuse est pitoyable pour un fait aussi atroce.

Le soir du 18 juillet 91.

Dans la douleur qui me pénètre, je ne vois et ne cherche de consolation que dans l'exposé des faits, la communication des sentimens qu'ils inspirent. L'erreur et la calomnie se répandent par mille moyens, ceux qui les ont enfanté les propagent avec une incroyable rapidité; du moins, que le petit nombre de bons citoyens qui connoissent et chérissent la vérité, la transmettent soigneusement et la répètent autant qu'il leur est possible. Une des premières mesures ou plutôt la seule qui restât maintenant à prendre par la faction dominante pour opprimer absolument les patriotes, c'étoit d'enchaîner la liberté de la presse, et c'est à quoi l'on a travaillé ce matin. Une lutte pénible et longue de l'honnête Pétion a fait apporter à la loi un léger amendement qui ne laisse pas que d'en diminuer beaucoup l'arbitraire. A quoi l'on est réduit de se féliciter!

Au reste, l'intrigue n'a pû parvenir à faire deffendre de dire du mal des représentans, comme Garat l'a proposé; ils se méprisent trop réciproquement pour s'accorder à interdire au public la justice qu'ils aiment à faire rendre les uns aux autres. Je vous ai prévenu ce matin du projet de la société des Feuillans, de ruiner les Jacobins et de s'attacher leurs affiliés; le but est le même, mais les batteries sont déjà changées.

On a senti qu'une scission et les démarches subséquentes proposées auroient des difficultés et produiroient de mauvais effets; on a résolu de faire, au contraire, une apparente réconciliation; tout le parti s'entendra pour venir aux Jacobins y capter la tourbe, soutenir ses partisans, dominer enfin, et régir tellement la société que les vrais amis de la constitution soyent réduits à la déserter ou à s'imposer silence. Cette marche est infiniment adroite; déjà pour la préparer, ils ont fait insinuer par l'hypocrite Feydel, qu'il conviendroit au bien public et à la paix que les Jacobins envoyassent une députation aux Feuillans pour les inviter à la fraternité. Cette lâcheté, pour ceux qui s'y soumettroient, a fait quelque fortune, et je ne serois pas étonnée, qu'à l'heure où je vous parle, les fripons ne tiennent les dupes dans leur piége. Si ces projets avortent, ils ont d'autres combinaisons pour enchaîner l'opinion, car ils veulent subjuguer les clubs ou les anéantir. C'est plus facile qu'on ne pense par l'impossibilité où sont les provinces de

juger à l'avance les intriguans et leurs manœuvres, ou les travers et les préventions de quelques honnêtes gens. La liste civile sert à gager beaucoup d'écrivains qui sèment le mensonge à journée; Mont-Morin paye le *Postillon-par-Calais*, à qui Regnault de Saint-Jean d'Angely fournit tous les petits poignards bien affilés; Mont-Morin paye l'*Argus patriote*, que rédige l'infâme Morande, appellé de Londres pour continuer ici son métier de diffamateur et d'espion; Mont-Morin soutient encore l'*Ami des Patriotes*, que Duquesnoy, l'un des perfides modérés de l'assemblée, écrit avec beaucoup d'art et de fiel. Depuis l'infernale coalisation les pamphlets de tout genre fourmillent et se renouvellent comme ces tribus d'insectes éphémères qui souillent les jours d'été; aussi, l'on ne sauroit se représenter comme tous les faits s'altèrent, comme les réputations se tuent, comme la vérité s'étouffe et disparoît. Les malheureux saisis hier matin au champ de Mars, l'un invalide, l'autre barbier, cachés d'une mannière suspecte, apperçus par quelques personnes avant la réunion des citoyens pétitionnaires, conduits au Gros-Cailloux et expédiés au même lieu par des gens de l'endroit, irrités de ce qu'on les relâchoit, ont été représentés à l'Assemblée comme deux gardes nationnaux braves citoyens qui exhortoient à obéir aux lois et que des factieux avoient immolés sur l'autel de la patrie. La boucherie du soir, la cruauté de déployer la loi martiale contre des hommes sans

armes, de poursuivre des femmes et de fouler aux pieds des enfans, a été décrite comme la juste vengeance et l'effort généreux de citoyens deffenseurs de l'ordre; l'assemblée leur a fait vôter ce matin des remerciemens. L'inquisition la plus rigoureuse s'exerce de toutes parts; divers patriotes ont été avertis de ne pas coucher chez eux, et, pour notre part, nous avons donné azyle aux Robert, qui sont venus nous le demander quoique nous ne les eussions vû qu'une seule fois pour leur remettre une lettre; leur confiance n'a pas été trahie. On ne machine rien moins que de faire dénoncer Robespièrre à l'Assemblée qui desire déclarer qu'il y a lieu à accusation, afin de l'envoyer à Orléans; et il seroit possible, avec tant d'ennemis d'une part, et de l'autre tant de viles agens prêts de se vendre, qu'on fabriquât un crime pour immoler en le deshonorant, le plus vigoureux deffenseur de la liberté. Cette manœuvre s'ourdit actuellement, et les premiers fils en ont été tendus hier aux Feuillans.

Que vous dirai-je? dans ce moment-ci même, on vient de m'interrompre pour une lettre machinée, ce me semble, afin de découvrir le nom de ceux que nous avons couchés cette nuit; au milieu des grands désordres, j'ai oublié les petites ruses, et si celle-là doit tourner contre nous, elle a réussi.

J'ai reçu cet après midy votre lettre du 14 et vos bonnes pétitions que l'évènement a malheureusement prévenu; cependant il est toujours temps

de demander la nomination à la nouvelle législature, c'est même sur quoi il faut insister aujourd'hui et tout ce qui reste à faire. Vous n'êtes pas dans de bonnes mains que celles de Biauzat pour cet objet ; il est un des plus ardens des comités et, lors même que vos demandes seroient arrivées à temps, je doute que la connoissance en eut été donnée à l'Assemblée ; il faut beaucoup répandre ces pétitions, les envoyer partout en nombre, car, le meilleur effet qu'on puisse s'en promettre, c'est d'en éveiller et semer les idées partout pour former l'opinion.

J'en aurois long à vous dire s'il falloit vous détailler ce que j'ai vu hier, avec désespoir, de la lâcheté, du trouble des Jacobins ; ils fuyoient parce qu'on disoit la salle investie ; un homme effrayé a sauté, pour se sauver, dans la tribune des femmes ; je l'ai obligé d'en sortir comme il étoit venu, en lui faisant honte de sa terreur ; il est vrai que l'ordre fut donné de dissoudre la société ; cet acte tyrannique a été révoqué, on s'est contenté de fermer les grilles, de tout hérisser de bayonnettes, et d'empêcher d'entrer ceux qui se présentoient ; les autres ont pû sortir à volonté, c'est ce que je n'ai fait qu'à la fin.

Paris le 20 juillet 91.

Je n'ai pû retenir quelques larmes en lisant votre réponse au récit que je vous avois fait du

triomphe de Brissot et de l'enthousiasme qu'il avoit excité. Comme les temps sont changés! — Si les nominations se fussent faites dans les deux ou trois jours suivans on l'eut porté à la législature comme le premier représentant ; aujourd'hui, calomnié d'une mannière atroce, il semble un objet d'horreur ; sa section réclame et ne veut plus l'avoir pour électeur ; les insinuations les plus perfides, les inculpations les plus odieuses se répandent avec succès ; la faction veut perdre lui et Robespierre. Tous les moyens sont employés ; écrits, agens, préventions de toute espèce et argent, par conséquent dépositions et faux témoins. Le comité de recherches est déjà muni d'une foule de ces matériaux recueillis avidement ; la faction voit que le sang versé a excité dans le peuple une indignation sourde et profonde qui s'alimente dans le secret même de la contrainte où la force armée la retient ; il faut donc qu'elle donne un cours, qu'elle ouvre une issue à cette indignation ; l'art suprême consiste à la détourner d'elle et à la diriger contre ses adversaires, tel est le nœud de la conjuration.

Les ambitieux actuellement régnans, les noirs, la cour et tous les gens obscurs, médiocres, faciles à tromper, ou naturellement ennemis des hommes supérieurs, sont réunis dans le desir de perdre l'écrivain le plus redoutable par ses talens, et le législateur dont ils haïssent davantage la grande popularité. Rien n'est épargné pour les faire croire

des scélérats, et beaucoup de gens se persuadent qu'ils sont tels; car, avant de les traduire dans les tribunaux, il faut altérer l'opinion publique dont l'égide paroît les deffendre; c'est l'acte où nous sommes de cette cruelle tragédie, et il est bien avancé; les esprits étonnés, environnés d'erreurs, s'égarent enfin, s'abreuvent de soupçons et vont bientôt au-delà. Les désordres excités d'abord sont ensuite mis à profit et fournissent à la vraisemblance des prétextes qui la changent en certitude. A moins que d'être fort près du foyer, de connoître les acteurs et de juger quels moyens ils sont capables d'employer on n'imagine pas de trames aussi profondes. Aussi l'ami Garran, enveloppé de sa probité, environné de ses formes, ne voit rien dans tout cela que comme la masse d'honnêtes gens qu'on prévient; il nous prend pour des rêveurs, ou juge Brissot comme un imprudent.

Quant à moi, le système de persécution contre les patriotes remarquables m'est sensiblement démontré; je le vois mis en action et tendant aux derniers excès.

Toutes les relations des faits de dimanche sont fausses, à commencer par le procès-verbal de la municipalité; personne n'ose faire les véritables, même Brissot, car ce seroit se plonger le couteau sous lequel on est tenu. Je crois que, de mes différentes lettres, vous pouvés extraire un apperçu de la marche des choses et des ressorts secrets qui déterminent les mouvemens; faites cet extrait, ré-

pandés-le tant qu'il vous sera possible, privément, et par les membres de votre société aux membres des sociétés de divers lieux, afin d'arrêter, s'il est possible, l'effet du poison qui consume l'empire.

Les Jacobins ne pourront se soutenir, la faction des Feuillans s'est emparée de toute l'Assemblée, à très-peu près qui, même, sont en délibération de s'y joindre, du moins pour observer.

Votre imprimé ne subira pas une nouvelle édition, du moins nous voulons l'arrêter, ce moment n'est pas heureux; le nom de républicain est donné pour synonyme de scélérat, et de quiconque veut le trouble ou l'a excité. Je ne crois pas que vous deviés venir ici; vous ne pourriés ni vous abuser sur l'état des choses, ni, peut-être, renfermer les expressions de douleur de votre patriotisme, dès lors vous seriés exposé; restés avec vos frères, puisque vous avés le bonheur d'en avoir.

On a assassiné, cette nuit, deux personnes vêtues en gardes nationales; est-ce l'effet de l'horreur qu'ont inspiré les excès auxquels on les a poussés? Est-ce un rafinement pour maintenir leur violence? On se perd dans les soupçons et la vérité ne peut être qu'affreuse. Nous venons de tenir conseil pour savoir s'il faut que Lanthenas parte et s'absente, ayant été désigné; il veut demeurer, attendre et faire tête à l'orage.

On fait au comité de constitution, des adresses louangeuses qu'on fait adopter ensuite et expédier par des directoires et des gardes nationales de dé-

partement ; mais, ce qui exprime le vœu de citoyens libres et généreux est tenu dans l'oubli du silence. On arrête beaucoup de personnes et jamais le despotisme n'offrit un appareil plus redoutable que celui qui s'offre dans toutes les parties de cette capitale.

Adieu, puisse le ciel ne pas permettre qu'une si belle révolution n'ait été faite que pour quelques factieux, au détriment du bon peuple qui n'avoit besoin que de soutien pour se perfectionner !

Paris le 21 juillet 91.

Je vous engageois hier à faire un court précis de l'état des choses pour prémunir contre les erreurs dont les flots découlent de la capitale ; mais, ne négligés pas la précaution de taire les noms des législateurs menacés ; Brissot a eu l'imprudence de les citer hier, et c'est d'un très-mauvais effet ; je n'ai ni le temps ni le courage de vous détailler le pourquoi, sinon que, disposé à leur faire des crimes de tout, on leur prêteroit des manœuvres pour faire réclamer en leur faveur, et l'on y trouveroit une preuve de ce qu'on veut leur attribuer. En second lieu, ne faites rien que privément, c'est-à-dire, de particulier à autre, car l'on seroit fort habile à saisir le prétexte de persécuter une société vigoureuse.

Les Jacobins touchent à leur entière dissolution ;

ils ont lâchement arrêté hier une députation aux Feuillans, pour les prier de joindre vingt de leurs membres à vingt Jacobins, lesquels ensemble choisiront parmi les dix-huit cents qui composent la société des Jacobins, neuf cents seulement pour être incorporés aux Feuillans, rejettant tout le reste comme inpûr. La députation a été faite, et le vieux Préfeln qui présidoit les Feuillans l'a remise gravement à trois jours pour recevoir la réponse. On se trompe bien, mon ami, quand on ne compte en ce monde que des dupes et des fripons, une classe beaucoup plus nombreuse est celle des poltrons qui ne sont encore ni l'un ni l'autre, quoique très-aptes à passer, suivant les circonstances, sur l'un ou l'autre bord. Quant aux honnêtes gens, ils ne font point de corporation, ce sont quelques individus isolés, jetés au hazard dans la foule, et trop heureux quand ils se rencontrent et s'unissent par trois ou quatre. L'opinion publique s'altère sensiblement chaque jour, elle est déjà changée aux trois quarts; les mêmes précautions qu'on a prises pour produire cet effet à Paris n'ont point été oubliées pour les départemens; des courriers sont partis dans la nuit du dimanche au lundy afin de représenter partout les évènemens du 17 comme l'opération du salut public, tandis que c'est une véritable contre-révolution faite par les citoyens armés sous la direction de l'assemblée même. Je n'en voudrois pour preuve que le triomphe des aristocrates qui sentent dans tout cela le

doigt royal, et qui ne peuvent dissimuler leur joye. Jugés de quel œil je puis considérer nos imbéciles bourgeois, se félicitant d'être échappés au pillage de prétendus brigands, et la morgue ridicule de nos gardes nationales si fières des éloges qu'on leur donne pour avoir déployé une si grande force contre une poignée de personnes sans armes. Cependant l'intrigue et les haines continuent de diriger les soupçons; les prisons se remplissent, les gardes nationales s'applaudissent des captures qu'on les charge de faire, et le peuple bénit ces soins vigilans. Trois voitures viennent de passer; Marat, un membre des plus connus du club des Cordeliers, quelques autres remarqués lors des cinq et six octobre 89 — y étoient renfermés; on les conduisoit à je ne sais quelle prison, car l'Abbaye contient déjà un grand nombre d'habitans. C'est bien fait! disoient les regardans; « ce sont « leurs écrits qui jettoient le trouble, ils étoient « soudoyés par les méchans. »

Encore un peu et vous entendrés dire que le courage de Robespierre à deffendre les droits du peuple étoit payé par les puissances étrangères; je veux dire que cela se débitera comme un fait constant, car cela se dit déjà. Ce n'est pas, assurément, que je compare l'énergie de ce digne homme aux excès qu'on peut reprocher à Marat; mais, il me semble qu'on se dispose à les juger dans le même esprit et avec la même injustice. Je ne sais si vos montagnes offrent un azile sûr, où la liberté

puisse se conserver pour en sortir un jour plus glorieuse ; je le souhaite pour le bien de la France, et je n'attends plus rien de cette capitale corrompue où le feu des viles passions consume et détruit les semences les plus heureuses.

Notre ami Lanthenas pense que la coalition des sociétés des amis de la constitution des divers départemens pourroit former encore un rempart salutaire ; mais je ne vois pas bien quel seroit votre centre. Au reste, tâchés de vous unir pour la demande d'une nouvelle législature, cet objet ne peut manquer de plaire à tout le monde, et c'est le seul port qui nous reste. Entretenés correspondance, particulièrement avec la société de *Saint-Claude*, département du Jura, et celle de Marseille, dont le patriotisme et la vigueur les rendent supérieures à beaucoup d'autres. — Je me déplais horriblement ici, et je ne souhaite plus que de partir ; les affaires particulières de notre malheureuse ville sont au pis ; on n'obtient rien de ces comités que de la déraison. Je ne rêve plus qu'à la retraite, et n'ambitionne que d'en jouir.

Les victimes paroissent devoir être telles ; D'Anton, haï par Lafayette, lui est sacrifié par les Lameth ; ceux-ci exigent en retour Brissot, qu'ils détestent parce qu'il les a démasqués, et Lafayette le leur abandonne ; avant tout Robespierre est sacrifié à la cour par la faction dominante qui se la concilie, et abandonné par les jaloux de tous les partis.

Prudence dans toutes vos démarches pour ne point donner de prise.

---

22 juillet 91.

Nous avons été, nous sommes encore dans l'agitation que vous pouvés croire, au milieu des soupçons, des manœuvres et de la terreur qu'on rencontre de toutes parts.

A force de creuser les choses et de rapprocher les faits, il paroît que le premier but des calomnies et de la persécution est d'altérer l'opinion publique sur les écrivains ou hommes connus dont le talent ou le caractère est une pierre d'achoppement à la marche des ambitieux qu'ils surveillent.

Il faut discréditer Brissot pour le forcer au silence, à l'éloignement, et surtout l'empêcher de parvenir à rien; il faut effrayer Robespierre ou définitivement le perdre, pour l'empêcher de demeurer accusateur public. Il faut enchaîner d'Anton parce qu'il a des moyens dont la cabale peut tirer parti, et qui pourroient servir contre elle. Il faut en imposer aux hommes actifs, aux chauds patriotes, pour éviter d'incommodes censeurs, et la voye qu'on prend pour cela est celle de l'arrestation, incarcération, etc., des têtes qui se sont avanturées avec la franchise, l'énergie ou même l'indiscrétion qui ne connoissent pas de mesures.

L'inquiétude étoit devenue universelle et le mé-

contentement très-grand, en voyant la propension de l'Assemblée en faveur de Louis, sa précipitation à prononcer sur une aussi grande question; les factieux qui la dirigent ont senti que, dans le mouvement qui sembloit s'annoncer, la nation alloit reprendre le droit, ou l'exercice du droit de prononcer son vœu, et que les vices de la constitution seroient sans doute attaqués ; ils ont voulu conserver et accroître leur ascendant, et pour cela, déployer une grande force au nom même de la loi. Comme une conduite violente nécessite des mesures de même nature pour la soutenir, cette résolution a entraîné une foule d'actes révoltans. A ces données se compliquent des vues réelles ou supposées d'ennemis secrets qui proffitent des troubles et se plaisent à les exciter ; ou à tourner vers elles l'attention et les craintes des citoyens ; ils n'ont plus imaginé que des brigands, et apperçu que des précautions indispensables dans les soins ou les excès de l'autorité. Cependant pour que les esprits ne s'éveillent pas sur l'arrestation étrange de tant de gens sans crime, et dont la chaleur, même excessive, servit la révolution, on commence à songer qu'il faut sévir aussi contre quelques écrivains de l'aristocratie, et l'on parloit hier de Gauthier et de Sulleau. *Marat*, qui avoit été très-malade et qu'on disoit être empoisonné, s'est trouvé rétabli à temps pour être conduit en prison avec nombreuse compagnie. Aujourd'huy on affiche à profusion des placards, où l'on affecte

de le confondre avec Brissot et plusieurs autres, pour les présenter ensemble au peuple comme des hommes dignes de sa haine.

Comment sortirons-nous de tout ceci? On parle de guerre étrangère, ce qui seroit un excellent moyen pour se perpétuer et se changer en long parlement. S'il en arrivoit ainsi, je ne sais où il faudroit chercher une retraite; on voit l'aristocratie se resserrer, les corps administratifs se peupler d'intriguans, et les vrais patriotes exposés à une suite de persécutions incalculables sous le règne des factieux.

Adieu, donnés-nous de vos nouvelles.

Paris 29 aoust 1791.

Nous attendons, mon cher ami, avec empressement de vos nouvelles. Madame Roland est guérie, et elle dispose son départ pour samedi prochain. Nous resterons seuls et vous manderons ce qui se passera ici de la *Chose publique*. Nous souhaitons que vous nous apreniez quelque chose de fait et favorable à notre chose particulière que nous avions envie d'établir dans votre département. J'attends toujours d'en avoir quelque nouvelle pour chercher à employer les fonds que j'ai, si je ne pouvois les disposer de cette manière.

J'ai fait partir d'ici, le 1er août courant, une caisse, A. L.; nº 1, pesant 160 — par Desvignes

frères, voituriers de Nisme, à l'adresse de Lanthenas, négociant au Puy-en-Velay. — Ce voiturier a dû aller directement à Clermont, d'où il auroit dû faire passer sans délai cette caisse. Mon frère me mande, le 23 courant, qu'il n'en a aucune nouvelle. Comme elle contient de mon écrit sur la presse et de celui sur l'inégalité entre les enfans, qui doivent me rendre présent aux électeurs, si toutefois cela est possible, au milieu de la chaleur des intérêts qui les mouvront; je vous prie de faire quelque recherche dans les principaux dépôts de chargement de votre ville, pour savoir si cette caisse est passée, et accélérer son expédition, par le carosse s'il le faut ou autrement.

J'imagine que votre société a fait la distribution des 300 exemplaires de l'écrit sur la presse que vous lui aviez laissés.

Vous aurez trouvé chez M. votre frère le paquet qui renfermoit mes deux manuscrits, l'un un projet d'adresse à l'Assemblée nationale, et l'autre une opinion que je voulois lire aux Jacobins, où, alors, je ne pus jamais obtenir la parole. Je vous serois obligé d'en faire ce dont je vous priois alors, qui étoit de m'en faire tirer une copie, et de l'adresser à la société du Puy, en lui disant la cause qui a fait que cela a été arrêté chez vous.

L'Assemblée nationale va de pis en pis. Pétion étoit hier désolé, non de l'insolence des méchans qui ont eu l'impudence de dire à la tribune que ses discours et ceux de Robespierre dans la tri-

bune étoient cause de l'insubordination des soldats, non des mauvais décrets même, mais de la mort qui a été portée à l'opinion publique par toute cette affaire du champ de Mars. — Elle ne se manifeste par aucune chaleur de patriotisme. — Il semble que le despotisme ait repris ici tout son empire.

Cependant on annonce la sortie des pétitionnaires du champ de Mars, des prisons, pour le premier jour. Mais Morande répand en plus d'abondance encore ses poisons. Le corps électoral d'ici se monte mal. — Lacépède le préside. — Les patriotes y sont désignés sous le titre de *mauvaises têtes*, *hommes dangereux*; — jugez. Si les départemens, encore une fois, n'aspirent maintenant à sauver la France, tout est perdu.

On lut hier à la tribune des Jacobins une opinion vigoureuse sur la nécessité de continuer de garder le Roi dans la capitale. Elle fut très-applaudie. Le mouvement oratoire qui y étoit ne plut pas à quelques modérés. Je ne sais quel parti on va prendre. C'est ce matin que l'on propose un mode pour faire accepter la constitution à ce sire. Salut.

F. LANTHENAS.

Mardy 30.

[1] Nous avions dû vous écrire par le courrier de samedy dernier; nous en avons été empêchés par

[1] Ici madame Roland continue et achève cette lettre.

cette préocupation si ordinaire dans la capitale au milieu des évènemens publics et des affaires de chacun. J'espère qu'il arrivera ce matin de vos nouvelles, mais peut-être ne les recevrons-nous que demain, car Brissot est absent depuis deux jours, et c'est notre raison de vous expédier celle-ci directement. La marche de la législature est toujours conséquente à son extrême corruption, c'est un véritable renversement de la constitution, une ironie de la déclaration des droits; nous voici, avec des *Princes*, citoyens non éligibles; avec un *Roi* inviolable, environnés d'assassins militaires à ses ordres; avec des *Électeurs* à argent, etc., etc. Les papiers publics vous rendent toutes ces odieuses loix, vrais poisons de la liberté. Je commence à applaudir aux derniers excès de l'Assemblée, à désirer les plus grands comme le seul moyen de réveiller l'opinion publique dont le sommeil me tue. — On commence à sentir et l'on a dit hautement hier aux Jacobins qu'il falloit que la prochaine législature fût constitutionnelle; je ne voudrois pas qu'on révélât cette vérité dans la capitale, l'assemblée présente ne voudroit plus s'en aller.

Ma santé ne m'a pas permis de partir aussitôt que je me l'étois proposé, je crois pouvoir actuellement compter sur elle, et je pars samedy pour être à Villefranche le jeudy 8 septembre.

Nous attendons impatiamment l'asurance de quelqu'acquisition que vous aurés faite pour notre société, car les finances sont dans un état horrible.

Avertissés les patriotes acquéreurs d'exiger qu'on estampille les assignats prix de leur vente, cela ne se fait pas toujours ici, et ce désordre joint à tant d'autres, peut amener un bouleversement épouvantable. La nouvelle monnoie, dont on fabrique beaucoup, est toujours invisible pour le peuple; les petits billets de section disparoissent, les denrées enchérissent, et il se pratique sûrement encore quelque diablerie. — J'espère peu des élections de Paris; on parle cependant du brave Garran, mais comme il est aussi question de Pastoret, je crains que l'honnête homme ne soit mis en avant pour cacher l'autre et amuser les patriotes. On redouble d'efforts et d'horreurs contre Brissot.

Je vous enverrai jeudi un *Ami des ministériels*, jolie petite feuille qui en fait les honneurs à merveille, et qui les peint au vrai.

Les sociétés populaires de Lyon sont affiliées aux Jacobins. Les élections de ce département ont dû commencer dimanche dernier; l'intrigue les travaille vigoureusement.

Adieu, travaillés là-bas comme ici, faites de bonne besogne, et n'oubliés pas vos bons amis, car en vérité, si la chose publique ne se relève, il ne reste aux bons citoyens que de bien s'aimer!

Je n'ai trouvé qu'hier la musique angloise que vous avés bien voulu me laisser; je vous enverrois bien en échange de l'aimable Lass of Richmon's hill, d'assés jolis couplets, mais ils ne sont pas assés

grâves pour les circonstances, et j'ai quelque honte de vous parler de chansons.

Rien ne se vendra avant un mois dans le district de Gonesse, soins et demandes ne m'ont point encore valu tous les renseignemens desirés sur Sainte-Radegonde; le receveur n'étoit pas bien instruit; j'en attends d'un second voyage qu'il vient faire à Paris.

Paris le 31 aoust 1791.

[1] Nous vous avons écrit, mon cher ami, le courrier passé. Nous avons reçu vos deux lettres. Vous aurez vu que votre adresse est venue trop tard, d'ailleurs des adresses sont maintenant pour l'Assemblée ce que sont les vessicatoires pour un corps mort. Chassey disoit à notre ami qu'il n'avoit jamais craint qu'à présent le tiers du côté patriote, les faux patriotes de 89 sont plus dangereux aujourd'hui que les aristocrates. Il croit que septembre ne se passera pas sans crises violentes.

Je vous envoie ci-joint quelques lettres, c'est plus court pour que vous jugiez de ce qu'elles inspirent, que de vous les dire. — Les frères Richard, commissionnaires, rue des Friperies, quartier Saint-Nizier à Lyon, sont d'excellens patriotes, qui ont de la tenue, et sur qui vous pouvez comp-

[1] Cette lettre est commencée par Lanthenas et continuée par madame Roland. Voir la page 324.

ter. Je crois que votre société devroit y établir correspondance.

Il y a des divisions au Puy entre les citoyens. Il en est un grand nombre qui sont je crois patriotes et qui ne se soulèvent que contre le gouvernement de quelques hommes durs qui se sont élevés par la faveur de la classe aigrie par la misère. — Je crois qu'il seroit digne de votre société de prêcher autour d'elle l'union et la paix, je crois que les sociétés de nos départemens devroient se visiter pour resserrer les nœuds de la fraternité, etc. Nous devions, aux Jacobins, dans le comité de correspondance, délibérer sur la proposition des courriers extraordinaires entre les sociétés, en cas de nouveaux malheurs; Pétion et d'autres qui devoient y venir pour cela, ne s'y sont pas trouvés. — Cette mesure me paroît bien difficile avec aussi peu de tenue qu'on a montré.

Voila donc notre acquisition manquée, nous sommes toujours dans les mêmes intentions de réaliser d'une mannière ou d'autre, nous vous laissons maître du tout.

Compte de M. Roland de 40 à 60 M.

De moi de 20 à 30 — et puis voyez ce que vous pourrez fournir. — Quelque chose de bâti seroit plus agréable, plus utile même, car si nous avons la paix, je pourrois y faire la médecine, pour cela je demande de l'eau et bon air.

Ainsi voyez ce qui se présente de convenable dans les biens nationnaux, ou autres, en ayant

égard pour ceux-ci à toutes les autres conditions qu'ils donnent. Je vous réitère ce que je vous ai dit dans ma dernière pour me retrouver une caisse qu'un mauvais génie, je crois, me retient; — mon frère se désole de ne pas la recevoir.

[1] Je prends la plume à mon tour pour vous transmettre les observations de notre ami sur l'objet des acquisitions.

Premièrement, l'état des choses et la mannière dont nous l'envisageons, nous font croire prudent et nécessaire de placer nos fonds; en second lieu, nos circonstances particulières nous rendent ce placement très-instant, puisque, d'une part, les fonds de Lanthenas sont à dormir en portefeuille, et que, de l'autre, nous touchons pour les nôtres, à des époques de renouvellement de billets qu'il faut prévenir, ou qui vont nous arrêter ensuite plus que nous ne le voudrions. Les rapports qui nous lient tous trois nous ont fait croire possible et agréable un placement en commun; l'idée des bons fonds d'Auvergne est venue se joindre aux premières considérations, et l'opération nous a paru désirable. Si la connoissance que vous avés des affaires vous fait entrevoir quelque difficulté, soyés franc comme nous et nous éclairés; s'il n'y en a pas, procédés sans délai, les choses et le moment le requièrent. Quant au domaine de Grand-Pré, l'objection du trop d'eau dans un pré ne nous avoit

[1] Ici madame Roland continue.

point effrayés, car il y a des moyens de remédier à cet inconvénient, et l'on sait que les biens du clergé ont souffert des détériorations que l'intelligence de nouveaux propriétaires doit et peut réparer; la question de savoir si l'acquéreur veut le céder et quel prix il y met ne peut être résolue que par vous, après vous être assuré de la valeur du domaine et du taux auquel des gens sages doivent se fixer. A défaut de cet objet, le choix d'un autre est également remis à vos soins et vous voyés, en conséquence des sommes que nous pourrions fournir, et de celles que vous pourriés ajouter, si nous pouvons aller à la totalité de 50 mille écus; le *nec plus ultra* pour nous est de soixante mille livres. Si l'acquisition se portoit sur un bien de particulier, il faudroit qu'il fît d'avance et à l'amiable, le rachat des droits seigneuriaux, pour profiter du bénéfice de la loi nouvelle et éviter les lots. Ce soin, ainsi que tous ceux relatifs au choix, à la résolution et à l'exécution, est absolument remis à votre sagesse et à votre amitié. D'après cela voyés et jugés, puis agissés ou nous parlés, le tout avec l'ouverture et la franchise qui nous conviennent à tous, le tout avec l'espèce de célérité que demandent les considérations ci-dessus énoncées. J'arriverai à Villefranche jeudy 8 septembre. Donnés-y-moi de vos nouvelles et de celles de cette affaire si vous voyés des moyens de la traiter, parce que cela guidera ma marche sur les arrangemens particuliers de nos fonds.

Biauzat est allé hier aux Jacobins ; les hommes de parti, je n'en doute pas, y retourneront tous ; quand cela conviendra à leurs vues afin d'intriguer de nouveau ; aussi, j'ai beaucoup regretté la mesure, molle et lâche à mes yeux, d'inviter les Feuillans en masse, lesquels ont répondu à cette proposition par un ajournement à quinzaine.

Enfin, si l'autre législature se forme vigoureusement, ce sera à elle d'aviser aux moyens d'épurement avant de s'unir aux Jacobins, ou de faire un nouveau foyer de patriotisme. Votre idée des courriers extraordinaires est excellente ; mais il faut que l'usage en soit dirigé avec sagesse, car s'il étoit une seule fois appliqué à la propagation d'une nouvelle fausse ou mal présentée, il en résulteroit quelque mouvement qu'on se hateroit de saisir pour achever de décrier et pour anéantir les clubs que haïssent les dominateurs. L'élection de Chartres est faite ; elle ne présente qu'un patriote. Le corps électoral de Paris se travaille terriblement ; il s'étoit formé en club dans lequel on a d'abord discuté Brissot. D'honnêtes citoyens l'ont deffendu avec chaleur et il fut décidé qu'on le présenteroit dans le premier scrutin, en opposition à *Lacépède* et à *Pastoret* que portent les modérés et les noirs, ou à peu près ; ses ennemis ont senti qu'il falloit diviser pour l'écarter ; ils ont employé pour dernière arme la sensation désolante de l'affaire du champ de Mars, sa liaison avec la chaleur de Brissot, et, en proffitant du foible de cer-

tains esprits à cet égard, ils ont proposé *Garran*.

Nul doute que les modérés ne préfèrent encore celui-ci à Brissot, d'où l'on peut présumer que, si la division des patriotes ne les sert pas à pousser *Lacépède*, ou *Pastoret*, du moins elle parviendra à écarter *Brissot*. Je me suis rappellé, à ce sujet, la mannière peu exacte, pour ne pas dire baroque, dont Garran voit l'affaire du champ de Mars, et je me suis affligée de tout ce mélange. L'agitation est grande à Lyon; je ne crois pas possible d'en prévoir le résultat; il faut attendre l'événement.

J'ai lu hier, dans le *Paquebot*, que vous seriés un des premiers porté au Puy-de-Dôme. — Je ne vous parle plus des opérations de l'Assemblée, elles sont dignes de l'esprit infernal qui y règne. Dans une importante discussion de ces derniers jours, il fut impossible à nos trois patriotes d'obtenir la parole, quoique d'André la prît quatre fois dans cette même discussion. On vient de mettre les conventions à des conditions fort singulières; cependant, en dépit de la coalition, le mode prête au corps législatif une prépondérance qu'elle n'auroit pas voulu lui accorder. On croit bien que le Roi ne manquera pas d'accepter, en demandant, toutefois, à pouvoir choisir ses ministres parmi ceux des représentans du peuple qui auront mérité l'estime publique. — L'heure me presse, les affaires me talonnent, je ne puis vous entretenir comme je le voudrois.

Adieu, notre bon ami.

Paris le 3 septembre 1791.

[1] Ma femme part aujourd'hui, notre ami; elle est, comme vous pouvés croire, singulièrement occuppée; mais, non moins à ceux qui nous attachent comme vous. Au reçu de ma lettre, écrivés-lui à Villefranche, département de Rhône et Loire, si toutes fois, il ne faut pas que vos lettres viennent passer par Paris pour aller à Lyon; car elle apprendroit vos destinées aussitôt que par nous-mêmes, à qui sans doute vous en ferés part sans délai.

L'on parle beaucoup de moi à Lyon; par toutes les lettres que j'en reçois, l'on m'apprend que je suis porté des premiers sur presque toutes les listes, et qu'il y a tout lieu d'espérer, quoiqu'il y ait une cabale infernale. Au reste, si la chose a dû avoir lieu, elle doit être faite en ce moment, quant à moi du moins : si je ne passe pas des premiers, j'en désespère; ainsi, j'attends la nouvelle décisive de mon sort par le courrier de mardi, ou au plus tard celui de mercredi prochain. Brissot est terriblement balotté; s'il ne passe pas aujourd'hui, je tremble pour lui : la cabale des enragés s'est tournée en perfides astuces. Ce ne sont plus ces grands moyens de brigands; ce sont des basses et astucieuses scélératesses, des espérances, des promesses, des aveux de talents, de mérite, etc.; mais,

[1] Cette lettre et la suivante sont de monsieur Roland.

à cause de l'opinion publique, des égards, des ménagements, il faut d'abord faire passer celui-ci, celui-là. C'est ainsi que Garran a été nommé, puis Lacépède; aujourd'hui, on veut encore Pastoret, demain un autre.

Le temps coule, les nominations se font; le zèle s'amortit; on se lasse d'une lutte qui d'abord a été vigoureuse; il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais parmi les patriotes de ligue soutenue avec la constance, l'acharnement et l'emploi de tous les moyens de cette bande d'abominables scélérats dont voici un trait à peu près public en ce moment, et qui les peint d'après nature : Barnave causant des évènements, confidemment avec sa clique, et voyant que le terrible effet de leurs libelles s'amortissoit insensiblement, s'écria, dans un moment de rage et avec le ton et un mouvement de désespoir : *Je vous l'avois bien dit, nous l'avons calomnié trop tôt. Il falloit attendre ce moment.* On frémit d'horreur quand on songe que le poignard et le poison sont moins dangereux, et ceux qui les administrent, moins atroces. C'est cet abominable homme qui a osé dire en pleine assemblée, je l'ai entendu, que *la paix étoit le souverain bien du peuple*, et *que la liberté pour lui n'étoit qu'un superflu;* que l'idée en étoit *si fine* quelle étoit au dessus de ses conceptions, et qu'il falloit même se garder de lui en parler : que cela ne serviroit qu'à troubler son repos, et l'entraîner dans les plus grands des malheurs, l'anarchie, le meurtre, le pillage, l'in-

cendie, etc., etc.; et les tribunes, et le peuple d'applaudir à tout rompre : que voulés-vous espérer de gens qui chantent la servitude et baisent les mains à leurs boureaux ! Adieu.

Paris le 6 septembre 1791.

Ma moitié, notre ami, est partie samedi au soir, par la diligence de Lyon; elle ne se portoit pas très-bien, et je n'ai pu encore en recevoir des nouvelles. Je suis triste : il se passe ici des choses affreuses, des horreurs, aux élections : ce sont tous les jours de nouvelles infamies répandues dans l'assemblée des électeurs, et affichées contre les murs. On en est venu à dire tout haut que les talents, le savoir, la diction, les connoissances, l'éducation, etc., n'étoient point ce qui étoit nécessaire; que le plus souvent au contraire cela ne servoit qu'à prolonger les discutions, embrouiller les affaires et les terminer par des sottises; et l'on agit vraiment d'après ces grands principes; ainsi, Brissot est éloigné à Paris; d'autres le sont à Lyon, à Rouen, à Amiens, car j'apprends que c'est partout de même. Je suis mécontent de votre ami Garran; il a une trop forte dose d'amour-propre et d'égoïsme, qui percent à travers un ton de fermeté et de droiture que je ne conteste pas, mais que je ne juge pas tout-à-fait comme avant telles époques; il a manqué, selon moi, à son ami Brissot

au point que je puis bien attester à part moi et dans ma conscience que cet ami n'est point son ami, et que les gens de sa trempe n'en ont qu'un, qui l'emporte sur tous les autres, c'est eux-mêmes. Lanthenas apprend du Puy, ce que j'apprends d'ailleurs et ce qui se passe ici : il faut changer ses batteries, ses idées, ses projets; et comme je persiste dans les résolutions que les circonstances me forcent de prendre, n'ayant point à me mêler de la chose publique à laquelle je me serois livré tout entier, je dévierai mon imagination, et l'attacherai à tout autre chose.

Vous nous avés envoyé une lettre pour remettre à Brissot; nous allons la lui faire passer; je ne sais quel parti il en tirera, mais il me semble que cela est vague, peu motivé, et me fait penser que vous auriés bien dû faire l'article.

Faisons-nous quelqu'acquisition? Je regrette que la première n'ait pas eu lieu, soit par la nature du terrein, sa proximité du grand chemin, de Clermont, les moyens d'amélioration, et d'affermer sans y être; car, pour rien, je ne veux de vignes. Adieu..., nous vous embrassons, le temps passe : je vais courrir, c'est ici mon métier : j'en suis excédé.

Villefranche le 11 septembre 1791.

J'ai trouvé votre lettre en arrivant ici, il y a deux jours; je n'y ai pas répondu aussitôt que je

le voulois, car, il m'a été impossible de le faire par le seul courrier qu'il y ait eu dans cet intervalle. J'ai été extrêmement fatiguée du voyage; il est impossible d'imaginer une plus mauvaise administration de voiture publique. Mais ce n'est pas de ces intérêts dont je peux vous entretenir lorsque tant d'autres méritent de nous occuper. Il est décidé que notre ami ne sera point nommé; tous les députés le sont et on a fait, avec succès, les plus grands efforts pour étouffer les voix qui le portoient. Comme ce n'étoient que celles des patriotes, qu'aucune intrigue ne secondoit, tandis que la cabale agissoit puissamment d'autre part, celle-ci a dû triompher. Il y a plusieurs mauvais sujets de la ville, des paysans des environs, et quelques hommes absolument inconnus, qu'on dit honnêtes; aussi le maire, qui avoit été élû, a-t-il refusé, en voyant cette composition. Les calomnies ont été aussi actives et autant impudentes qu'à Paris où l'ami Brissot n'arrivera pas non plus. J'ai trouvé partout l'opinion languissante ou morte; nous n'aurons qu'un fantôme de liberté; un simulacre de constitution auquel la multitude rendra stupidement des actions de graces, tandis qu'on s'en servira pour la garotter; les bons citoyens feront dans la législature un parti de l'opposition qui n'aura qu'une foible minorité. Nous n'aurons point de crise, ni de secousse, elles réveilleroient l'esprit public et l'énergie; les ambitieux se garderont bien de les exciter. Le peuple est las, il se

laisse aisément persuader que tout est fait, et il ne songe plus qu'à ses travaux journaliers. Nos amis m'apprennent que Biauzat fait des siennes aux Jacobins, et qu'il est parvenu à y faire adopter ses motions. — Quant à nous personnellement, je ne vois pas sans peine que notre ami soit rejetté dans le silence et l'obscurité; il est habitué à la vie publique, elle lui est nécessaire plus qu'il ne pense lui-même; son énergie, son activité deviennent funestes à sa santé quand elles ne sont pas employées suivant ses goûts; d'ailleurs, j'aurois espéré, pour mon enfant, de grands avantages du séjour de Paris; j'ai retrouvé mon Eudora bonne et sensible, empressée de me revoir, attendrie de mon retour au-delà de toute expression et plus que je n'aurois osé m'en flatter; je n'oublirai jamais le moment délicieux où elle s'est précipitée dans mes bras, où nos pleurs et nos sanglots se sont confondus : mais, si mon absence lui a fait sentir son cœur, le temps ne lui a encore valu aucune connoissance, donné aucune idée; elle n'a ni mémoire ni goût, nulle envie de rien savoir, sinon que je l'aime, et peu de faculté pour rien autre, que de me payer de retour. Occupée à Paris de son éducation, j'aurois pû lui présenter une foule d'objets capables d'exciter, de développer un goût quelconque; la vie concentrée que je dois mener me fait trembler pour elle. Du moment où mon mari n'a plus d'occupation que dans son cabinet, il faut que je m'y tienne pour l'y distraire et y adoucir

ses travaux journaliers, suivant une habitude et un devoir qui ne peuvent être éludés ; cette existence est parfaitement contraire à celle qui convient à une fille de dix ans qu'aucune disposition ne porte à l'étude. Mon cœur se serre à l'idée de cette contradiction, déjà trop éprouvée ; je me sens tombée dans toute la nullité de la province, le défaut de secours extérieurs pour suppléer à ce que je ne pourrai faire moi-même, et je vois sur l'avenir un voile attristant. Si je jugeois mon mari bien heureux à sa mannière, l'aspect seroit tout autre, l'espérance l'embelliroit. Enfin, les destins sont fixés ; il ne s'agit que de les rendre les plus doux qu'il soit possible.

Comme vous le dites fort bien, notre séparation n'est bonne à rien, et il est dûr d'envisager en même temps qu'elle est nécessaire, toute nuisible qu'elle se trouve à tant de choses et à nous-mêmes. Vous êtes peut-être élû dans ce moment et vous allés être entraîné loin de nous. — Que puis-je vous dire sur les biens dont vous parlés, que vous répetter ce que je vous écrivis avant de quitter la capitale ? Adieu, mon ami, adieu ; mon cœur est triste. J'ai pourtant amené avec moi une femme bien intéressante avec laquelle je me suis liée à Paris et qui est venue m'accompagner à cent lieues, comme on va à deux pour ne pas quitter si vite ses amis. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que celui qui nous a mises en liaison s'est fâché d'avoir si bien réussi ; tant le cœur des hommes est inexpli-

cable! — J'imagine que le vôtre n'est pas si difficile à entendre. Adieu, encore; quand est-ce que nous nous reverrons? — Je finis ma causerie, je retiens mon abandon pour faire des lettres indispensables; donnés-moi de vos nouvelles. Mon bon ami partira de Paris vers le 20.

Au clos Laplatière le 24 septembre 91.

Qu'êtes-vous donc devenu, mon ami? Je ne puis expliquer votre silence. Il me paroît être égal pour nos amis de Paris comme pour moi; il m'inquiette et m'afflige plus que je ne saurois vous dire.

Les élections doivent être terminées chez vous, et lors même qu'elles ne le seroient pas encore, vous ne devriés pas nous laisser aussi long-temps sans nous donner de vos nouvelles. Avés-vous déjà oublié combien elles nous sont chères? Je ne puis le croire, et ne saurois dès lors assigner à votre silence que des causes d'impossibilité physique inexplicable sans une maladie.

Hâtés-vous de me tirer de cette anxiété, que vous devez bien vous reprocher si elle résulte de quelque négligence. J'atends mon mari demain; il a du partir de la capitale le 19, et il l'aura quittée avec la tristesse qui pénétroit la pluspart des patriotes témoins de la légèreté, de l'inconséquence et de l'idolatrie de ses inconcevables habitans,

devenus yvres du roi depuis l'acceptation, et se portant à toutes les bassesses imaginables. Je n'ai pas le temps de vous parler de Lyon, ce foyer d'aristocratie dont la perfidie a infecté jusqu'à ma retraite par les plus insignes calomnies. J'y ai trouvé ici beaucoup de gens attribuant la longueur de notre absence à l'emprisonnement de mon mari, supposé contre-révolutionnaire. Et de telles absurdités ont pu trouver créance dans des êtres témoins de notre patriotisme, de notre dévouement au bien commun, et au leur en particulier! Et de mauvaises têtes ont été jusqu'à des projets nuisibles, ou des propos de menaces? Et j'ai entendu derrière moi, chanter : *les aristocrates à la lanterne*..... Étonnés-vous de quelque chose après cela!

Il est vrai que ces cruelles folies n'ont pû séduire la majorité et que les traces doivent en disparoître promptement; mais cela donne une idée désespérante de la stupidité du peuple. J'ai été, je suis encore si occupée des soins économiques, à ce temps de récolte, que je n'ai pas un moment à moi; j'en ai perdu, je crois, jusqu'à la faculté d'écrire. Mon papier est déchiré par mégarde. Adieu, donnés-moi donc signe de vie; pouvés-vous affliger quiconque desire autant votre bonheur!

Lanthenas reste à Paris. Vous savés la nomination de Brissot; elle m'a fait une grande joye; puisse-t-il faire le bien qu'il sait vouloir!

Je ne sais ce qu'est l'amitié pour tant de gens qui parlent d'elle; mais c'est à mes yeux le plus doux sentiment qui puisse lier les cœurs. Fondée sur la conformité des principes, le rapport des goûts, la convenance des caractères, elle se nourrit de confiance, et s'assure par les épreuves. Soutien de la raison qu'elle embellit; consolation des maux qu'elle partage, elle rend la pratique du bien plus facile, et nous aide à combattre les passions dont la vertu peut exiger le sacrifice. Si elle est telle pour vous, ainsi que j'aime à le croire, vous ne serés pas surpris que j'employe quelques momens à vous entretenir privément avec cette franchise qui la caractérise. Mais, n'y auroit-il donc pas quelque sujet d'étonnement, qu'après des mois d'absence, vous n'ayés pas trouvé, dans l'un de ces momens que la franchise se plaît à saisir, sujet de lui faire part de tant de choses et d'affections que les lieux, les circonstances, ont dû vous faire éprouver dans un si long intervalle? Comment accorder ce silence avec quelques mots échappés peu après et nécessairement interrompus? — Comment croyés-vous que cette sorte de contradiction puisse se combiner avec tout ce qu'on dit des profondeurs du cœur humain, et du mélange d'art et de vérité que produisent si souvent les entraves mêmes de la société? N'appercevés-vous pas quelle fermentation doit résulter de ces idées dans un être sensible et confiant, mais délicat et peut-être trop facile à s'effrayer de tout ce qui ne semble pas s'accorder dès

l'abord avec sa franchise et sa simplicité! — Quoi qu'il en soit, au reste, du fruit de l'observation et des règles de la philosophie, je crois à un guide encore plus sûr pour les ames saines, c'est le *sentiment* : or, celui-ci ne me permet pas plus de douter de mon ami que de l'amitié même, objet sacré de mon culte; celui-ci m'inspire avec la même sincérité et les pensées qui se présentent à moi, et les résultats que j'adopte, et les inclinations que j'arrête ou les affections que je nourris. Je ne veux que la *vérité*, parce que je ne conçois pas d'aise ni de bonheur sans elle; parce que je ne vois qu'elle digne de moi; elle est mon art et mon égide.

Je viens de recevoir votre lettre, la petite société vous répondra incessamment; mais j'ai voulu prendre les avances. Cette lettre n'est pas seulement adressée à vos frères en liberté, elle n'est pas l'unique expression du civisme; vous avés, cette fois, entretenu vos amis, vous leur avés parlé de vous-même, que vous aviés tant oublié, ce me sembloit, lorsque vous écriviés de Londres. Parmi les choses qui m'ont infiniment touchée, j'ai été plus particulièrement pénétrée de ces paroles douloureuses : que ma situation est changée depuis peu de mois! Combien de *pertes irréparables* j'ai faites! Je sens combien, pour un cœur comme le vôtre, la perte d'un père si respectable et si cher entraîne de douleurs, et je les ai trop appréciées, partagées, pour en avoir une foible idée : mais, la généralité de votre expression, en opposition d'ail-

leurs à ce que prescrit l'ordre de la nature, m'a fait me demander, si vous aviés laissé au-delà des mers des objets auxquels ces pertes s'étendoient, ou si vous croyiés ne plus retrouver dans votre pays les amis que vous y aviés laissés ?

Je me suis encore demandé s'il n'y avoit point, dans ce qui suit immédiatement cette expression, et qui respire une profonde mélancolie, un peu de cette exagération aimable et touchante, qui naît de l'excès même de la sensibilité, ou qu'amène le désir d'exciter celle d'autrui ? Mon ami n'a pas besoin de cette ressource, et je n'ai pas cru non plus qu'il l'eût employée. Jugés de ma franchise par l'aveu de ces écarts d'imagination, et par cette franchise du prix que mon cœur et mes opinions attachent à l'éternelle et sainte amitié. Je suis interrompue. Adieu.

---

23 mars 1792.

Je vous donnerai de mes nouvelles avant d'avoir reçu des vôtres. Je voudrois être la première à vous faire connoître nos nouveaux ministres ; mais j'aurai peut-être été devancée, car l'heure du courrier est passée.

M. Dumouriez est aux affaires étrangères ;

M. de Grave, à la guerre ;

M. Lacoste, à la marine ;

M. Clavière, aux contributions publiques ;

M. Garnier, à la justice (il a refusé);

(à la place de celui-ci il est question de vous très-fortement);

M. Roland, à l'intérieur.

Vous serés étonné autant que lui, sans doute. Il se dévoue courageusement, prêt à quitter s'il ne peut faire le bien. Il paroit que le patriotisme et la bonne intelligence règneront dans le ministère et l'uniront à la saine partie de l'Assemblée nationale : mais, les sous-ordres sont détestables; c'est à la fois un repaire et un labyrinthe, ou des écuries comparables à celles d'Augias.

Le petit appartement de la rue de la Harpe continue de s'arranger; c'est une retraite qu'on doit toujours avoir sous les yeux, comme certains philosophes y tiennent leur cercueil.

Écrivés-nous, instruisés-nous de tout ce qui peut intéresser la chose publique, il faut la faire prospérer ou périr. Recueillés le plus de détails qu'il vous sera possible sur l'état des choses, en général, dans votre département, et celui de tous les fonctionnaires gagés, payés, etc., de mannière à faire un tableau exact de ses dépenses et de ses forces, enfin de sa situation civile, morale et politique.

Vous sentés combien un patriote ardent, éclairé et étranger en apparence à ces détails, peut être utile par son exactitude à les fournir; et je somme votre zèle au nom de la patrie et de l'amitié. Adieu, union et civisme à la vie et à la mort.

Paris le 30 mai 1792 l'an 4e de la liberté.

[1] Il n'y a pas un moment à perdre, mon ami. Si vous voulés être utile à la chose publique, partés au reçu de ma lettre; venés nous joindre, nous avons besoin de nous entourrer, de nous renforcer de patriotes zèlés, actifs, intelligents et travailleurs. J'espère que vous ne mettrés à arriver ici, que le temps nécessaire pour votre transport en poste de Clermont à Paris.

Je vous embrasse.

ROLAND.

Paris 30 aoust an 4e.

Le temps me dévore comme il fait de lui-même; je veux tous les jours vous écrire, je n'en trouve pas l'instant. Nos affaires vont mal.

Longwy a été livré, Thionville est bloqué, Verdun insulté; tout cela doit être sous peu au pouvoir des Prussiens. Ils veulent arriver à Paris, et je ne sais pas ce qui pourra les en empêcher, à moins que les départemens n'accourent sur la route. C'est pour les appeler que l'Assemblée a rendu un décret; prêchés les patriotes ardens et envoyés-nous-les si vous voulés nous conserver; il n'y a pas un moment à perdre. Nous serions puissans si nous

[1] Cette lettre est du ministre Roland.

avions des armes; c'est parce qu'elles nous manquent qu'il nous faut des hommes tout équippés.

On annulle Luckner en l'appellant à Châlons; c'est encore un ménagement que je n'aurois pas eu, j'aurois voulu le renvoyer à l'empereur. On vous avoit nommé dans le conseil pour l'Angleterre; les députés sont venus mettre leur nez à travers l'opération, on lanterne, et je ne sais ce que cela deviendra. Je ne crains point les ennemis, parce que j'ai fait mon calcul sur la vie et que je méprise la mort; mais je suis en enfer quand on ne marche pas vîte, ferme, et qu'on ne frappe point juste et fort.

---

2 septembre an 4ᵉ.

Je vous ai écrit à Clermont avant de savoir que vous fussiés passé à Riom; je vous disois que plus de 80 mille Prussiens sont entrés en France et que Longwy leur avoit été indignement livré. Ils s'avancent à grands pas, Verdun est investi et ne peut tenir long-temps; leur projet est d'avancer sur Paris, et ils peuvent l'exécuter. Je ne vous parlerai pas de toutes les mesures que nous prenons; mais, nous avons beau ne pas dormir et déployer une activité plus qu'humaine, il est impossible de réparer en peu d'heures l'effet de quatre années de trahison. Les ennemis ont l'avance sur nous, et nous ne pouvons nous sauver que par une sorte de mi-

racle qu'il faut espérer pour le favoriser. Envoyés-nous des hommes tout armés comme il en sortit autrefois de la terre et faites-les courir à grand pas. Ce qui désespère, c'est la lâcheté des municipalités; Clermont (en Arzonne) vient encore d'en donner un exemple qui anéantit. Ce qui entrave tout, c'est notre folle commune; elle lutte avec le corps législatif, elle dérange toutes les combinaisons du pouvoir exécutif; si cela continue, nous ne pouvons manquer de finir bientôt et ce sera peut-être par le peuple de Paris, plutôt encore que par les Prussiens.

Au moment où je vous parle, le canon d'allarme est tiré, la générale est battue, le tocsin a sonné; chacun a courru dans sa section; quels sont les ordres? Personne n'en a donné. Mais, la commune a dit qu'il falloit se rassembler ce soir au champ de Mars, et que 50 mille hommes devoient sortir demain de Paris, sans réfléchir qu'on ne peut seulement en faire marcher deux cents sans leur avoir assuré le logement et des vivres; cependant des détachemens du peuple émû accourrent ici, demandent des armes, et se croyent trahis parce que le ministre n'est pas chez lui au moment où ils imaginent d'y venir.

L'Assemblée rend des décrets qui sentent la peur; la foule se porte à l'Abaye, elle y massacre quinze personnes et parle d'aller à toutes les prisons. Le pouvoir exécutif a convoqué tous les commissaires de sections pour les raisonner, les éclairer s'il est

possible et leur dévoiler tous les maux de l'anarchie à laquelle il faudra les abandonner en se retirant s'ils traversent ainsi ceux qui doivent faire agir. On enlève tous les chevaux, et comme cette opération est populaire, ainsi que toutes les autres, c'est le moyen d'en perdre beaucoup par le défaut d'ordre ou de soins. On a refermé les barrières qui avoient enfin été ouvertes hier et dont la clôture retarde toutes les opérations, car, les courriers mêmes du pouvoir exécutif sont souvent retenus à la commune malgré les passeports des ministres. Adieu. Je sens mon ame inaccessible à la crainte, et je serois très-capable de suivre jusqu'au dernier instant la marche et les mesures d'une deffense régulière ; mon digne ami est aussi actif et plus ferme que jamais. Mais, qui pourroit n'être pas contristé du chaos rembruni par des agitateurs ?

Adieu ; peu de jours encore jetteront de grandes lumières sur le sort de la capitale d'où la sagesse voudroit peut-être qu'on sortît le gouvernement ; mais, il est déjà trop tard pour cela même. *Washington* fit bien déplacer le congrès, et ce n'étoit point par peur.

---

5 septembre 92 an 4°.

Nous sommes sous le couteau de Robespierre et de Marat ; ces gens-là s'efforcent d'agiter le peuple et de le tourner contre l'Assemblée nationale et le

conseil. Ils ont fait une chambre ardente ; ils ont une petite armée qu'ils soudoyent à l'aide de ce qu'ils ont trouvé ou volé dans le château et ailleurs, ou de ce que leur donne Danton qui, sous main, est le chef de cette horde. Croiriés-vous qu'ils avoient lancé un mandat d'arrêt contre Roland et Brissot, comme suspects d'intelligence avec Brunswich, et qu'ils n'ont été retenus que par une sorte de crainte ; ils s'en sont tenus à vouloir mettre les scellés sur leurs papiers, mais dans leur recherche inquisitoriale parmi ceux de Brissot, ils ont été honteux de ne rien trouver que de contraire à leurs prétentions, ils n'ont osé apposer les scellés, ni se rendre chez Roland et Guadet ; ils se sont contentés d'emporter les lettres en anglois qu'ils n'avoient pu entendre. S'ils eussent exécuté leur mandat d'arrêt, ces deux excellens citoyens auroient été conduits à l'Abbaye et massacrés avec les autres. Nous ne sommes point sauvés; et si les départemens n'envoyent une garde à l'Assemblée et au conseil, vous perdrés l'une et l'autre.

Travaillés donc rapidement à nous l'envoyer ; sous le prétexte des ennemis extérieurs, au devant desquels on fait aller les Parisiens capables de deffensse, et pour que toute la France concoure à la conservation des deux pouvoirs qui lui appartiennent et qui lui sont chers.

Ne perdés pas un instant si vous voulés les retrouver; adieu.

9 septembre au soir 92.

Robespierre, *Danton*, *Collot-d'Herbois*, *Billaut de Varennes* et *Marat*, voilà les députés de Paris actuellement nommés.

On avoit fait conduire à Versailles les prisonniers d'Orléans, pour éviter leur massacre à Paris, n'ayant pu obtenir leur translation à Saumur; des commissaires, allés au devant d'eux, s'étoient efforcés de rappeller les loix de la justice. Ce matin, ils arrivent à Versailles, leur escorte fait arrêter les chariots qui les portoient, dans une grande rue, ils barrent les routes et massacrent tout, sur les voitures mêmes. « Ce n'est pas, ajoutent froidement les tueurs, le dernier coup que nous ayons à faire. »

Cependant *Marat* signe et affiche tous les jours les plus affreuses dénonciations contre l'Assemblée et le conseil : vous verrés qu'on immolera l'une et l'autre. Vous ne croirés cela possible qu'après l'action et vous en gémirés en vain.

Mon ami Danton conduit tout; Robespierre est son mannequin, Marat tient sa torche et son poignard; ce farouche tribun règne et nous ne sommes que des opprimés, en attendant que nous tombions ses victimes.

Si vous connoissiés les affreux détails des expéditions! Les femmes brutalement violées avant d'être déchirées par ces tigres, les boyaux coupés, portés en rubans, des chairs humaines mangées sanglantes !..... Vous connoissés mon enthousiasme

pour la révolution, eh bien ! j'en ai honte ! Elle est ternie par des scélérats ! elle est devenue hideuse ! Dans huit jours..... que sais-je ? Il est avilissant de rester en place, et il n'est pas permis de sortir de Paris, on nous ferme pour nous égorger à l'instant le plus propice. Adieu, faites comme *Louvet* à la Convention, faites-y comme mon mari, si ce peut être encore un honorable moyen de salut ; s'il est trop tard pour nous, du moins sauvés le reste de l'empire des crimes de ces furieux.

Paris 11 septembre au soir, an 4e.

Ce que je vous envoye ci-joint, vous dira tout. Cependant les bons choix des départemens nous raniment, et il est évident que si les scélérats commettent ici quelque excès, ils accéléreront leur perte. Ils en préméditent encore; cependant leur trône s'ébranle ; le corps électoral s'avilit et Robespierre se dévoile. Brissot m'a fort grondée des recherches de nomination ; il prétend que la sortie de notre ami du ministère seroit une calamité publique ; mais sa santé me fait craindre la continuité de ce terrible travail, en supposant qu'il sorte de la tempête qui gronde toujours sur nos têtes.

Payne est nommé encore dans un autre département. Vos missives partent.

Adieu, je n'ai pas le temps de vivre, mais j'ai toujours celui d'aimer.

Voyés donc Couthon et le raisonnés ; il est incroyable qu'un aussi bon esprit se soit laissé prévenir d'une manière étrange contre les meilleurs citoyens. Il parle absolument dans le sens de la faction et la soutient aux Jacobins du poids de son intégrité.

Quelle étrange manie dans cette perpétuelle accusation d'intrigue et d'ambition contre des hommes qui n'ont jamais employé leur âme et leurs talens qu'avec le plus grand dévouement à la chose publique et pour la servir uniquement !

Je ne sais si vous remarqués assés que la faction travaille et s'agite, et que les hommes purs restent épars.

14 octobre l'an 4e.

Votre avis étoit nécessaire, car je vous attendois tous ; notre ami ira certainement vous joindre.

Les officiers de l'état-major de Paris s'étoient permis de se rendre aujourd'hui, en habit bourgeois, dans les tribunes pour y applaudir le roi.

Tâchés de lire les annales de Carra d'aujourd'hui sur les projets, elles les développent assés bien.

Vergniaux sera-t-il chez M. Dodeur ? — Dans le cas de l'affirmative ne craignés pas de lui dire qu'il a beaucoup à faire pour se rétablir dans l'opinion si tant est qu'il y tienne encore en honnête homme, ce dont je doute.

Je me suis affligée de vos chagrins, j'ai besoin d'apprendre ce qui vous concerne, ne laissés point écouler la journée sans m'en instruire. Rappellés vos forces et votre courage, songés qu'une véritable passion ne connoît point d'obstacles, dés que la vertu n'est pas contre elle; votre constance doit toucher une personne estimable et finira par vous mériter sa main. Si vous croyés que je puisse vous être utile dans la maison W, j'irai, et je m'y conduirai comme vous le jugerés meilleur, c'est-à-dire, en paroissant ignorer ou non l'objet et la nature de vos affections.

Adieu, mon ami, l'amitié et la philosophie sont les deux consolateurs du monde, je puis vous promettre l'une, aidés-vous de l'autre, mais sans abandonner un espoir qui doit se fonder sur votre propre persévérance.

Je songe si peu à tout ce qui vous est étranger lorsque vous m'entretenés de vos intérêts les plus chers que j'ai déjà oublié cinq à six fois de vous faire la question que voici. Auriés-vous des doubles numéros de la société d'agriculture, ou plutôt de quelques uns des mémoires de celle de Londres que vous eûtes la complaisance de nous donner à votre retour d'Angleterre?

Il y en avoit deux où se trouvoient des observations de M. Young, relatives à des objets dont

nous vous avions parlé ; nous les emportâmes dans le temps, là où notre destination nous appelloit ; nous aurions besoin aujourd'huy de faire des recherches dans ce genre, et je vous prierois de me prêter ce que vous pourriés avoir à votre disposition, de propre à nous les faciliter.

Je voudrois savoir aussi quels sont les papiers anglois particulièrement consacrés aux arts, au commerce et à l'agriculture, et comment on peut se les procurer.

Je ne mêlerai point à ces questions d'affaires des réflexions sur un sujet autrement touchant ; mais je ne cesserai de vous rappeller à cette disposition calme et sage dans laquelle on médite avec fruit sur les moyens de s'assurer le bonheur, et où l'on nourrit sans excès tous les sentimens qui peuvent le mériter et l'obtenir; il vous est assuré si les vœux de l'amitié peuvent être de quelque poids dans la balance des destinées.

Jeudy matin.

J'ai beaucoup réfléchi à votre situation et je crois n'y voir de redoutable que les effets de cette excessive sensibilité qui procure tant de jouissance et de douleurs. Ou je n'entends absolument rien au cœur humain, ou vous devés devenir le mari de Mlle..... si vous vous conduisés bien et qu'elle demeure ici trois mois. Constance et générosité peu-

vent tout sur un cœur honnête et sensible qui n'a point d'engagemens.

Votre idée de la respecter trop pour continuer de la voir si toute espérance vous est otée, me paroît plus brillante que délicate et juste, dès qu'on vous permet de venir et qu'on veut vous recevoir. Ne diroit-on pas que vous avés tous les droits ou que vous vous craignés vous-même? Soyés plus équitable envers vous, et ayés plus de confiance dans un sentiment pur qui n'a pour objet qu'un lien sacré. M. W. vous accorde estime, intérêt, amitié, sympatie; mérités sa reconnoissance et son attendrissement; gémissés avec elle du sujet mélancolique de ses regrets; que votre passion généreuse devienne pour elle le premier, le plus doux des consolateurs; aimés-la assés pour desirer véritablement d'adoucir sa tristesse; songés qu'elle ne peut encore parfaitement vous connoître et vous apprécier. Mettés-la dans le cas de juger que l'ardeur de vos souhaits ne tient pas uniquement à l'idée de votre propre bonheur en obtenant sa main, mais à l'espoir, à la conscience d'opérer le sien. Commencés donc à prouver que vous en êtes capable; ayés assés d'empire sur vous pour être son meilleur ami, il sera impossible que son cœur tendre ne vous choisisse enfin pour le premier objet de ses affections. L'excès du sentiment, son délire, ses emportemens peuvent frapper, séduire, entraîner l'imagination et les sens; mais une véritable passion tire d'elle-même la puissance de se con-

traindre et de se dévouer pleinement à son objet et sa délicatesse, sa persévérance sont les seuls mais les surs moyens de s'attacher pour jamais la femme respectable dont on veut faire la compagne de sa vie. Je ne vous ai pas vû hier; je vous pardonne de m'oublier si vous êtes heureux : mais je vous en voudrois à la mort d'avoir dévoré seul un chagrin que l'amitié auroit pû partager.

Je serai chés moi toute l'après dîner et le soir.

Mardy matin.

J'avois disposé de vous aujourd'huy, monsieur, il est vrai que c'était sans votre aveu; mais par suite de ma franchise, il faut que je vous en prévienne. Vous n'avez point encore visité notre spectacle, j'avais arrangé que vous iriés le voir aujourd'huy et que vous m'y donneriés la main; si cela vous convient, venez ratifier cette disposition; si vous en avés d'autres qui doivent être préférées, n'y changés rien. Recevés mille saluts de mon ménage.

Je suis bien persuadée que, si vous n'êtes pas venu au moment indiqué, c'est que vous n'avés pû mieux faire; mais l'heure du départ de mon mari et de nos gens devient très-prochaine; s'il y a quelques difficultés de votre côté pour les chevaux

ou par autre circonstance, marqués-le-moi; je partirai avec notre ami et nous vous attendrons ce soir à la petite ville, où vous nous y précéderés et vous y trouverés mon beau-frère prévenu de votre arrivée.

Mille saluts.

FIN.






3 2044 024 264 160


WIDENER
JAN - 4 1995
BOOK DUE
DUE NOV '73 H


WIDENER
BOOK DUE
MAY 1 1 1989


SEP 10 1997
BOOK DUE